

LES

ELEGIES DE P. DE
RONSARD, GENTIL-
HOMME VANDOMOIS.

A TRES-VERTUEUX SEIGNEUR,
Anne Duc de Joyeuse, Pair &c.
Admiral de France, Gouver-
neur de Normandie.

TOME VI.



A PARIS,

Chez la veufue Gabriel Buon, au cloz Bru-
neau, à l'enseigne S. Claude.

1597.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Verſib⁹ impariter iunctis querimonia primū,
Poſt etiā incluſa eſt voti ſerētia cōpos. Hor.

Les vers de l'Elegie au premier ſurent faits
Pour y chanter des morts les geſtes & les ſalets,
Joincts au ſon du cornet : maintenant on compoſe
Divers ſuiets en elle, & reçoit toute choſe.

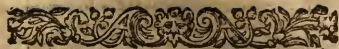
Amour pour y regner en a chaſſé la mort:
Les vieux Grammairiens entre eux ſont en diſcord
Qui premier l'inuenta : mais leur cauſe plaidée
Pend au croq ſous le iuge, & n'eſt encor vuydée.

Encores au Lecteur.

Soit courte l'Elegie en trente vers comprise,
Ou en quarante au plus. Le ſin Lecteur meſpriſe
Ces diſcours, ces narrez auſſi grands que la mer.
Il faut de maint rempart ta langue enfermer,
Qui veut touſiours cauſer, touſiours parler & dire,
Et reſerrer ta main qui bouillonne d'eſcrire.

Il faut du premier vers conter ſa paſſion,
Et la ſuyre touſiours, ſi quelque fiction
Rare ne ſuruenoit pour orner ton ouurage.
En deux lignes acheue, & non en d'auantage:
Ton ſuiet ſoit preſſé ſans trancher l'autre vers
Autant que tu pourras ſans courir de trauers:
Soit touſiours ſimple & vn, & que ta ſin pregnante
Tire ſur l'Epigr amme vn peu douce & poignante.

Si i'eusse compoſé la milleure partie de ces Elégies à
ma voloné, & non par expreſ Commandement des
Rois & des Princes, i'eusse esté curieux de la briuete:
mais il a fallu ſaiſſaire au deſir de ceux qui auoiēt puis-
ſance ſur moy, leſquels ne trouuent iamais rien de bon,
ny de bien fait, ſ'il n'eſt de large eſtendue, & comme
on dit en prouerbe, auſſi grand que la Mer.



EPITHALAME DE MONSIEUR LE

Duc de Joyeuse, Pair & Ad-
miral de France, Gou-
verneur de Nor-
mandie.



O Y E V S E, *su*y ton nom, qui ioyeux
te conuie

A iouyr doucemēt d'une ioyeuse vie
Puis que ta destinée a surmōtē le sort
De Fortune, & conduit ta nauire à
bon port,

Qui maintenant de fleurs au haure est couronnée,
Portant dessus le mast le flambeau d'Hymenée,

Le iour que tu nasquis, d'artifice subtil
La Parque te trama les replis d'un beau fil,
Et t'en fit vn present, de ton bien desirēse,
Pour voir passer ta vie en toute chose lieureuse.

Car à peine la barbe a crespē ton menton
De la douce toison de son premier cotton,
Qu'armē de la vertu non vulgaire Et commune
Tu presses sous tes pieds l'Ennie Et la Fortune,
Des peuple bien-aimē, de ton Prince cheri,
Des Muses Et de Mars à l'egal favori:
Les Muses te chantant, Et Mars dēs ta ieunesse
Signalant ta valeur d'honneur Et de prouesse.

A ij

Je te voy, ce me semble, au milieu des tournois
 Un Astre sur la teste, Et au dos le harnois,
 Accompagné d'Amour enuoyer iusqu'aux nues
 Les tronçons esclater de tes lances rompues.
 Je voy dessous l'acier de ton fort coutelas
 Tomber Et morions & pennaches à bas.
 Je te voy foudroyant combattre à la barrière,
 Et poudroyant le camp d'une viste carrière
 (Comme ces vieux guerriers aux armes bien appris)
 Donner dedans la bague, & t'honorer du prix:
 Et sur tous en valent parodistre sur la place.

Puis le soir ensuivant quand Vesper de sa face
 Aura bruni le Ciel au point que le iour faut,
 Je te voy préparer pour un plus doux assaut,
 Non moins aspre au mestier de Cyprine la belle,
 Que vaillant aux combats quand la guerre l'appelle.
 Je voy desjà le soir des Amans attendu,
 Je voy desjà le lit par les Graces tendu,
 Qui dansent à l'entour; & versent à mains pleines
 Myrtes, Roses Et Lis, Oeillets & Marjolaines.
 Venus pour honorer ce soir tant désiré,
 Dedans son char portée à deux Cygnes tiré
 Fendra l'air pour venir, & sur la couverture
 De ta couche nuptiere estendra sa ceinture,
 A fin que son Ceston d'union composé
 Serre à jamais l'espouse avecques l'espouse.

Les Amours t'enfantant à petits branles d'ailes
 T'allumeront le cœur de cent flammes nouvelles.
 Je te voy, ce me semble, un desjà destacher
 Ta robe, & doucement dans le lit te coucher,
 Te parfumer d'odeurs, Et de la mariée
 L'autre qui la ceinture a desjà desliée,



AV ROY HENRY III.

ELEGIE I.

IE resemble, mon Prince, au Prestre
d'Apollon,
Qui n'est iamais atteint du poi-
gnant aiguillon
Ou soit de Prophetie, ou soit de
Poësie,

Sil ne sent de son Dieu son ame estre saisie.
Mais alors que Phebus qui fait à son costé
Sonner l'arc & le luth, quitte le Ciel voûté,
Et vient voir ses autels, ses festes & son temple
Son Ministre soudain qui le voit & contemple
Et le reçoit en soy, effarouché d'horreur
Se trouble tout le sang d'une ardente fureur,
Et Prophete devient sous le Dieu qui le presse,
Puis son Dieu le laissant, sa fureur le delaisse:
Monstrant par tel accex que nostre humanité
N'est sinon le iouët de la divinité,
Tantost plein, tâtost uide, autât que veut la Grace
Du Ciel qui court en nous ou large en nous s'amasse,
Pour ce trois fois lieureux ceux ausquels est permis
De voir les Dieux de pres & se les rendre amis.
Ainsy quand par fortune ou quand par maladie
Je m'absente de vous, ma Muse est refroidie,
Parnasse & ses deux fronts me semblent des deserts,
Et pour moy se tarist la fontaine des vers.
Je me sens transformé, comme si le breuvage

De Circe auoit charmé ma voix & mon courage:
Tant ma langue s'arreste à mon palais tout court.

Mais lors que ie retourne au temple de la court,
Et que ie voy Henry l' Apollon qui m'inspire,
Soudain ie me descharme Et/ ma langue veut dire
Les honneurs d'un tel Prince, & me sens r'enchanter
D'un nouuel enthousiasme: afin de mieux chanter
Vostre vertu qui regne au monde sans égale,
Et tousiours vous chantant mourir vostre Cigale.

C'est pourquoy ie retourne à baisser vos genous
Pour réchauffer mon sang en m'approchant de vous,
Et aussi mon grand Roy, pour oser satisfaire
A vos commandemens s'il vous plaist de m'en faire.

Ne vous arrestez point à la vieille prison
Qui enferme mon corps, ny a mon poil grison,
A mon menton fleuri: mon corps n'est que l'escorce.
Seruez-vous de l'esprit, mon esprit est ma force.
Le corps doit bien tost redre en un tobeau poudreux
Aux premiers Elemens cela qu'il a pris d'eux:
L'esprit viura tousiours qui vous doit faire viure,
Au moins tant que viuront Les plumes Et/ le liure.
Quand j'auray cest honneur soit de vous rencôirer

Sortant de vostre chambre, ou soit pour y entrer,
Ie vous suppli de dire (& aussi ie l'espere)
Celuy fut eleué par les mains de mon pere,
Par mes freres nourri, & de moy bien aimé:
Il fut l'un des premiers qui de gloire allumé
Fit passer mon langage aux nations estranges,
Ornant ma race & moy d'honneurs & de loüanges
Et monstra le chemin encores non battu
A mes nobles François de suivre la vertu.
Ne faites point vers moy ainsi qu'un mauvais maistre

Fais enuers son cheual, ne luy donnant que paistre.
 (Encor qu'il ait gaigné des batailles sous luy)
 Lors que la maladie, ou le commun ennuy
 D'un chacun, la vieillesse, accident sans ressource,
 Refroidist ses iarrets, Et empesche sa course.

Mais suinez Scipion, qui bastit son Tombeau
 Sur Carthage, & qui onq ne fist rien de si beau
 Qu'enterrer pres de soy, pour honorer sa gloire,
 Le bon pere Ennius chante de sa victoire.
 A fin que vis Et mort il eust à son coste
 La Muse, qui auoit à sa race apporté
 Plus de Lauriers sacrez, que n'auoit son effée
 Au sang des ennemis tant de fois retrempee.
 Car vaincre Hannibal & pouuoir par ses mains
 Destourner le bon-heur de Carthage aux Romains.
 C'estoit vn œuure grand dependant de Fortune,
 Qui se monstre à chacun également commune.
 Mais allonger son nom, & le rendre aimant
 Contre la faulx du Temps dependoit du Destin,
 Comme le vostre, Sire, ayant ce priuilege
 D'estre aimé d'Apollon Et de tout son college.

A Philippes des Portes Chartrain.

ELEGIE II.

Nous deuôs à la Mort & nous & nos
 Œuures, & nous mourrôs les premiers, le long re-
 ply des âges
 En roulant engloutist nos œuures à la fin
 Ainsi le veut Nature & le puissant Destin.
 Dieu seul est eternal: de l'homme elemeptaire.

Ne reste apnes la mort ny veine ny artere:
 Qui pis est, il ne sent, il ne raisonne plus,
 Locatif descharne d'un vieil tombeau reclus,
 C'est un extreme abus, une extreme folie
 De croire que la Mort (1) soit cause de la vie:
 Ce sont poincts opposez autant que l'Occident
 S'oppose à l'Orient, l'Oursc au Midy ardent.

L'une est sans mouuement, & l'autre nous remue,
 Qui la forme de l'ame en vigueur continue,
 Nous fait ouyr & voir, iuger, imaginer,
 Discourir du present, le futur deuiner.

(2) Les morts ne sôt heureux, d'autat que l'ame
 Du mouuement principe en eux n'est plus active,
 L'heur vient de la vertu, la vertu d'action:
 Le mort priué du faire est sans perfection.

L'heur de l'ame, est de Dieu contempler la lumiere:
 La contemplation de la cause premiere
 Est sa seule action: contemplant elle agist:
 Mais au contemplement l'heur de l'homme ne gist.

Il gist à l'œuure seul, impossible à la cendre
 De ceux que la Mort fait sonbs les ombres descendre,
 C'est pourquoy de Pluton les champs deshabitez
 N'ont polces ny loix ny villes ny citez.

Or l'ouurage & l'ouurier sont un mesme voyage,
 Leur chemin est la Mort. Athenes & Carthage,
 Et Rome qui tenoit la hauteur des hauteurs,
 Sont poudre maintenant comme leurs fondateurs.

Pour ce les Grecs ont dit que glout de faim extreme
 Saturne deuorait ses propres enfans mesme,
 Le general est ferme, & ne fait place au temps,
 Le particulier meurt presque au bout de cent ans.

Chacun de son labeur doit en cc Monde attendre

L'usufruit seulement que présent il doit prendre
 Sans se paistre d'attente & (3) d'une eternité,
 Qui n'est rien que fumée Et pure vanité.

Homere, qui seruit aux neuf Muses de guide,
 S'il voyoit aujourdhuy son vaillant Eacide,
 Ne le cognoistroit plus, ny le docte Maron.
 Son Phrygien Ence. Ainsi le froid giron
 De la tombe assoupist tous les sens de nature,
 Qui sont deux à la terre & à la pourriture.

Nous sembloz aux Toreaux, qui de coutres trachés
 A col morne Et fumeux vont labourans les champs,
 Sillonnant par rayons une germeuse plaine,
 Et toutesfois pour eux inutile est leur peine:
 Ils ne mangent le bled qu'ils ont ensemencé,
 Mais quelque vieille paille, ou du foin enroncé.

Le Belier Colonnelle de sa lamineuse troupe,
 L'eschine de toison pour les autres se houppe:
 Car le drap, bien que sien, ne l'habille pourtant:
 L'homme ingrat enuers luy au dos le va portant
 Sans luy en sçauoir gré. Ainsi nostre escriture
 Ne nous profite rien: c'est la race future
 Qui seule en iouyst toute, Et qui inge à loisir
 Les ouurages d'autrui, & s'en donne plaisir,
 Rendant comme il luy plaist, nostre peine estimée.

Qu'à moy, j'aime mieux trente ans de renommée,
 Iouyssant du Soleil, que mille ans de renom
 Lors que la fosse creuse enfouyra mon nom,
 Et lors que nostre forme en une autre se change.

» L'homme qui ne sent plus, n'a besoin de louange.
 Il est vray que l'honneur est le plus grand de tous
 Les biens exterieurs qui sont propres a nous,
 Qui vivons & sentons: les morts n'en ont que faire,

Toutesfois le bien faire est chose necessaire,
Qui profite aux viuans, & plaist aux heritiers.

Les fils, de leurs ayeulx racontent volontiers
Les magnanimes faicts : la loüange illustrée
D'un acte vertueux, ne fut iamais frustrée
De son digne loyer, soit futur ou present.

Le Ciel ne donne à l'homme un plus riche present
Que l'ardeur des vertus, les aimer Et les suivre,
Un renom excellent, bien mourir & bien viure.

Des portes, qu'Aristote amuse tout le iour,
Qui honores ta Dure, Et les champs qu'à l'entour
Chartres voit de son mont, & panché les regarde,
Ie te donne ces vers, à fin de prendre garde

De ne tuer ton corps desirieux d'acquies
Un renom iournalier qui doit bien tost mourir:

Mais happe le present d'un cœur plein d'allegresse,
Cependant que le Prince, Amour, & la ieunesse
Tien donnent le loisir, sans croire au lendemain.

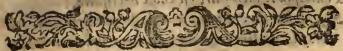
Le futur est douteux, le present est certain.

ANNOTATIONS DE L'AUTHEUR.

1. Que la Mort soit cause de la vie.) Contre les
Pythagoriques, qui pensoiēt qu'apres la mort
nos ames reuenoient en autres corps, & mes-
mes és bestes.

2. Les morts ne sāt heureux.) C'est l'opiniō d'A-
ristote qui est faulce: car les morts qui meu-
rent en Dieu, sont heureux parfaitement.

3. D'une eternité.) Contre les Poëtes qui ne
promettent autre chose à eux mesmes & aux
autres par leurs vers, que l'eternité.



ELEGIE III.

Quand bouche à bouche aysé auprès
de vous
Je contemplois vos yeux si cruels Et si
doux,

Dont Amour fist le coup qui me rend fantastique:
Vous demandiez pourquoy l'estois mélancolique,
Et que toutes les fois que me verriez ainsi,
Vouliez sçavoir le mal qui causoit mon souci.

Or afin qu'une fois pour toutes ie vous die
La seule occasion de telle maladie,
Lisez ces vers Madame, & vous verrez comment,
Et pourquoy ie me deuls d'Amour incessamment.

Quand ie suis près de vous, en vous voyant si belle,
Et vos cheveux frisez d'une crespse tautelle,
Qui vous seruent d'un reth, où vous pourriez lier
Seinement d'un filet un Scythie le plus fier,
Et voyant vostre front & vostre œil qui ressemble
Le Ciel quand ses beaux feux reluisent tous ensemble,
Et voyant vostre teint où les plus belles fleurs
Perdroient le plus naïf de leurs vives couleurs,
Et voyant vostre ris, & vostre belle bouche
Qu'Amour baise tout seul, car autre ne la touche:
Bref voyant vostre port, vostre grace & beauté,
Vostre fiere douceur, vostre humble cruauté,
Et voyant d'autre part que ie ne puis atteindre
A vos perfections, j'ay cause de me plaindre
D'estre mélancolique, & de porter au front

Les mains que vos beaux yeux se doncemier me font.

I'ay peur que vostre amour par le temps ne s'efface,
Le doute qu'un plus grand ne gaigne vostre grace,

I'ay peur que quelque Dieu ne vous emporte aux

Cieux, & que vous ne vous en alliez libere.

Je suis l'atome de moy, de mon cœur, de mes yeux,

De mon corps, de mon ombre, & mon ame est esprise.

De frayer si quelqu'un avecques vous deuse.

Le ressemble aux Serpens; qui gardent les vergers.

Où sont les Pommes d'or: si quelques passagers

Approchent du jardin, ces Serpens les bannissent;

Bien que d'un si beau fruit eux-mesmes ne jouissent.

Puis quand il se suis contrainct d'aupres de vous

partir, Je sens hors de vos yeux une vapeur sortir

Qui entre dans les miens, dont soudain est saisie.

Ma raison qui se laisse aller par fantaisie.

Alors sans nulle trêve à toute heure, en tous lieux

Vostre belle effigie erre devant mes yeux,

Qui le sang & le cœur & l'ame me tourmente

Du desir de revoir vostre personne absente.

Mon esprit qui se fait du meilleur de mon sang,

Se desrobe de moy, me laisse froid & blanc,

Et quitte sa maison dedans vos yeux sejourne.

Quelques fois au logis ce traistre s'en retourne,

Et emmene mon cœur auocq' luy pour vous voir.

Mon ame court après à fin de le r'auoir,

Mais elle pour neant dresse son entreprise.

Car ainsi que le cœur à la fin elle est prise

En un lieu si plaisant qu'elle perd souvenir,

Comme le cœur captif de plus s'en revenir.

Que ie hay mon penser, qui fol prend hardiesse.

De s'en aller tout seul parler à ma Maistresse!
 Il l'aime & si le hay: ie l'aime pour-autant
 Qu'il va fidelement mes peines racontant,
 Et le hay pour raison que i'amaïs ne m'appelle
 Quand il s'enfuit de moy & va parler à elle.
 Las! que n'est tout mon corps en pensers transformé
 La voyant nuict. Et iour ie serois mieux aimé.

Ie ressemble à celuy qui trop auare enferme
 Son plus riche tresor au plus creux de la terre:
 Il a beau s'en aller au pays estrange,
 De terres Et de mers & de villes changer,
 L'auarice i'amaïs de son col ne détache:
 Car son cœur est tousiours où son tresor se cache.
 Tousiours ie pense en vous mon tresor, Et ne puis
 Viure si par penser dedans vous ie ne suis.

Quand Phebus au matin vient esclairez au Mōde,
 Tirant dehors la Mer sa belle tresse blonde,
 Deux hostes differents, l'esperance Et la peur
 Comme mes ennemis se campent en mon cœur:
 L'une me veut mener au lieu de mon martyre,
 Me presse de la suivre, Et l'autre m'en retire:
 Ie sens par leur discord deux effets dedans moy,
 Maintenant le plaisir, & maintenant l'esloy:
 En si diuers combats tous les iours ie travaille,
 Et si ne puis gaigner ny perdre la bataille.

Puis quād la Lune au soir avecq' ses noirs cheuaux
 Va r'appellant la nuict, elle appelle mes maux,
 Me resueille les yeux, Et la nuict qui appaise
 Le souci des humains, ne reuiert pour mon aise:
 Ie ne fais dans le liēt que virer & tourner,
 Ie ne puis vn moment d'un costé sejourner
 Sans me tourner sur l'autre, & d'une ardante espince

Amour toute la nuit m'ęgratigne & me pince.

*Si ce Dieu me permet vn moment sommeiller,
Incontinent en songe il me vient trauailler,
Et frayeur sur frayeur dedans mon cœur assemble.*

*Tantost ie vous tiens prise, & tantost il me semble
Que vous fuyez de moy, ainsi que bien souuent
S'ensuit vne fumée à l'arriuer du vent:*

*Ou comme fait vn Cerf voyant vn Loup sauage,
Ainsi loin de mes bras s'escarte vostre image.*

*Tantost il vous transforme en Tygre ou en Lien,
Ou fait dedans mes yeux valler vn million*

*De figures en vain qui me tiennent en crainte,
Et qui sont toute nuit la cause de ma plainte.*

*Or comme le Printemps porte tousiours les fleurs,
L'Esté de sa nature ameine les chaleurs,
Automne les raisins, & l'Hyuer la froidure:*

*Ainsi Amour cruel apporte de nature
Dans le cœur de l'Amant le soin & la douleur,*

*La tristesse, l'ennuy, les pleurs & le malheur,
La crainte, le soupçon, les soucis & la peine,*

*Passions dont mon ame est pour vous toute pleine:
Puis donc vous demandez, me voyant amoureux,*

*La cause qui me fait si triste & languoureux!
Si de vostre costé vous auiez apperceüe*

*La moindre affection que pour vous i'ay receüe,
Et si vous, dont la flame a mon cœur tout esmeu,*

*Auiez senti l'ardeur qui vient de vostre feu,
Me iugeant pour vous mesme, auriez la cognoissance*

*De mon propre malheur par vostre experience:
Vostre front seroit triste, & cognoistriez combien*

Amour donne de maux pour l'attente d'un rien.



ELEGIE IIII.

A GENEVRE.

Qu'encore ie te prie escoute ce discours
 Qui commence Et finist nos premières
 Amours. Souvent le souvenir de la chose passée,
 Quand on le rend unelle, est doux à la pensée.
 Sur la fin de Juillet que le chaud violant
 Rendoit de toutes parts le Ciel estincelant,
 Un soir à mon malheur ie me baignoy dans Seine,
 Où ie te vy danser sur la rive prochaine.
 Foulant du pied le sable, & remplissant d'amour
 Et de ta douce voix les riuës dalentour.
 Tout nud ie me vins mettre avecq ta compagnie,
 Où dansant ie bruslay d'une ardeur infinie.
 Voyant sous la clarté brunette du Croissant,
 Ton cil brun à l'enui de l'autre apparoissant.
 Là ie baisay ta main pour première acointance,
 Autrement de ton nom ie n'auois cognoissance.
 Puis d'un agile bond ie m'eslançay dans l'eau
 Pensant qu'elle esteindroit mon premier feu nouveau.
 Il aduint autrement: car au milieu des ondes
 Je me senty lié de tes deux tresses blondes,
 Et le feu de tes yeux qui les eaux penetra,
 Malgré la froide humeur de dans mon cœur entra.
 Deste premier assaut ie perdy l'assentance
 Et m'en allay concher sans aucune esperance.

De iurans te reuoir pour te donner ma foy,
 Comme ne cognoissant ny ta maison ny toy:
 Je ne te cognoissois pour la belle Genéure
 Qui depuis me brusla d'une amoureuse fièvre:
 Aussi de ton costé tu ne me cognoissois
 Pour Ronfard dont le nom a cours par les François.

Si tost que l'eu pressé les plumes orieuses
 De mon liét angoureux, les peines souffrantes
 Qu'Amour pour me liurer aguisé sur sa queue,
 Vindrent dedans mon cœur allumer mille feux,
 Eschauffant le desir de te pouuoir cognoistre;
 Et de faire à tes yeux ma douleur apparostre.

Aussi tost que l'Aurore eut appelé des eaux
 Le Soleil soufflé iour du nez de ses cheueux,
 Je saute hors du lit, & seul ie me promène
 Loin des gens sur le bord deuifant de ma peine.

Quelle fureur me tient? & quel nouveau penser
 Me fait douteusement ma raison balancer?
 Où est la fermeté de mon premier courage?
 Et quoy, veux-ie rentrer en vn nouveau seruage?
 Veux-ie que tout mon âge aille au plaisir d'Amour?
 Que me sert d'estre franc du lien qu'à l'entour
 De mon côté ie portois, quand Marie & Cassandre
 Aux rets de leurs cheueux captif me sceurent piédrer,
 Si maintenant plus meur, plus froid & plus grison,
 Je ne puis me seruir de ma sorte raison?
 Et s'il faut qu'à tous coups comme insensé, ie soye
 De ce petit Amour & la batre & la proye?

Non, il faut resister cependant que l'erreur
 Ne fait que commencer, de peur que la fureur
 Par le temps ne me gaigne, & dedans ma poitrine
 Sans remede ou confort le mal ne s'enracine.

Ainsi tout Philosophie & de constance plein,
Comme si Amour fust quelque chose de sain,
Ferme ie m'asseurois que jamais autre femme
N'allumeroit mon cœur d'une nouvelle flamme.

Plein de si beaux discours au logis ie reuints,
Où plus fort que jamais amoureux ie deuints.

Repassant uers le soir ie t'aïse à ta porte,
Et là le petit Dieu qui pour ses armes porte
La fleche Et le carquois, si grand coup me donna,
Que ma pauvre raison soudain m'abandonna:
Puis me naurant le cœur, en signe de conquête.

De ses pieds outrageux me resoula la teste,
Me lia les deux mains, & ma voix destia
Qui pour auoir merci, de tels mots te pria:

Madame si l'œil peut iuger par le visage
L'affection cachée au dedans du courage,
Certes ie puis iuger en voyant ta beauté,
Que ton cœur n'est en rien taché de cruauté.

Aussi Dieu ne fait point une femme si belle,
Pour estre contre Amour de nature rebelle.
Cela me fait hardi de m'adresser à toy,
Puis que tant de douceur en ta face ie voy.

Or ainsi que Telephe alla deuant la ville
De Troye pour prier le valeureux Achille
De luy guarir sa playe: à toy ie viens icy.

Las! pour guarir la mienne, & pour trouuer merci,

Hier soir en se iouant l'enfant de Cytheree
Faisant de tes beaux yeux une fleche acérée,
En m'ouurant l'estomac tout le cœur m'a percé.
Et tu ne sçais, peut estre, ainsi m'auoir blessé.

Ceste fleche mortelle aux os s'est arrestée,
Et au foye ulceré de sa poincte dentée.

Que ie ne puis oster, tant mon sang espendu
M'a laissé d'raison & de sens esperdu.

Tout ainsi qu'un Veneur desirieux de la chasse,
Qui de maints coups de traits mainte Biche pour-
De cent il en blesse vne & si ne le sçait pas, (chasse,
Elle emporte la fleche & hastant son trespas.
S'enfuit par les rochers vagabonde & blessée,
Pour sa playe guarir chercher la Panacée.

Tu es ma Panacée, à toy ie viens ici
Pour guarir de ma playe, & pour auoir merci.

Ce n'est le naturel d'une Dame bien-née
De viure contre Amour fierement obstinée:
Aux Lions, aux Serpens qui sont pleins de venin
Conuient la cruauté, non au cœur féminin,
Qui tant plus est benin, & tant plus ce me semble,
Aux Dieux qui sont benins de nature ressemble.
Tu n'auras grand honneur de me laisser mourir;
Il vaut mieux doucement ma langueur secourir,
Et me prendre chez toy pour seruiteur fidelle,
Que me tuer ainsi d'une playe cruelle.

A peine auoy-ie dit, quand d'un sousspir profond
(Enfant de l'estomac où les regrets se font)
Breuement tu respons que ie perdois ma peine,
Que i'escriuois en l'eau, & semois dans l'areine,
Que la Mort sommeilleuse esteignoit ton flambeau,
Et que tous tes desirs estoient sous le tombeau.

T'oyant ainsi parler confus ie m'en retourne,
Où triste quatre iours au logis ie sejourne,
Le cinquiesme d'apres de fureur transporté
Ie retourne pour voir l'appast de ta beauté.

Il ne faut ce disoy-ie ainsi vaincu se rendre
Plus vne forte ville est difficile à prendre,

Plus apporte d'honneur à celuy qui la prend.
 Toute brave vertu sans combat ne se rend.

Or en parlant à toy de cent choses diuerses,
 Nous esgarant tous deux d'amour euses trauerses,
 A la fin priuément tu t'enquis de mon nom,
 Et si i'auois aimé d'autres femmes ou non.

Je suis, dis-je, Ronsard, & cela te suffise:
 Qui ma belle science ay des Muses apprise,
 Bien cognu d'Helicon, dont l'ardant aiguillon
 Me fist danser au bal que conduit Apollon.

Alors que tout le sang me boüilloit de iuuesse,
 Je fis aux bords de Loire vne ieune Maistresse,
 Que ma Muse en fureur sa Cassandre appelloit,
 A qui mesme Venus sa beauté n'egaloit.

Le m'espris en Anion d'une belle Marie,
 Que i'aimay plus que moy, que mō cœur, que ma vie:
 Son pais le sçait bien, où cent mille chansons
 Je composay pour elle en cent mille façons.

Mais (ô cruel Destin!) pour ma trop longue absēce,
 D'un autre seruiteur elle a fait accōintance,
 Et suis demeuré veuf sans prendre autre parti,
 Dés l'heure que mon cœur du sien s'est départi.

Maintenant ie poursuy tout Amour vagabonde,
 Ores i'aimela noire, ores i'aimela blonde,
 Et sans Amour certaine en mon cœur esproûuer.
 Je cherche ma fortune où ie la puis trouuer.

S'il te plaisoit m'aimer, par tes yeux ie te iure
 Que d'une autre amitié iamais ie n'aurois eue.

Mais dy-moy ie te pri si d'Archerot vainqueur
 Des hommes & des Dieux, l'a point blessé le cœur?
 Et si son trait poignant qu'en nostre sang il m'aille,
 Se veit iamais sanglant de ta belle despoille?

Lors tu fis un soupir, & tes beaux yeux souillant
 De larmes, & ton sein goute à goute mouillant,
 Tu me respons ainsi : Il n'y a que les marbres,
 Les piliers, les cailloux, les rochers, & les arbres
 Priuez de sentiment qui se puissent garder
 D'aimer, quand un bel œil les daigne regarder.

Nous qui sommes vestus d'affections humaines,
 De muscles & de nerfs, de tendons & de vaines,
 Qui auons iugement, & qui point ne portons
 Vn roc en lieu d'un cœur, qui vivons & sentons,
 Il est bien mal-aisé de ne sentir la flame
 Que le gentil Amour nous verse dedans l'ame.

Quant à moy ie confesse auoir senti combien
 Ce petit Archerot fait de mal & de bien:
 S'il te plaist de l'ouïr, ie m'en vay te le dire,
 Et ne fant s'esbahir si mon cœur en sousspire:
 Il me plaist de nouueau mon dueil te descouvrir,
 Bien que d'un si beau mal ie ne vueille guarir.

Six ans sont ia passez qu'Amour conceut enmie
 Dessus la liberté nourrice de ma vie:
 Et pour me rendre serue à luy qui peut oster
 Le feu le plus ardent des mains de Iupiter,
 Me desroba le cœur, & me fit amoureuse
 D'un Amant dont i'estois contente & bien-heureuse,
 Que seul i'auois choisi si sage & si parfait,
 Qu'à la belle Cyprine il eust bien sath-fait.
 Il aimoit la vertu, il abhorroit le vice,
 Il aimoit tout honneste & gentil exercice,
 Il iouoit à la paume, il balloit, il chantoit,
 Et le Luth doucement de ses doigts retentoit:
 Il scauoit la vertu des herbes & des plantes,
 Il cognoissoit du Ciel les sept flammes errantes,

Leurs tours & leurs retours, leur soir & leur matin,
 Et delà predisoit aux hommes le Destin.
 De Nature la grace en tout il auoit eüe,
 L'Eloquence en la bouche; & l'Amour en la veüe:
 Et quand en luy le Ciel n'eust posé mon desir,
 Encor pour sa vertu le deuois ie choisir.

L'espace de cinq ans nous auons prins ensemble
 Les plaisirs que ieunesse en deux amans assemble,
 Et ne se peut trouuer ny ieu ny passetemps,
 Dont Amour n'ait rendu nos ieunes ans contents.

Venus ne garde point tant de douces blandices,
 Tant de baisers mignards, d'attraits & de delices
 En ses vergers de Cypre à Mars son cher amy
 Soit veillant en ses bras, soit au liët endormi,
 Que mon Amant & moy esbatant nos ieunesces,
 Auons pris de plaisirs, d'esbats & de liesces,
 Seul il estoit mon cœur, seule i'estois le sien,
 Seul il estoit mon tout, seule i'estois son bien,
 Seul mon ame il estoit, seule i'estois la sienne,
 Et d'autre volonté il n'auoit que la mienne.

Or sans auoir debat en esbats si plaisans,
 Nous amons ià passé l'espace de six ans,
 Quand la cruelle Mort ingrate & odieuse
 Fut (malice du Ciel!) sur nostre aise enuieuse.

Ceste cruelle Mort franche d'affection,
 Qui iamais ne logea pitié ny passion,
 Qui n'a ny sang ny cœur ny oreille ny veüe,
 Dure comme vn rocher que la marine esmenüe
 Bat au bord Casspien; me blessa de sa saulx
 Plus que le trait d'Amour qui commença mes maux,
 Me rendant comme fiere, execrable & inique,
 (Ie meurs en y pensant!) mon Amant hydropique.

De iour en iour coulant sa force s'escontoit:
 Sa premiere beanté sans grace s'en-alloit
 Comme vne ieune fleur sur la branche seichée,
 Ou la neige d'huyver du premier chaud touchée,
 Que le foible Soleil distile peu à peu,
 Ou comme fait la cire à la chaleur du feu.

Hélas qu'eussé-je fait ! si ceste Parque fiere
 Qui ne se peut flechir par humaine priere,
 M'eust voulu par victime, & si en m'assommant,
 Elle eust voulu sauuer la vie à mon Amant:
 Ie me fusse estimée vne traye amoureuse
 D'acheter par ma mort vne ame si heureuse:
 Mais ceste vieille sourde ingrâte à mon desir,
 Ne le vouloit iamais, ainçois tout à loisir
 Pour plus me martyrer Et me rendre abusée,
 De iour en iour tiroit le fil de sa fusée.

Ie n'eusse pas souffert qu'on se fust approché
 Du misérable liét où il estoit couché:
 Ou que sa propre sœur d'un naturel office
 Luy eust touché la main ou luy eust fait service:
 Seule ie le traitois sans secours d'estranger,
 Car sans plus de ma main vouloit boire & manger.

Ainsi de tristes pleurs la face ayant mouillée
 (Ny de nuict ny de iour sans estre despoillée)
 I'estois pres de son liét pour luy donner confort,
 Et pour voir si l'Amour pourroit veindre la Mort.

Or le iour qu'Atropos qui nos toiles entame,
 Auoit tout demidé les filets de sa trame,
 Me voyant sousspirer, gemir, Et tourmenter,
 Me tordre les cheueux, crier, & lamentér,
 Debile r'enforça sa voix à demy-morte,
 Et me tournant les yeux me dist en telle sorte:

Mon cœur, ma chere vie, appaise tes douleurs,
 Je me deus de ton mal, & non dequoy ie meurs:
 Car ie meurs bien content, puis que mourant ie laisse
 Mon ame entre les bras de si chere maistresse;
 Je m'en-vois bien heureux aux riuës d'Acheron,
 Heureux puis qu'en mourant ie meurs en ton giron,
 Ma léure sur la tienne, & tenant embrassée
 La Dame que la Mort n'oste de ma pensée.

Seulement ie me plains Et lamente dequoy
 Mourant entre tes bras tu lamentes pour moy.

Appaise ta douleur Maistresse ie te prie,
 Appaise toy mon cœur, appaise toy ma vie.
 Si trespasiant on doit sa Dame supplier,
 Par tes cheueux dorez qui me peuuent lier,
 Ie te prie & supplie, & par ta belle bouche,
 Et par ta belle main qui iusqu'au cœur me touche,
 Qu'encores apres ma mort tu me vueilles aimer,
 Et dedans mon Tombeau nos amours enfermer.

Ou bien si ta ieunesse encore fresche & tendre
 Veut apres mon trespas nouveau seruiteur prendre,
 Au moins ie te suppli de vouloir bien choisir,
 Et iamais en un sot ne mettre ton desir,
 A fin qu'un ieune fat à mon bien ne succede,
 Ains un ami gaillard en mon lieu te possede.

Que ie serois marri si aux Enfers la bas
 Quelqu'un me venoit dire apres ce mien trespas,
 Celle qui fut là haut ton cœur & ta pensée;
 Qu'anecq' si grand travail tu as si bien dressée,
 Aime un sot maintenant ! ce despit me seroit
 Plus griesque les tormens que Pluton m'feroit.

Or adieu ie m'en-vois aux riuës amoureuses,
 Compagnon du troupeau des ames bien-heureuses,

Deffous

Dessous la grand' forest des myrtes ombrageux,
 Quel'orage cruel ny les vents outrageux
 N'efueillent tous les ans : où sans cesse sousspire
 Par les vermeilles fleurs le gracieux Zephyre.
 Là portant sur le chef des Roses en tout temps,
 Et autour de mon col les moissons du Printemps,
 Couché sous le bocage à la fraischeur de l'ombre,
 J'iray pour augmenter des amoureux le nombre,
 Comme tout assuré que les gentils esprits
 Qui iadis ont aimé ne m'auront à mespris:
 Pres d'eux me feront place & si pense Madame,
 Qu'ils n'auront point là bas vne plus gentile ame.

Mais las ! puis que mon corps qui t'a si bien aimé,
 Sera tantost sans forme en poudre consumé,
 Pour souuenance au-moins garde bien ma peinture
 Où sont tirez au vis les traits de ma figure:
 La voyant tu pourras de moy te souuenir,
 Et souuent pres ton sein chèrement la tenir.

Et luy diras, Peinture ombre de ce visage
 Qui mort & mis en cendre encores me soulage,
 Que tu m'es douce & chere ayant perdu l'esperoir,
 Si ce n'est par la mort de iamais te reuoir!

O beau visage feint, feinte teste qui portes
 Encor les aiguillons & les flammeches mortes
 De ma premiere ardeur, ton faux m'est gracieux,
 Et seulement de toy se repaissent mes yeux.

Ainsi tu parleras ayant quelque memoire
 De moy qui vais loger dans vne fosse noire,
 Et qui rien au tombeau n'emporte auecques moy
 Que le doux souuenir que i'emporte de toy.

Tels ou semblables mots d'une bouche mourante
 Me disoit mon ami : & moy toute pleurante

*Viuante apres ma mort & de ce mortel lien
Ne bouge ie te pri sans le vouloir de Dieu.*

*Ie descens le premier où le destin m'enuoye
Te preparer là bas & la place & la voye:
Et si apres la mort il reste rien de nous,
Ie iure par tes yeux qui me furent si doux,
Que l'oubli ne perdra la chere souuenance
Que i'ay de ton amour, Et/ tousiours ma semblance
En tous temps, en tous lieux à toy viendra parler,
Et viendra sans frayeur ton esprit consoler:
Et si ie ne reuiens fantosme veritable,
Tu croiras que l'Enfer n'est sinon qu'une fable.*

*Helas il ne l'est pas ! Et/ pource toute nuict
En dormant ie seray le Démon de ton liect:
De iour accompagnant ton corps en toute place,
Comme un petit oiseau i'iray deuant ta face,
Ie voleray sur toy te contant les esbas,
Les ieux & les plaisirs que ie prendray là bas,
Si d'en recoy quelcun : mais ie ne scaurois croire
Qu'on prenne grand plaisir sous une tombe noire.*

*Finissant ces propos il deuint froid & blanc:
Vomissant de sa bouche un grand ruisseau de sang,
Voilà, dit-il, ma vie en son sang consumée,
Qui t'a depuis six ans si chèrement aimée:
Pren-la ie te la donne. A peine il acheua,
Que l'esprit amoureux sous les myrtes s'en-va:
Il tombe en mon giron sans poulx & sans parole,
Et pour son corps aimé ne resta que l'idole.*

*Qui pourroit raconter l'ennuy que ie receu,
Quand desur mon giron tout froid ie l'apperceus?
Mes sanglots au partir ne peurent trouuer place,
I'arrachay mes cheueux, i'esgratignay ma face,*

Je baignay de mes pleurs son visage & son sein,
 Nommant tousiours son nom & l'appellant en vain.
 Apres auoir pressé de mes doigts ses paupieres,
 Et dit dessus son chef les paroles dernieres,
 Ayant le cœur veincu de regret & d'ennuy,
 Souffpirant aigrement ie me pasmay sur luy.

Ce- pendant ses amis qui trespasé le virent,
 Le tirerent du liét Et nud l'ensevelirent
 Fors le chef seulement qui sans estre caché,
 Dessus un oreiller fut longuement couché:
 Lors les parens du mort de la chambre m'osterent
 Et comme un tronc de bois sus mon liét me porterent.

Mais si tost que ie sceu que le corps estoit seul,
 Je retourne en la chambre embrasser le linceul,
 Et voyant, ô douleur ! sa face descouuerte,
 De cent mille poignars mon ame fut ouuerte.

O, disois-ie, l'honneur des constans amoureux
 Qui es mort Et qui vis entre les bien-heureux,
 Si vis nous partissions ensemble nos molestes,
 Pourquoi n'auray-ie part en tes ioyes celestes?
 Helas apres ta mort nostre sort n'est égal,
 Tout seul tu as le bien Et seule i'ay le mal,
 Tu es franc de souci Et ie suis en misere,
 Ton ame est desliée Et ie vis prisonniere
 De peine Et de souci Et de regret, dequoy
 Ie tarde si long temps sans aller apres toy.

O beaux yeux où Venus tenoit sa torche ardante!
 O beau front où d'Amour la trouffe estoit pendante!
 Et d'où sortoient de feu tant de rais si espés!
 O bouche dont les mots m'estoient autant de rets!
 O main qui si long temps m'as prise & retenue!
 O grace qui du Ciel estois ici venue!

*Las vous n'estes plus rien ! Et tantost vous estiez
Le soutien de ma vie & me reconfortiez !
Car de vous seulement pendoit mon assurance
Et vous perdant ie pers toute entiere esperance.*

*Las, avant que partir parle encores à moy,
Destrobe du sommeil tes lumieres, & voy
En quelle passion tu m'as ici laissée,
Qui meurt de cent trespas pour n'estre trespassee.*

*Or adieu cher ami d'un eternel adieu,
Prends de moy ce baiser, Et le garde au milieu
Des ondes d'Acheron Et malgré Proserpine
Que tousiours son haleine eschause ta poitrine.*

*Ie n'auois acheué qu'il fut mis au cercueil:
Les torches qui flamboient & la pompe du deuil
L'attendoient en la rue où couché dans sa biere
On le mena passer l'infemale riniere.*

*Ie le suivis de loin tant que peurent mes yeux,
Nommant la Mort cruelle Et les Astres des Cieux
Astres fiers Et cruels qui m'auoient condamnée
Si malheureusement auant que d'estre née,
A me ronger le cœur sans repos ny seiour,
Pour estre trop fidele aux embusches d'Amour.*

*Or ma douleur n'est point par le temps diuertie,
Et neuf mois sont passez que ie n'estois sortie
Du logis pour chercher quelque plaisir nouveau
Sinon hier au soir que tu me vis sur l'eau:
Car ie ne veux trouuer medecin seccourable,
Cherissant mon ennuy comme chose incurable.*

*Ainsi toute pasmée Et grosse de douleur,
Tu me fis par l'oreille entendre ton malheur,
Quand ie te respondi: Il n'est roche si dure
Qui molle ne pleurast d'une telle auanture,*

Et tout ce que l'Afrique allait de ferin,
 Et le vieillard Protée en son troupeau marin:
 L'ay le corps tout debile Et l'ame toute molle,
 Qui me bat la poitrine au son de ta parole.

J'ay les sens esblouis, j'ay le cœur esperdu
 D'amour & de pitié de t'auoir entendu
 Aimer l'ombre d'un mort: car c'est chose bien rare
 De voir amitié telle en un temps si barbare.

Toutesfois à ton mal il faut trouuer confort,
 Il faut prendre un viuant en la place d'un mort:
 Le mort est inutile à te faire seruice,
 Le viuant pour aimer est duisant & propice,
 Qui sent, qui oyt, qui voit & qui peut discourir,
 Et qui peut comme l'autre en te seruant mourir:
 Car un homme n'auoit ny cœur ny sang ny ame,
 S'il ne vouloit mourir pour si gentille Dame.
 Tu es encore ieune en la fleur de tes ans;
 Vse donc de l'amour Et de ses dons plaisans,
 Et ne souffre qu'en vain l'Auril de ta ieunesse
 Au milieu de son cours se ride de vicillesse.

Nos ans sans retourner s'en-volent cōme un trait,
 Et ne nous laissent rien sinon que le regret
 Qui nous ronge le cœur de n'auoir osé prendre
 Les jeux & les plaisirs de la ieunesse tendre.
 Madame croyez-moy ce n'est pas la raison
 Par un fol iugement de trahir la saison
 Dont ton premier Auril en-iouuence ta face:
 Et pource en ton amour donne moy quelque place.
 Quand celuy qui là bas durement est couché,
 Entendra nos amours il n'en sera fasché:
 Car s'il faisoit au monde encor sa demeurance,
 Il me feroit peut estre honneur & reuerence:

Puis suivant son vouloir tu luy feras plaisir
De n'auoir en sa place vn sot voulu choisir.

L'acheuois de parler lors que la nuit ombreuse
Me fit prendre congé de ta main amoureuse:
I'allay trouuer le liét où sans auoir repos
Me reuenoient tousiours ton mort & tes propos,
Comme ayant dans le cœur du trait d'Amour em-
prainte
Ta beauté, ton discours, tes larmes & ta plainte.



ELEGIE V.

ADONIS.

Estes, qui n'es point feint aux enfãs de
la Muse,
Si ta charge publique au travail ne
t'amuse,
Vië lire de Venus le bië & le malheur:
» Car tousiours vn plaisir est meslé de douleur.

Amour voulant vn iour se venger de sa mere,
Esleut de son carquois la fleche plus amere:
Puis en lunant son arc ensemble descocha
Adonis & son traict qu'au sang il luy ficha.

Adonis & berger & chasseur tout ensemble,
Dont la beauté parfaite aux Images ressemble,
Ses yeux estincelloient comme vn Astre estoillé
Que Tethys sous sa robbe a long temps recellé,
Esclairant sur le soir d'une viue lumiere,
Et le ciel de ses raiz embellist la premiere.

Un petit poil follet luy couuroit le menton,
 Gresle, prime, frisé plus blond que le cotton
 Qui croist desur les coings, ou la soye subtile
 Qui couure au renouveau le dos d'une chenille:
 Ses léures combattoient les roses qu'au iardin
 On voit espanouyr au leuer du matin,
 Qu'une ieune Pucelle en son giron amasse
 Avant que leur beau teint par le chaud ne s'efface.
 Bref ce ieune Pasteur est tout ieune Et tout beau,
 Il semble un pré fleury que le Printemps nouveau
 Et la douce rosée en sa verdure nourrissent,
 Où de mille couleurs les fleurs s'espanouissent:
 C'est luy-mesmes Amour! Venus n'eust sceu choisir
 Un amant plus aimable à mettre son desir.

Ceste belle Déesse en amour furieuse,
 De soy-mesme n'est plus ny de rien soucieuse,
 Le Ciel elle mesprise Et les honneurs des Dieux,
 Ses bouquets agencez d'un art ingenieux
 Luy viennent à mespris, Et tant Amour la dote
 Qu'elle a perdu le soin d'Eryce & d'Amathonte:
 Ses Cygnes ses Pigeons qui souloient la porter
 Au thrône venerable où se sied Iupiter,
 A ses pieds paissent l'herbe Et remplis de tristesse,
 D'un pitoyable chant lamentent leur maistresse,
 Qu'un Pasteur qu'un chasseur tourmente sans repos,
 Et d'un trait amoureux envenime ses os.

Elle ne pense en rien qu'en ceste belle bouche,
 Qu'en ses yeux où l'Archer luy dresse l'escarmouche,
 Qu'en ses crespes cheueux & languissant d'ennuy
 Soy-mesme s'oublant ne pense plus qu'en luy,
 Qu'en luy qui tient la clef de sa douce pensée,
 Et la rend comme il veut ioyeuse & courtoisée.

Iamais ne l'abandonne, ou soit que le Soleil
 En piquant ses cheuaux sorte de son refueil,
 Soit au plus chaud midi, soit à l'heure qu'il guide
 Son char en l'Ocean & luy baisse la bride.

Dedans vne Cabane ils sont au point du iour,
 Ils sont dedans vn antre à midi leur seiour,
 Au soir ils sont couchez dessous le frais ombrage.
 Ou d'un chesne glandeux, ou d'un antre sauvage,
 Estendus dessus l'herbe, où en cent mille tours
 La mere des Amours exerce ses amours.

En cent mille façons l'embrasse Et le rebaise:
 Luy qui sent en son ame vne pareille braise:
 Entonne sa Musette, & pour la contenter
 Leurs plaisantes ardeurs ne cesse de chanter.

Elle tient en l'oyant contenance diuerse,
 Tantost en son giron languist à la renuerse,
 Et tantost le regarde & d'un baiser souuent
 Entre-rompt ses chansons qui se perdent au vent.

Elle cognoist ses chiens, les nomme & les appelle:
 Porte la trompe au col chasseresse nouuelle,
 En main le large espieu & encerne de rets
 Et de filets tendus le milieu des forests:
 Sçait le nom de ses bœufs & du belier qui meine
 Paistre en lieu d'un berger les brebis par la plaine,
 Deuantant brauement le troupeau d'un grand pas
 Ainsi qu'un Colonel deuant ses soldats.

O bien-heureux enfant! donc la belle Cythere,
 La mere des Amours à toy seul veut complaire!
 Seulette avecques toy veut tondre les brebis
 Et de sa blanche main leur pressurer le Pis:
 Et te baisant mener les bœufs en pasturage,
 Escluser des paniers, & faire du frommage,

Si tu mourrois, hélas! de regret ie mourrois:

Car viure apres ta mort hélas! ie ne pourrois.

Ainsi disoit Venus: mais les haleines molles

Dés vents sans nul effect emportoient ses parolles.

Il estoit nuict fermée, & les hommes lassés,

Dessus la plume oisive auoient les yeux pressés,

Enfermez du sommeil que la basse riuiere

De Styx faict distiler dessus nostre paupiere.

Ta les Astres au Ciel faisoient leur demitour:

Le celeste Bouuier qui se roule à l'entour

De l'Ourse estoit panché: tout ce qui vit és ondes,

Qui vit par les rochers dans les forests profondes,

Poissons, Serpens, Lions du labour travaillez,

Oublians le souci du somme estoient sillez.

Vn seul Mars veille au Ciel, qui plein de frenaisie,

De rage, de fureur, d'ire & de ialousie,

Ny d'yeux ny d'estomac ne reçoit le sommeil,

Mais veille dans le liét sans raison ny conseil:

Tantost sur un costé & tantost il se vire

Sur l'autre coup sus coup: il lamente & soupire:

Nomme Venus ingrata & bruslant de despit

Armé de teste en pied s'eslance de son lit:

Et comme la fureur le martelle d'atteintes,

Va resueiller Diane & luy fist telles plaintes.

Ma Sœur, de qui depend mon bien & mon secours,

L'embrasse tes genoux pour mon dernier recours:

O Nymphe que la chasse & l'honneste exercice,

Parmi les bois errante ont tesloigné du vice:

Que les Faunes cornus, les Satyres bouquins,

Craignent lors qu'en chassant tu as tes brodequins,

Et que l'egal troupeau de cent Nymphes compaignes

Environnent tes flancs par bois & par montagnes:

S'il te souvient du iour qu'Orion le veneur
 Dedans vne Bruere assaillit ton honneur,
 Et que moy tout armé, luy fis lascher sa prise,
 Si qu'en lieu de ton corps n'eut rien que la chemise:
 Toy Sœur rens la pareille à ton frere au besoin:
 „ On doit de ses parens au danger auoir soin.

Tu sçais comment Venus qui souloit de ma vie
 Tenir seule la clef, de moy n'a plus d'enuie,
 Pour saisir un pastoureau, un veneur, un enfant.
 Du reste ie me tais: la honte me defend
 De te conter comment vne telle Déesse
 Dessous un Bergerot si vilement s'abaisse.

Ie ne l'eusse pas creu, si de mes propres yeux
 Ne l'eusse regardée au milieu de ses jeux,
 Baisant le Iouuenceau bras à bras toute nue,
 Dont de despit au cœur la fièvre m'est venue,
 Ie l'eusse bien tué: mais ie ne veux souiller
 Ma main en si bas sang qui ne sçait despoiller
 Que les Rois mes vassaux, & ne veux que ma gloire
 Par la mort d'un Pasteur se lise en vne histoire.

Ce ienne damoiseau delibere demain
 Aller chasser au bois l'espieu dedans la main,
 Sans chiens pour faire voir à sa tendre maistresse
 Qu'antant qu'il est beau fils il est plein de proïesse.
 Pour me vanger es lance au deuant de ses yeux,
 Tout herissé d'horreur, un Sanglier furieux:
 Enferme entre ses dents les meurtres Et la foudre,
 Que palle il le terrasse au milieu de la poudre,
 Appellant pour neant sa dame à son confort,
 Afin que mon amour se venge par sa mort.

Ainsi disoit ce Dieu: Et elle de sa teste,
 Favorisant son frere accorda sa requeste.

A peine le Soleil se perruquoit de raiz,
Qu'il empoigne l'espien & court par les forests:
De buisson en buisson venient, recourt, retourne,
Et jamais en un lieu paresseux ne sejourne.

Il regarde deçà, il regarde delà,
Il brossa longuement & longuement alla
Sans trouver nulle proye: ah! à la fin il trenne
Un Sanglier le malheur de sa premiere preuve.

Ses yeux estoient de feu & son dos courroussé
De poil gros & rebours se tenoit herissé:
Escumeux il bruyoit comme par les valées
Font bruit en escumant les neiges deuallées
L'hyuer, quand les torrens se roulent contre-val
Et font aux laboureurs & aux bleds tant de mal.

Il se tint ferme en pied pour enfermer la beste,
Et l'espien luy planter à l'endroit où la teste
Se ioint avec le col: le Sanglier estonné
Se recule à costé, puis à front retourné,
Luy poussa de trauers ses defenses en l'aine,
Et tout palle & tout froid l'estendit sur l'araine.

Au cry de son amy la pauvre amante vint,
Qui plus qu'un marbre froid toute froide deuint:
Elle s'esuanouit, puis estant reuenue
Frappe la tendre chair de sa poitrine nue,
S'arrache les cheueux tesmoins de son mechef,
Et de vilain fumier des-honore son chef.

Tenant en son giron l'amoureuse despouille,
L'eschauffe de sonspirs, de ses larmes la mouille,
Lamente, pleure, crie & grosse de soucy,
En regardant le mort faisoit sa plainte ainsi:

Donque ma chere vie apres tant de delices,
Tant de plaisirs receus, tant de donces blandices,

*Après t'auoir nommé mon cœur & tout mon bien,
Faut-il qu'en t'embrassant ie n'embrasse plus rien
Qu'un rien à qui la mort des beautés ennuyeuse
A fait baigner les yeux en l'onde Stygienne!*

*Las! si tu m'eusses creu tu n'eusses assailly
Un plus fort: au besoin mon conseil t'a failly.
La Rose fuit ta léure & autour de ta bouche
Ne vit plus ton baiser: toutefois ie la touche,
Morte ie la rebaise & sentir tu ne puis
Ny mon baiser ny moy, mes pleurs ny mes ennuis.*

*Helas pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent:
Par ta mort Adonis toutes delices meurent!
Ton baiser seulement ne m'estoit pas plaisant,
Quand vivant tu baisois ma bouche en te baisant:
Mais en te baisant mort encor ma triste peine
Se soulage un petit d'une liesse vaine:
Pource ie te reschaufe & ne puis me garder
De te baiser souvent & de te regarder.*

*Helas pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,
Par ta fascheuse mort toutes delices meurent!
Adonis parle à moy & me vien consoler,
Baise moy pour adieu auant que t'en aller.*

*O belle face aimée, ô plaisante lumière
De tes yeux qui tenoient mon ame prisonniere!
O cheneux cresselus, ô deuis amoureux,
O souuenir du bien qui m'est trop douloureux,
O l'Auril de ton âge, ô premiere ieunesse,
Qui mortelle auez pris le corps d'une Déesse!
Làs! vous n'estes plus rien, & ie me deuls dequoy
Ie suis & que la mort n'a puissance sur moy.*

*Helas pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent:
Toy mourant par ta mort toutes delices meurent!*

Làs avecques ta mort est morte ma beauté,
Ma couleur est ternie ainsi comme en Esté
Se ternissent les fleurs : pourtoy seul l'estois belle,
Et pour toy seulement ie voulois sembler telle.

Le suis maintenant veufue & porter ie ne veux,
Ny des bagues aux doigts ny l'or en mes cheveux,
Et si veux pour iamais (tant la douleur me tue)
Que la mere d'Amour de noir soit reuestue:
Ie veux que mon Ceston soit acconstré de noir,
Et que plus ie ne porte en la main de miroir.

Helas pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent:
Toy mort pauvre Adonis toutes delices meurent!
Les bois avecques moy lamentent ton trespas,
Les eaux te vont pleurant, Echo ne s'en taist pas,
Qui dedans ses rochers redoublant sa voix feinte,
Ayant pitié de moy va resonnant ma plainte!
Toute belle fleur blanche a pris rouge couleur,
Et rien ne vit aux champs qui ne viue en douleur.

Helas pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent:
Toy mourant Adonis toutes delices meurent!
Làs, helas tu es mort, tu es mort Adonis!
Tu me laisses au cœur des regrets infinis:
Mes plaisirs, mes esbats avec ta mort languissent,
Et pour ne mourir point mes douleurs ne finissent.

Furieuse d'esprit, criant à haute voix,
Ie veux escheuclée errer parmy les bois,
Pieds nuds, estomac nud: ie veux que ma poitrine
Selaissé esgrasfiner à toute dure espine,
Ie veux que les chardons me deschirent la peau,
Ie veux seule grimper sur le haut du coupeau
De ce prochain rocher & folle de pensée
Me ietter dedans l'onde à teste renuersée,

Pour conter aux poissons & aux fleuves le tort
Que la Parque n'a fait par ta fascheuse mort.

Helas pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent!
Les beautés par ta mort Et les Charités meurent!
L'Amour ne vaut plus rien, la Mort vaut beaucoup
mieux;

Puis qu'elle prend à soy les delices des Dieux.

Vous ses Chiens qui plorez aux pieds de vostre
maître,

Que par nom il souloit appeller & cognoistre:

Vous toiles & filets, & vous mal-sœur espion,

Dites à vostre maître un eternal adieu,

Et courez és forests raconter aux Dryades,

Que du bel Adonis les plaisantes œillades,

Qui les bruloit d'Amour sont mortes, & qu'aussi

La mere des Amours est morte de soucy.

Helas pauvre Adonis tous les Amours te pleurent:

Toy mourant par ta mort toutes delices meurent!

Vous mes Pigeons couplex, qui parmy l'air souuent

Trainez mon chariot aussi tost que le vent,

Montez dedans le ciel & racontez aux nuës,

Que mes lieffes sont un songe deuenuës,

Lequel s'esuanouist Et sans effect se pert

Aussi tost que nostre œil par le iour est ouuert,

Ou comme l'onde coule ou comme la fumée

Se perd du vent soufflé en replis consommée.

Vous Cygnes qui estiez à mon Coche attelez

Je vous donne franchise en liberté volez:

Volez parmy les prex & contez aux fleurettes

Que Venus a versé autant de larmelettes

Que de sang Adonis: du sang la belle fleur

De la Rose vermeille a portait sa couleur,

Et du tendre crystal de mes larmes menues
Les fleurs des Coquerets blanches sont deuenues.

Et vous fideles Sœurs mes Graces qui pleurez
Mon mal Et/ comme moy en larmes demeurez,
Allez laissez moy seule allez douces compagnes,
Allez & racontez aux plus sourdes montagnes,
Que mort en mon giron i'embrasse mon amy,
Qui ne ressemble un mort mais un homme endormy
Qu'encores le sommeil ne commence qu'à poindre.
Dites leur que d'odeurs son corps ne se peut oindre:
Mes odeurs, mes parfums sont en l'air respandus,
Venus ne sent plus rien, tous mes ieux sont perdus,
Mes danses ont pris fin, mes plus douces lieffes
Se tournent par sa mort en ameres tristesses,
Mon ris en desconfort, mon plaisir en malheur,
Et rien ne vit en moy que la mesme douleur.

Helàs pauvre Adonis tous les Amours te pleurent:
Car avecques ta mort toutes delices meurent!

Tondez vous mes enfans, mes Amours, Et/ iettez
Vos cheueux sur le mort: par pieces esclattez
Vos carquois & vos arcs, esteignez vos flâmeches,
Et en mille morceaux brisez toutes vos fleches:
Venez autour de moy & vous lamentez fort,
Et faites en plorant les obseques du mort.
Que l'un de ses beaux doits luy serre la paupiere,
L'un soustienne sa teste, Et/ l'autre par derriere
L'esuente de son aile, Et/ l'un porte de l'eau
Dans un bassin doré pour nettoyer sa peau.

Helas pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent:
Par ta fascheuse mort toutes delices meurent!
O trois fois bien aimé esleue un peu tes yeux,
Chasse un peu de ton chef le somme obliuieux,

Afin que la douleur à ton oreille vienne,
 Et que ie mette encor ma lèvre sur la tienne,
 T'embrassant en mon sein pour la dernière fois:
 Car là bas aux enfers Adonis tu t'en-vois!
 Pour le dernier adieu baise moy ie te prie:
 Autant que ton baiser encores a de vie,
 Baise moy pour adieu: ton haleine viendra
 Dans ma bouche & de là dans le cœur descendra,
 Puis insqu'au fond de l'ame, à fin que d'âge en âge
 Je conserve en mon sein cest amoureux bruvage,
 Qu'en tes lèvres baisant d'un long trait ie boiray:
 Humant ie le boiray puis au cœur l'enuoiray
 Pour le mettre en ta place au fond de ma poitrine:
 Car de toy désormais iouira Proserpine.

Ainsi disoit Venu qui sa lèvre approchant
 Sur les lèvres du mort pleurante alloit cherchant
 Les reliques de l'ame & les humoit en elle,
 Afin de leur servir d'une tombe eternelle:
 Les baignoit de ses pleurs, & d'une haute vois
 Remplissoit les rochers, les riuës & les bois,
 S'esgratignoit la iouë & atteinte de rage
 Se rompoit les cheveux & plomboit son visage.

Luy tournant vers le ciel les yeux fist un soupir,
 Puis pressé de la mort il se laisse assoupir
 Sans force & sans vigueur dans le bras de las belle,
 Ainsi qu'on voit faillir sans cire une chandelle.

Aussi tost qu'il fut mort, Amour d'autre costé
 Luy a plustost que vent son regret emporté,
 Si qu'elle qui estoit n'aguères tant esprise
 D'Adonis l'oublia pour aimer un Anchise,
 Un Pasteur Phrygien, qui par les prez herbeux
 De Xanthe recourbé faisoit paistre ses bœufs.

Telles sont Et seront les amitez des femmes,
 Qui au commencement sont plus chaudes que flammes,
 Ce ne sont que souffirs, mais en fin telle amour
 Resemble aux fleurs d'Auril qui ne viuët qu'un iour



ELEGIE VI.

A GENEVRE.



E me sera plaisir Genévre, de t'escrire,
 Estant absent de toy mon amoureux
 martyre.

Helas ie ne vy pas ! ou ie vy tout ainsi
 Que languist en son liët un malade
 transi,

Qui de çà qui delà se tourne & se remue:
 Ayant dedans le sang la fièvre continue,
 Qui refuse Et se despite & ne sçait comme il faut
 (Ore entre la froideur & ore entre le chaud)
 Gouverner sagement sa raison estourdie
 Des differens accex de telle maladie.

Ainsi quand le Soleil se plonge dans la mer,
 Quand il vient le matin les Astres enfermer,
 Et quand en plein midy tout ce monde il contemple,
 Le bruhle impatient: & mon mal sert d'exemple
 Aux hommes qu'on ne doit dessous le ioug plier
 D'Amour, ou tout soudain le rompre ou l'oublier.

Certes celuy meurt bien qui meurt par fantasie,
 Lors que l'ame amoureuse est tellement saisie,

Qu'en fuyant de son corps pour re-vivre autre part,
 A son hôte ancien ses vertus ne départ:
 Mais privé d'action demeure froid Et/ palle,
 Sans force & mouvement Et/ sans humeur vitalle,
 Comme vn image fait de bronze ou de metal,
 Qui (pour n'estre animé) ne sent ny bien ny mal.

Je ne voy rien icy qui regret ne m'amene:
 Le iour m'est ennuyeux, la nuict me tient en peine:
 Et comme vn ennemy tres-dangereux ie fuy
 Le liêt qui toute nuict redouble mon ennuy.

Quand le Soleil descend dans les ondes sallées,
 Je me desrobe és bois ou me pers és valées,
 Je me cache en vn Antre & fuyant vn chacun
 (De peur qu'à mes penfers ne se monstre importun)
 Je parle seul à moy, seul s'entretiens mon ame,
 Discourant cent propos d'amour Et/ de ma Dame:
 D'un penfer acheué l'autre soudain renaißt,
 Mon cœur d'autre viande en amour ne se paist:
 Il mourroit sans penfer, le penfer est sa vie
 Et ta douce beauté que seule s'ay suiuite.

Ainsi par les deserts tout le iour ie me deuile,
 Puis quand l'obscure nuict se perruque de feux,
 Le solitaire effroy hors des bois me retire,
 Et iusques au logis Amour me vient conduire.

Quand ie suis en ma chambre encore pour cela
 Je ne suis à repos, le soing deçà delà
 M'esgratigne le cœur & ma playe cruelle
 Lors que ie voy mon liêt s'aigrir & renouvelle.
 Pour ne me coucher point ie cherche à deuiler,
 Ie lis en quelque liure ou feins de composer,
 Ou seul ie me promeine & repromeine encore,
 Essayant de tromper l'ennuy qui me deuore.

A la fin mes vallets qui portent sur les yeux
 Et dans le nez ronflant le dormir oïeux,
 Entre-sillex du somme ainsi me viennent dire:
 Monsieur il est bien tard, un chacun se retire,
 La ny-nuis est sonné, qu'avez vous à gemir?
 La chandelle est faillie il est temps de dormir!

Alors importuné de leur sotte priere
 Je laisse tout mon corps pancher en une chaire
 Nonchallant de moy-mesme, & mes bras vainement
 Et mon chef paresseux pendant sans mouvement,
 Je suis sans mouvement paresseux & tout lâche.

L'un m'aoste ma ceinture & l'autre me détache,
 L'un me tire la chaüsse & l'autre le pourpoint:
 Ils me portent au liët & ie ne le sens point?

Puis quand ie suis couché Amour qui me travaille,
 Armé de mes pensers me donne la bataille:
 Le liët m'est un enfer, & pense que dedans
 On ait semé du verre ou des chardons mordans:
 Maintenant d'un costé maintenant ie me tourne
 Desur l'autre en pleurant, Et point ie ne sejourne.

Amour impatient qui cause mes regrets,
 Toute nuit sur mon cœur aiguise tous ses traits,
 M'aiguillonne, me poingt, me pique & me tormente,
 Et ta ieune beauté tousiours me represente.

Mais si tost que le coq planté desur un pan
 A trois fois salué le beau Soleil nouveau,
 Je m'habille, & m'en-vois où le desir me meine
 Par les prex non frayez de nulle trace humaine,
 Et là ie ne voy fleur ny herbe ny bouton,
 Qui ne me ramentoine ores ton beau teton,
 Et ores tes beaux yeux en qui Amour se iouë,
 Ores ta belle bouche, ores ta belle iouë.

Puis foulant la rosée en pensant ie m'en-vois
 Trouver quelque Genéure au beau milieu d'un bois,
 Où loin de toutes gens ie me couche à l'ombrage
 De cest arbre grené dont l'ombre me soulage:
 Ie l'embrasse & le baise & l'arraisonne ainsi,
 Comme s'il entendoit ma peine & mon souci.

Genéure qui le nom de ma maistresse portes,
 Au moins ie te suppli que tu me reconfortes
 Couché sous tes rameaux, puis qu'absent ie ne puis
 Ny baiser ny reuoir la Dame à qui ie suis.
 Ie te puis asseurer que l'arbre de Thessale
 De Phebus tant chery n'aura loüange egale
 A la tienne amoureuse, & mes escrits feront
 Que les Genéures verds les Lauriers passeront.

Or-sus embrasse moy, ou bien que ie t'embrasse,
 Abaise un peu ta cyme afin que i'entrelasse
 Mes bras à tes rameaux, & que cent mille fois
 Ie baise ton escorce & embrasse ton bois.

Iamais du bucheron la penible coguee
 A te couper le pied ne soit embesongnee,
 Iamais tes verds rameaux ne sentent nul meschefe:
 Toustiours l'ire du Ciel s'eslongne de ton chef,
 Foudres, gresles & pluye: & iamais la froidure
 Qui éfueille les bois n'éfueille ta verdure.
 Tous les Dieux forestiers, les Faunes & les Pans
 Te puissent honorer de bouquets tous les ans,
 De guirlandes, de fleurs, & leur bande cornüe.
 Face toustiours honneur à ta plante cognüe.

A l'entour de ton pied, soit de iour soit de nuit,
 Vn petit ruisselet caquete d'un doux bruit,
 Murmurant ton beau nom par ses riuës sacrées:
 Où les Nymphes des bois & les Nymphes des préës

Couuertes de bouquets, y puissent tous les iours
 En dansant main à main, te conter mes amours,
 Pour les bailler en garde en faisant leurs caroles,
 A la Nymphé des bois qui se paist de paroles.

Ainsi ie parle à l'arbre & puis en le baisant
 Et rebaisant encor ie luy vois redisant:

Genéure bien-aimé, certes ie te ressemble,
 Auec toy le destin sympathizant m'assemble:
 Ta cyme est toute verte Et mes pensers tous vers
 Ne meurissent iamais : sur le Printemps tu sers
 A percher les oiseaux, & l'Amour qui me cherche,
 Ainsi qu'un ieune oiseau desur mon cœur se perche;
 Ton chëf est herissé, poignant est mon souci,
 Ta racine est amere & mon mal l'est aussi:
 Ta graine est toute ronde & mon amour est ronde,
 Constante en fermeté qui tout en elle abonde:
 Ton escorce est bien dure & dur aussi ie suis
 A supporter d'Amour la peine & les ennuis.
 Tu parfumes les champs de ton odeur prochaine,
 Et d'une bonne odeur m'amour est toute pleine:
 Tu vis dedans les bois & bocager ie vy
 Solitaire & tout seul si ie ne suis suiuy
 D'Amour qui m'accompagne, & iamais ne me laisse
 Sans me représenter nostre belle maistresse:
 Nostre, car elle est mienne Et tienne: puis ie croy
 Que tu languis pour elle aussi bien comme moy.

Ainsi ie parle à l'arbre, & luy branlant la cyme
 Fait semblant de m'entëdre, & d'apprëdre ma ryme,
 Puis la rechante aux vents, Et se dit bien-heureux
 D'estre honoré du nom dont ie suis amoureux.
 Voyla chere maistresse en quelle frenaisie
 Amour m'a fait tomber pour seule auoir choisie

Vostre ieune beauté, que l'imaginer sent
Au profond de l'esprit bien qu'il en soit absent.

J'ay certes esprouué par mainte experience
Que l'amour se renforce & s'augmente en l'absence,
Ou soit qu'en discourant le plaisant souuenir
Ainsi que d'un appast la vienne entretenir,
Ou soit que les portraits des lieffes passées
S'impriment freschement en l'ame ramassées,
Ou soit qu'elle ait regret au bien qu'elle a perdu,
Soit que le vuide corps plus plein se soit rendu,
Soit que la volupté soit trop tost perissable,
Soit que le souuenir d'elle soit plus durable:

Bref ie ne sçay que c'est: mais certes ie sçay bien
Que j'aime mieux absent qu'estant pres de mon bien.

Car quand il me souuient ou de ta belle face,
Ou de l'heure ou du lieu, du temps ou de la place
Qu'Amour si doucement me fist parler à toy,
D'un extreme plaisir ie suis tout hors de moy.

Puis quand il me souuient de tes douces paroles,
De tes douces chansons desquelles tu m'affoles,
Me souuenant encor de tes honnestetex,
Et de ta courtoisie & de tes priuantez
Et de l'affection enuers moy si naïue

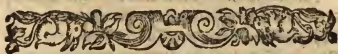
Quand mon corps est malade & mon ame pensue:

Et bref me souuenant de l'extreme douceur
Qui part de tes beaux yeux dõt ie nourris mon cœur,
Plus mon amour s'augmente & plus mon estincelle,
Estant loin de mon feu s'accroist & renouuelle.

Voilà mon naturel & si trompé ie suis,
La faute vient d'Amour non de moy qui ne puis
M'eslongner de l'ardeur de te re-voir presente:
Si ie suis abusé mon abus me contente.

Maisresse

*Maistresse en attendant le bien de te reuoir,
 Pour gages de mon cœur tu pourras receuoir
 Ces vers que de sa main Amour mesme te porte:
 En escriuant de toy mon cœur se reconforte.*



ELEGIE VII.

S I l'Amour qui cōduit des Amans l'en-
 treprise,
 Eust voulu mettre à fin ma parole
 promise,
 Et si le fier Destin, dōt cha cū est dōté
 N'eust contre mon vouloir forcé ma volonté,
 Pensif ie ne serois languissant de tristesse,
 Et verrois accomplir enuers vous ma promesse.

Mais puis que le malheur & les cieux ennemis,
 Ialoux de mon plaisir tel bien ne m'ont permis,
 Il faut que le papier icy vous represente
 Le plaisant desplaisir qui le cœur me tourmente.

O quantesfois depuis vostre ennuyeux départ,
 Solitaire & pensif ay-ie seul à l'escart
 Erré par les rochers! & quantesfois aux plaines
 Et aux sablans deserts ay-ie conté mes peines,
 Et l'ennieux regret que i'ay de ne reuoir
 Vostre face qui peut les rochers esmouuoir!

Tout ainsi qu'un passât qui parmy la nuit brune
 Errant dedans un bois sans ayde de la Lune
 S'esgare en mille lieux: car de chaque costé
 Le chemin luy est clos sans de la clarté:

Ainsi faute de voir vostre belle lumiere,
Qui estoit de mes yeux la clarté coustumiere,
L'erre scul egaré : seulement le penser
Pour guide me conduit, & ne me veut laisser.

Je m'en-vois bien souvent dans les forests desertes,
Sur le bord des ruisseaux, & par les riuies vertes,
Où le pied me conduit, poussé du souuenir.
Qui vous fait par image à mes yeux reuenir.

Là soit que i'apperçoine un arbre solitaire,
Un rocher, vne fleur vne fontaine claire,
Je pense en les voyant vous voir, Et si ne puis
Penser en autre part qu'en vous à qui ie suis:
Ainsi bien loin de vous de vous i'ay la presence,
Et la longueur des lieux n'est cause de l'absence.

L'astre qui me domine auant que d'estre né,
M'auoit pour estre esclaué icy predestiné,
Et ne puis eschapper que tousiours ie ne viue
Serf de peine & d'ennuy quelque part que ie suine.
Si ie suis longuement en ceste Court icy,
Je seray prisonnier de dueil Et de soucy:
En ceste Court fascheuse, odieuse Et remplie
D'erreurs, d'opinions, de troubles & d'enuie,
Où rien ne m'est plaisant : car cela qui me plaist,
Ainsi comme il estoit pour ceste heure n'y est:
J'entens vostre beauté qui m'est plus agreable
Que de mes propres yeux la lumiere amiable:
Et si ie vais au lieu où vous faites seiour,
Je seray prisonnier de ce fascheux Amour.

Mais vne liberté telle prison i'appelle,
Pour vous sçauoir en tout si parfaite & si belle,
Qu'un Dieu le plus puissant s'estimeroit heureux
D'estre de vos beaux yeux idolatre amoureux.

Ce-*pendant* ie vous pri' (par vostre belle face,
Par vos crespes cheueux dont le lien m'enlace
Non seulement le corps mais l'esprit Et le cœur,
Et ie ne sçay cōment s'en fait maistre & vainqueur)
D'accuser ma fortune à mon vouloir contraire,
Et non pas le desir que i auoy de vous faire
En chemin compagnie & vous suivre en tous lieux,
Pour iouyr sans repos du plaisir de vos yeux:
Et recenez en grē ceste Lettre qui vole
Vers vous pour vn adieu en lieu de la parole,
Qui ne vous peut, *helas!* en partant de ce lieu
Ainsi qu'elle deuoit dire humblement adieu.

Hà, que ie suis marry que mon corps n'a des ailes
Pour voler comme vent où sont vos Damoiselles!
Ie leur dirois adieu, & plus de mille fois
En diuerses façons leurs yeux ie baiserois:
Ie baiserois leur sein & leur bouche vermeille,
Qui ressemble en beauté l'Aurore qui s'esueille,
Bouche de qui le ris d'entre les perles sort,
Qui donne tout ensemble & la vie Et la mort.

Puis que mon corps pesant ne permet que ie vole,
Seulement du penser absent ie me console,
Et par le souuenir qui est le seul secours
Des amans eslongnez ie vous voy tous les iours:
Car l'absence des lieux ne peut rendre effacée
L'amour qui se nourrist du bien de la pensée.

C ij



ELEGIE VIII.



Eluy deuoit mourir de l'esclat d'un ton-
nerre,

Qui premier descouurit les Mines de la
terre,

Qui becha ses boyaux, & hors de ses rongnons
Tira l'argent & l'or, deux meschans compagnons.

Il ne fut pas content de les tourner en lames,
De les battre au marteau, les affiner aux flâmes,
Les mettre en la coupelle & les refondre, afin
Que l'Or ne fust qu'esprit & qu'il deuint plus fin:
Mais il les desguisa de cent sortes nouvelles
Decouppex par morceaux & par tenues roüelles,
Et furent ses morceaux en escus transformez,
En-noblis du portrait des grands Princes armex,
Tenâns droite l'espee ou portans sur la teste
Un rameau de Laurier signe de leur conqueste,
Ou grauez d'une Croix dont la sainte vertu
Par sa force a tousiours le monde combattu.

Mesmes les puissâs Dieux qui n'ont point indigée
Des biens qui sont acquis par nostre diligence,
Voyant l'Or si luisant en firent honorer
Leurs Images pompeux & leurs temples dorer.
Iustice en fist saunir sa balance sacrée,
Tant de ce saint metal la splendeur luy aggrée.

Les hommes forcenex enragerent apres:
Ils vendirent leur foy pour l'amasser estés,
Pour captif l'enfourir en des fosses cauées,

Ou pour le faire battre en vaisselles graüees,
 Afin que la viande en un plat iaunissant
 Allast des conuicx les yeux esblouyssant,
 Et leur buffet chargé de riche orféurerie
 Fist vn iour de la nuit par telle piperie.

Ils ont estraint leur col de grosses chaines d'Or,
 Ils ont fait des anneaux à leurs doigts, & encor
 Des carquans à leurs bras, signe que leur franchise
 Est serue de richesse, & que l'Or la tient prise.

Ils furent si deceus qu'ils ne cognurent pas
 Que ce metal estoit cause de leur trespas.

Par luy sortit au iour la discorde enragée,
 Par luy se renuersa mainte ville assiégée,
 Par luy vint le procez, les guerres, & le fer,
 Et tout ce qui habite au portique d'Enfer.
 Luy seul borna les champs: par luy le propre frere
 N'est pas frere au besoin, ny le pere n'est pere:
 Par luy la foy se fausse, & mille maux diuers
 Par luy se sont campez en ce grand vniuers,
 Qui de toute bonté les terres desolèrent:
 Puis Iustice & Vergongne au ciel s'en reuolèrent.

Les hauts Pins qui auoient si longuement esté
 Sur la cyme des monts plantez en liberté,
 Sentirent la cognée & tournèz en nauire
 Voguerent aux deux bords où le Soleil se vire,
 Passerent sans frayeur les ondes de la mer,
 Virent Scyllè & Charybde asprement escumer,
 Conduits d'un matelot dont la mordante enuie
 D'amasser des tresors baille aux ondes sa vie,
 A fin de rapporter des pays estrangers
 Des lingots recherchez par cent mille dangers.

O bien-heureux le siecle où le peuple sauvage

Vinoit par les forests de glan & de fruitage!
 Qui sans charger sa main d'escuelle ou de vaisseau,
 De la bouche tiroit les ondes d'un ruisseau:
 Qui les Antres auoit pour maisons tapissées,
 Et pour robbe l'habit des brebis herissées!
 Le velours n'auoit lieu, la soye ny le lin,
 Ny le drap en-guré des eaux du Gobelin.

Les marchez n'estoient point ny les peaux des oïailles
 Ne seruoient aux contractz: les paisibles orailles
 N'entendoient la trompette: ains la Tranquillité,
 La Foy, la Preud'homme, Amour & Charité,
 Regnoient aux cœurs humains, qui gardoient la
 Loy sainte

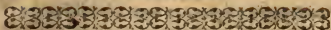
De Nature & de Dieu sans force ny contrainte:
 L'ardante ambition ne les tormentoit pas:
 Ils ne cognoissoient point ny Escus ny Ducats,
 Nobles ny Angelots ny ces Portugaloises
 Qui sement dans les cœurs des hommes tant de noïses.
 Certes Dieu qui tout peut, deuoit (sage Baillon)
 Faire que les rochers seruissent de Billon,
 Et les fueilles des bois qui tombent par la voye,
 Se prinsissent en payement ainsi que la monnoye:
 Chacun à chaque pas sans peine ny sans soin
 Eust trouué par les champs secours à son besoin
 Sans mendier cest Or qui ne nous veut attendre,
 Mais tant plus est suiuy & moins se laisse prendre,
 Volant comme un oiseau ou comme un trait poussé
 Par la courbe roideur d'un arc bien enfoncé.

Or quant à moy Baillon, ce metal ie deteste,
 Ie l'abhorre & le fuy & le hay comme peste,
 Et certes à bon droit: car i'ay tousiours par luy,
 En forçant ma nature, enduré trop d'ennuy.

Pour le penser gaigner i'ay courtisé les Princes,
 Et les grands Gouverneurs des royales provinces:
 I'ay sué, travaillé, escrit Et/ composé,
 Quatre heures en la nuit à peine ay reposé,
 Je me suis tourmenté sans nulle recompense:
 Car enuers mes labours trop ingrate est la France.
 Mais puis que ce metal, cet Or si glorieux
 Est ores le veinqueur de tous victorieux,
 Et que le cours du temps la puissance luy donne
 D'inueincu commander à chacune personne:
 Et qu'en ne vit tant d'air, ny d'eau, ny de Soleil,
 Que par l'Or qui ne trouue un metal son pareil:
 Encor que ie l'abiure, & l'abhorre, Et/ le fuye,
 Si est-ce toutesfois qu'à ce coup ie le prie
 De passer par tes mains pour s'en venir loger
 Chez moy qui le tiendra comme un hoste estranger,
 Sans trop le caresser: car ie ne fais pas conte
 D'un homme fust-il Roy quād l'Argent le surmôte:
 Il en faut seulement pour la neceffité,
 Et pour nous secourir en nostre aduersité:
 Le reste est superflu, qui ne sert qu'à nous faire
 Ou proye des larrons, ou fable du vulgaire.

C iiij





ELEGIE IX.



Inq iours sôt jà passéz, Denizot mō amy,
Que ma Dame malade en repos n'a
dormy:

Tu sçais combien son mal de douleur me
consomme,

Allon piller les champs de ta Sarte & du Loir,
Et d'une triste main faisons nostre deuoir

De cueillir des pauots qui sont sacrez au Sorame.

Hà mō Dieu que i'e voy! ces chāps en sôt to' pleins!

Chargeons-en nostre sein; nos māches Et nos mains!

Nous en auons assez: apporte du lierre,

Puis de gazons herbus maçonne un autel vert:

Trois fois tourne à l'entour, & d'un chef descouure

Dy ces mots apres moy, regardant contre terre.

Somme fils de la Nuiet, & de Lethe oublieux,

Perc, alma, nourrisier des hommes & des Dieux,

De qui l'aile en volant esband une gelée

Sur l'humide cerueau, & bien qu'il fust rempli

D'amour & de procex, tu l'assoupis d'oubly,

Et charmes pour un temps sa tristesse sillée.

Tu enserres les yeux de tous les animaux

D'un lien fait d'airain: de tous ceux qui des eaux

Douces & de la mer coupent l'humide voye,

Et de ceux empennex appris à bien voler,

Et de tous ceux qu'on laisse en pasturage aller,

Et de ceux qui au bon se nourrissent de proye.

Sans ton secours mourroit tout ce grand monde icye

C'est pourquoy l'on t'appelle alma, desu-soucy,

Donne-vie, oste-soin: ta semblance admoneste

De contempler la mort quand tu nous viens toucher
Du bout de ton paot les yeux pour les boucher,
Et quand d'un flot Lethé tu nous baignes la tefte.

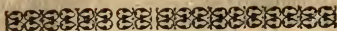
Tu es du vueil des Dieux Prophete Et/ messagers,
C'est toy qui en dormant à l'homme fais songer
Son sort bon ou mauuais : & si nous estions sages,
Sages non seulemēt, mais aufsi gens de bien,
Rien ne nous aduiendroit que nous ne sceuſſions bien
Long temps deuant le fait, instruits de tes presages.

O Somme, ô grand Démon, ô l'utile repos
De toute ame qui vit, pren à gré ces paots,
Cet encens, ceste manne, & vien deſſous ton aile
Couuer vn peu les yeux, les temples & le front
De ma Dame malade, & d'un ſommeil profond,
Toutesfois reſueillable, alleges le mal d'elle.

C'est aſſez, Denizot, exaucé ie me ſens:
De ſon bon gré la flamme eſt priſe dans l'encens,
Et ne ſçay quel Démon a la manne lechée:
Retournons au logis, le cœur me bat d'eſpoir,
Qui prophete me dat que nous la pourrons voir,
Si non du tout guarie, au moins bien allegée.

C v





ELEGIE X.



E moy seul ennemy sans cause ie
me plains,
Puis tantost de Fortune & de vo^{us}
ie me plains,
Accusât vos beaux yeux qui par
un traict de veuë

Auez de son rempart ma raison despourueü:
Si qu'en lieu d'estre Dame à mon dam ie la sens.
Vne raison esclauë obeyr à mes Sens,
Trompant ma fantaisie & me donnant pour maistre.
Vn aueugle, un enfant qui ne vient que de naistre.
Or de vous ie me plains qui tenez si haut lieu,
Que pour estre seruië il vous faudroit vn Dieu. (ne,
Mais plus que de nous deux ie me plains de Fortu-
Qui cruelle à mon mal sans cesse m'importune,
Me r'engrege ma playe Et me faiët amoureux.
De vous dont le bon-heur m'a rendu malheureux:
Car pour aimer trop haut, Et pour n'auoir egale
Ma puissance à la vostre helas! ie suis Tantale
Qui meurs de soif en l'onde & qui ne puis toucher
Au doux fruiët que ie voy sur ma léure approcher.
Ainsi pour estre msindre Et vous superieure
De race Et de grandeur ie languis à toute heure,
Et re-vis sans espoir de iamais acquerir
Ce doux mal qui me fait si doucement mourir.
Quand Pyrrhe & son mary peuploient les vuides
terres,

Ruant parmy les champs les semences des pierres,
 Peres du genre humain: les cailloux qu'ils iettoient,
 En dignité pareille également estoient:
 En dignité pareille il nous faudroit donq estre,
 Si voulions ressembler les auteurs de nostre estre,
 Sans que race ou credit ou le bien temporel
 Rompist l'egalité de nostre naturel.

Maudits soient les presens dont la tasse seconde
 De la belle Pandore a remply tout le monde!
 Le peuple qui auoit également vescu,
 Se vit d'ambition & de gloire veincu..
 De là vint la grandeur, de là vint la richesse,
 De là vint le haut nom de Royne & de Princesse,
 Tiltres ambitieux: & de là vint encor
 Le desir d'enchasser les gemmes dedans l'or.
 Lors la simplicité abandonna la place
 Aux credits, aux faueurs, aux grandeurs, à la race:
 Et quittant les citez, les villes & les Rois,
 Auecques les pasteurs habita par les bois.

Le doux fils de Venus qui simple & nud desdaigne
 Que toute maïesté le suïue pour compaignie,
 Print l'arc dedans la main & raguisant ses traits
 Pas à pas la suïuit par les hautes forests,
 Et tirant doucement ses fleches moins cruelles
 Dans le cœur innocent des ieunes pastourelles,
 Entre les durs rochers, les bois & les deserts,
 A la frescheur d'un antre ou sous les arbres verds,
 Les apprint à aimer d'une amitié non fainte
 En toute liberté, sans danger ny sans crainte:
 Les apprint à baiser, à toucher, à taster,
 Et de la simple amour simples se contenter,
 Loins d'inequalité qui trop est dangereuse,

Et presque insupportable à toute ame amoureuse.

L'envy qui plus m'offense & plus me fait de mal, :
C'est qu'à vostre grandeur ie ne suis pas egal,
Et le cognoissant bien ie cherche en toute sorte
D'oster hors de mon cœur l'amour que ie vous porte :
Mais plus ie veux l'oster, Et tant plus mon desir
Se laisse r'engluier de son nouveau plaisir,
Dressant à ma douleur contre mon esperance
Vn rempart fait du temps & de perseuerance.

Ainsi plus ie desire à couvrir ma douleur,
Plus ce m'est de plaisir de dire mon malheur,
Me combattre moy-mesme & resister aux peines
Dont ces hautes amours difficiles sont pleines :
Tantost i'espere tout, puis ie n'espere rien,
Tantost sur vos propos i'assure tout mon bien :
I'ay des ailes de cire en volant ie m'abaisse,
Et pour auoir bon cœur ie pers la hardiesse.

Madame ie vous pri que vous n'ayez esgard
A la noble grandeur dont vostre race part,
Et faites s'il vous plaist, que cela ne vous garde
Que vostre œil amoureux un iour ne me regarde.
Ie sçay que ie suis fol d'aimer si hautement :
Mais volontiers Amour erre sans iugement,
Et tousiours la raison ne guide la pensée,
Quand elle est par Amour doucement insensée.

Tout bon cœur est suiet aux passions d'aimer :
On ne voit seulement les hommes s'enflamer
D'un si gentil desir, mais les Dieux n'ont pas honte
D'abaisser leur grandeur quand Amour les surmôte :
Et vestant maintenant les plumes d'un oiseau,
Ou le poil d'un Satyre, ou celui d'un Toreau,
Abandonnent le Ciel pleins d'amoureuses flammes,

Pour estre seruiteurs de nos mortelles femmes.

En imitant ces Dieux s'il vous plaisoit un iour,
 Prenant pitié de moy me donner vostre amour,
 Je mettrois telle peine à vous faire service,
 Qu'en moy vous trouueriez un seruiteur sans vice:
 Et vous repentiriez que plustost ie n'aurois
 Receu vostre faueur qui est digne des Rois,
 Faueur que ie ne puis à ma douleur promettre,
 Et qui d'homme mortel au ciel me pourroit mettre.
 I'ay comme auantureux en diuers lieux aimé,
 Toiſiours sage & discret des Dames estimé:
 Ie ſçay de quel honneur on reſpecte la grande,
 Ie ſçay bien quel ſervice vne veufue demande,
 Vne fille, vne femme, Et ſi ſçay bien comment
 On ſe doit en tel ſaict gouverner ſagement:
 Ie n'y fis iamaïs faute & ne pourrois le faire,
 Comme predeſtiné pour aux Dames complaire.

Mais ſi par trait de temps ma ſerue loyauté
 Ne peut trouuer en vous que toute cruauté,
 Et ſi contre ma foy vous deuenex ſi fiere,
 Que ie ne puiſſe hélas! vous flechir par priere:
 Pour me donner ſecours, i'appelle à mon conſort
 Contre voſtre rigueur Nemesis & la Mort,
 Pour ne vous ſeruir plus de longue mocquerie,
 Et mon ombre en tous lieux vous ſoit vne furie.

C vj





ELEGIE XI.



Ay cherché mainte année & fuy
 tout ensemble,
 Que la longueur du temps qui l'a-
 mour des-assemble,
 Ou disgrâce, ou Fortune, ou voyage
 lointain,

Ou maladie ostant vostre amour de mon sein.
 Mais plus i'opiniastre à vous servir, Madame,
 Plus les ans vont fuyant, & plus ie porte en l'ame
 Maugré tous accidens, sans i'amaïs estre franc,
 Vostre beau nom, qu'Amour m'a coulé dans le sang,
 Tant s'en faut que l'ardeur de mon feu diminue,
 Que nourry de vos yeux tousiours il continue
 De renaistre en mon ame, & tousiours s'accroissant
 S'augmente de sa flamme & devient plus puissant.
 Et pource desireux de vostre bonne grace,
 L'essaye tous moyens de reschauffer la glace
 Qui serroit froidement vostre cœur au dedans,
 Defendant le passage à mes soupirs ardans.
 Si qu'en sentant d'Amour la douloureuse estreinte,
 A par-moy bien souuent ie fais ainsi ma plainte,
 Reconfortant mon cœur : Tant plus vn bon Soudars :
 Se rend opiniastre à garder le rempart,
 Plus il est assiégé d'une puissante armée,
 Et tant plus il s'acquiert de bonne renommée
 S'il resiste au danger, Et si braue de cœur
 Il se fait au combat des ennemis vainqueur :

Donques en imitant le vaillant Capitaine,
 „ Combatō le malheur: L'honneur gist en la peine.
 Ainsi me consolant de tels braues propos,
 Comme charmé d'Amour ie me senty dispos,
 Et renforçay mon cœur à vous faire service,
 Afin qu'en vous aimant mon destin ie suiuisse.

Seule ie vous appelle à tesmoin de cecy,
 Seule vous cognoissez mon mal & mon soucy
 Sans rien vous reprocher: non qu'en pleurāt ie pense
 Tirer de mon service aucune recompense
 (Vous seule cognoissez si ma fidelité
 Merite d'estre bien ou d'estre mal traité)
 Mais afin que ma playe icy vous fust declose:

Ou si vostre memoire heurense en autre chose,
 Ou si vostre bel œil ne faisoit son deuoir,
 Ce papier quelquefois vous peust ramentenir
 Le tourment que s'endure, en vous faisant entendre
 Mō mal que vostre orgueil n'a iamais sceu cōprendre.

Donques à tel effect garderez cet escrit,
 Afin qu'en le lisant, vostre gentil esprit
 S'asseure que le Temps ny la Mort ny Fortune,
 Ny tout ce qui depend d'enuie ou de rancune,
 Ne scauroient empeschcr ny ce bien ny cet heur
 Que ie ne sois tousiours vostre humble seruiteur,
 Esclaue de vos yeux, où Amour mist l'enseigne
 Qui le chemin d'honneur & de vertu m'enseigne.
 Car tant plus ie verray mon fait desesperé,
 Plus ie verray mon cœur d'esperance asseuré,
 Et feray fondement d'une perseuerance
 Quand de plus esperer ie perdray l'esperance:
 Mon mal d'un tel discord se contente & se plaist,
 Pui d'une autre viande Amour ne se repaist.



ELEGIE VIII.



Eluy deuoit mourir de l'esclat d'un ton-
nerre,

Qui premier descouurit les Mines de la
terre,

Qui becha ses boyaux, & hors de ses rongnons
Tira l'argent & l'or, deux meschans compagnons.

Il ne fut pas content de les tourner en lames,
De les battre au marteau, les affiner aux flammes,
Les mettre en la coupelle & les refondre, afin
Que l'Or ne fust qu'esprit & qu'il deuint plus fin:
Mais il les desguisa de cent sortes nouvelles
Decoupez par morceaux & par tenues roüelles,
Et furent ses morceaux en escus transformez,
En-noblis du portrait des grands Princes armez,
Tenans droite l'espée ou portans sur la teste
Un rameau de Laurier signe de leur conquête,
Ou grauez d'une Croix dont la sainte vertu
Par sa force a tousiours le monde combattu.

Mesmes les puissâs Dieux qui n'ont point indigéce
Des biens qui sont acquis par nostre diligence,
Voyant l'Or si luisant en firent honorer
Leurs Images pompeux & leurs temples dorer.
Justice en fist iauoir sa balance sacrée,
Tant de ce saint metal la splendeur luy aggrée.

Les hommes forcenex enragerent apres:
Ils vendirent leur foy pour l'amasser estés,
Pour capif l'enfouir en des fosses cauées,

Ou pour le faire battre en vaisselles gravées,
 Afin que la viande en un plat iaunissant
 Allast des conuicx les yeux esblouyissant,
 Et leur buffet chargé de riche orféurerie
 Fist vn iour de la nuit par telle piperie.

Ils ont estraint leur col de grosses chaines d'Or,
 Ils ont fait des anneaux à leurs doigts, & encor
 Des carquans à leurs bras, signe que leur franchise
 Est serue de richesse, & que l'Or la tient prise.

Ils furent si deceus qu'ils ne cognurent pas
 Que ce metal estoit cause de leur trespas.

Par luy sortit au iour la discorde enragée,
 Par luy se renuersa mainte ville assiegée,
 Par luy vint le procez, les guerres, & le fer,
 Et tout ce qui habite au portique d'Enfer.

Luy seul borna les champs: par luy le propre frere
 N'est pas frere au besoin, ny le pere n'est pere:

Par luy la foy se fausse, & mille maux diuers

Par luy se sont campez en ce grand uniuers,

Qui de toute bonté les terres desolèrent:

Puis Iustice & Vergongne au ciel s'en reuolèrent.

Les hauts Pins qui auoient si longuement esté
 Sur la cyme des monts plantez en liberté,
 Sentirent la cognée & tournèz en nauire
 Voguerent aux deux bords où le Soleil se vire,
 Passerent sans frayeur les ondes de la mer,
 Virent Scyllè & Charybde asprement escumer,
 Conduits d'un matelot dont la mordante enuie
 D'amasser des tresors baille aux ondes sa vie,
 A fin de rapporter des pays estrangers
 Des lingots recherchez par cent mille dangers.

O bien-heureux le siecle où le peuple sauvage

Vinoit par les forests de glan & de fruitage!
 Qui sans charger sa main d'escuelle ou de vaisseau,
 De la bouche tiroit les ondes d'un ruisseau:
 Qui les Antres auoit pour maisons tapissées,
 Et pour robbe l'habit des brebis herissées!
 Le velours n'auoit lieu, la soye ny le lin,
 Ny le drap enjuré des eaux du Gobelin.

Les marchez n'estoient point ny les peaux des oïailles
 Ne seruoient aux contractz: les paisibles orailles
 N'entendoient la trompette: ains la Tranquillité,
 La Foy, la Preud'homme, Amour & Charité,
 Regnoient aux cœurs humains, qui gardoient la
 Loy sainte

De Nature & de Dieu sans force ny contrainte:
 L'ardante ambition ne les tormentoit pas:
 Ils ne cognoissoient point ny Escus ny Ducats,
 Nobles ny Angelots ny ces Portugaloses
 Qui sement dans les cœurs des hommes tant de noïses.

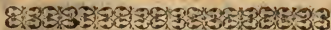
Certes Dieu qui tout peut, deuoit (sage Baillon)
 Faire que les rochers seruissent de Billon,
 Et les fueilles des bois qui tombent par la voye,
 Se prinsissent en payement ainsi que la monnoye:
 Chacun à chaque pas sans peine ny sans soin
 Eust trouué par les champs secours à son besoin
 Sans mendier cest Or qui ne nous veut attendre,
 Mais tant plus est suivy & moins se laisse prendre,
 Volant comme un oiseau ou comme un trait poussé
 Par la courbe roideur d'un arc bien enfoncé.

Or quant à moy Baillon, ce metal ie deteste,
 Ie l'abhorre & le fuy & le hay comme peste,
 Et certes à bon droit: car i'ay tousiours par luy,
 En forçant ma nature, enduré trop d'ennuy.

Pour le penser gagner i'ay courtisé les Princes,
 Et les grands Gouverneurs des royales provinces:
 I'ay sué, travaillé, escrit Et composé,
 Quatre heures en la nuit à peine ay reposé,
 Le me suis tourmenté sans nulle recompense:
 Car enuers mes labours trop ingrata est la France.
 Mais puis que ce metal, cet Or si glorieux
 Est ores le veinqueur de tous victorieux,
 Et que le cours du temps la puissance luy donne
 D'inueincu commander à chacune personne:
 Et qu'on ne vit tant d'air, ny d'eau, ny de Soleil,
 Que par l'Or qui ne trouue vn metal son pareil:
 Encor que ie l'abiure, & l'abhorre, Et le fuye,
 Si est-ce toutesfois qu'à ce coup ie le prie
 De passer par tes mains pour s'en-venir loger
 Chez moy qui le tiendra comme vn hoste estrange,
 Sans trop le caresser: car ie ne fais pas conte
 D'un homme fust-il Roy quād l'Argent le surmôte:
 Il en faut seulement pour la necessité,
 Et pour nous secourir en nostre aduersité:
 Le reste est superflu, qui ne sert qu'à nous faire
 Ou proye des larrons, ou fable du vulgaire.

C iiij





ELEGIE IX.



Inq iours sôt jà passez, Denizot mō amy,
Que ma Dame malade en repos n'a
dormy:

Tu sçais combien son mal de douleur me
consomme,

Allon piller les champs de ta Sarte & du Loir,
Et d'une triste main faisons nostre deuoir

De cueillir des pauots qui sont sacrez au Sorame,

Hà mō Dieu que i'é voy! ces chāps en sôt to' pleins!

Chargeons-en nostre sein, nos mātches & nos mains!

Nous en auons assez: apporte du lierre,

Puis de gaxons herbus maçonne un autel vert:

Trois fois tourne à l'entour, & d'un chef descouuere

Dy ces mots apres moy, regardant contre terre.

Somme fils de la Nuit, & de Lethe oublicux,

Pere, alme, nourrisier des hommes & des Dieux,

De qui l'aile en volant espend une gelée

Sur l'humide cerueau, & bien qu'il fust remplz

D'amour & de procex, tu l'assoupis d'oubly,

Et charmes pour un temps sa tristesse fillée.

Tu enserres les yeux de tous les animaux

D'un lien fait d'airain: de tous ceux qui des eaux

Douces & de la mer coupent l'humide voye,

Et de ceux empennex appris à bien voler,

Et de tous ceux qu'on laisse en pasturage aller,

Et de ceux qui au bois se nourrissent de proye.

Sans ton secours mourroit tout ce grand monde icye

C'est pourquoy l'on t'appelle alme, desli-soncy,

Donne-vie, oste-soin: ta semblance admoneste

De contempler la mort quand tu nous viens toucher
Du bout de ton panot les yeux pour les boucher,
Et quand d'un flot Lethé tu nous baignes la teste.

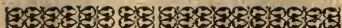
Tu es du vœil des Dieux Prophete Et messagers,
C'est toy qui en dormant à l'homme fais songer
Son sort bon ou mauuais : & si nous estions sages,
Sages non seulement, mais aussi gens de bien,
Rien ne nous aduient droit que nous ne sceussions bien
Long temps deuant le fait, instruits de tes presages.

O Somme, ô grand Démon, ô l'utile repos
De toute ame qui vit, pren à gré ces panots,
Cet encens, ceste manne, & vien deffous ton aile
Couuer vn peu les yeux, les temples & le front
De ma Dame malade, & d'un sommeil profond,
Toutesfois resueillable, allége le mal d'elle.

C'est assez, Denizot, exaucé ie me sens:
De son bon gré la flamme est prise dans l'encens,
Et ne sçay quel Démon a la manne lechée:
Retournons au logis, le cœur me bat d'espoir,
Qui prophete me dit que nous la pourrons voir,
Si non du tout guarie, au moins bien allégée.

C v





ELEGIE X.



E moy seul ennemy sans cause ie
me plains,

Puis tantost de Fortune & de vo-
ie me plains,

Aecusât vos beaux yeux qui par
un traiet de veuë

Auez de son rempart ma raison despourueüe:

Si qu'en lieu d'estre Dame à mon dam ie la sens

Vne raison esclauë obeyr à mes Sens,

Trompant ma fantaisie & me donnant pour maistre.

Vn aueugle, vn enfant qui ne vient que de naistre.

Or de vous ie me plains qui tenez si haut lieu,

Que pour estre seruie il vous faudroit vn Dieu. (ne,

Mais plus que de nous deux ie me plains de Fortu-

Qui cruelle à mon mal sans cesse m'importune,

Me r'engrege ma playe Et me faiet amoureux.

De vous dont le bon-heur m'a rendu malheureux:

Car pour aimer trop haut, Et pour n'auoir egale

Ma puissance à la vostre helas! ie suis Tantale

Qui meurs de soif en l'onde & qui ne puis toucher

Au doux fruiet que ie voy sur ma léure approcher.

Ainsi pour estre moindre Et vous superieure

De race Et de grandeur ie languis à toute heure,

Et re-vis sans espoir de iamais acquerir

Ce doux mal qui me fait si doucement mourir.

Quand Pyrrhe & son mary peuploient les vuides
terres,

Ruant parmy les champs les semences des pierres,
 Peres du genre humain: les cailloux qu'ils settoient,
 En dignité pareille également estoient:
 En dignité pareille il nous faudroit donq estre,
 Si voulions ressembler les auteurs de nostre estre,
 Sans que race ou credit ou le bien temporel
 Rompist l'egalité de nostre naturel.

Maudits soient les presens dont la tasse seconde
 De la belle Pandore a remply tout le monde!
 Le peuple qui auoit également vescu,
 Se vit d'ambition Et de gloire veincu..
 De là vint la grandeur, de là vint la richesse,
 De là vint le haut nom de Royne & de Princesse,
 Tiltres ambitieux: & de là vint encor
 Le desir d'enchasser les gemmes dedans l'or.
 Lors la simplicité abandonna la place
 Aux credits, aux faueurs, aux grandeurs, à la race:
 Et quittant les citez, les villes & les Rois,
 Avecques les pasteurs habita par les bois.

Le doux fils de Venus qui simple & nud desdaigne
 Que toute maiesté le suive pour compaignie,
 Print l'arc dedans la main Et raguisant ses traits
 Pas à pas la suivit par les hautes forests,
 Et tirant doucement ses fleches moins cruelles
 Dans le cœur innocent des ieunes pastourelles,
 Entre les durs rochers, les bois & les deserts,
 A la frescheur d'un antre ou sous les arbres verds,
 Les apprint à aimer d'une amitié non fainte
 En toute liberté, sans danger ny sans crainte:
 Les apprint à baiser, à toucher, à taster,
 Et de la simple amour simples se contenter,
 Loins d'inégalité qui trop est dangereuse,

Et presque insupportable à toute ame amoureuse.

L'envy qui plus m'offense & plus me fait de mal,
C'est qu'à vostre grandeur ie ne suis pas egal,
Et le cognoissant bien ie cherche en toute sorte
D'oster hors de mon cœur l'amour que ie vous porte :
Mais plus ie veux l'oster, Et tant plus mon desir
Se laisse r'engluier de son nouveau plaisir,
Dressant à ma douleur contre mon esperance
Vn rempart fait du temps & de perseuerance.

Ainsi plus ie desire à couvrir ma douleur,
Plus ce m'est de plaisir de dire mon malheur,
Me combattre moy-mesme & resister aux peines
Dont ces hautes amours difficiles sont pleines :
Tantost i'espere tout, puis ie n'espere rien,
Tantost sur vos propos i'assure tout mon bien :
I'ay des ailes de cire en volant ie m'abaisse,
Et pour auoir bon cœur ie pers la hardiesse.

Madame ie vous pri' que vous n'ayez esgard
A la noble grandeur dont vostre race part,
Et faites s'il vous plaist, que cela ne vous garde
Que vostre œil amoureux un iour ne me regarde.
Ie sçay que ie suis fol d'aimer si hautement :
Mais volontiers Amour erre sans iugement,
Et tousiours la raison ne guide la pensée,
Quand elle est par Amour doucement insensée.

Tout bon cœur est suiet aux passions d'aimer :
On ne voit seulement les hommes s'enflamer
D'un si gentil desir, mais les Dieux n'ont pas honte
D'abaisser leur grandeur quand Amour les surmôte :
Et vestant maintenant les plumes d'un oiseau,
Ou le poil d'un Satyre, ou celui d'un Toreau,
Abandonnent le Ciel pleins d'amoureuses flammes,

Pour estre seruiteurs de nos mortelles femmes.

En imitant ces Dieux s'il vous plaisoit vn iour,
 Prenant pitié de moy me donner vostre amour,
 Je mettrois telle peine à vous faire service,
 Qu'en moy vous trouueriez vn seruiteur sans vices
 Et vous repentiriez que plustost ie n'aurois
 Receu vostre faueur qui est digne des Rois,
 Faueur que ie ne puis à ma douleur promettre,
 Et qui d'homme mortel au ciel me pourroit mettre.
 J'ay comme auantureux en diuers lieux aimé,
 Toustiours sage & discret des Dames estimé:
 Je sçay de quel honneur on respecte la grande,
 Je sçay bien quel service vne veufue demande,
 Vne fille, vne femme, Et si sçay bien comment
 On se doit en tel faict gouverner sagement:
 Je n'y fis iamais faute & ne pourrois le faire,
 Comme predestiné pour aux Dames complaire.

Mais si par trait de temps ma serue loyauté
 Ne peut trouuer en vous que toute cruauté,
 Et si contre ma foy vous deuenez si fiere,
 Que ie ne puisse helas! vous flechir par priere:
 Pour me donner secours, j'appelle à mon confort
 Contre vostre rigueur Nemesis & la Mort,
 Pour ne vous seruir plus de longue mocquerie,
 Et mon ombre en tous lieux vous soit vne furie.

C. vj.



Donques en imitant le vaillant Capitaine,
„ Combatō le malheur: L'honneur gist en la peine.
Ainsi me consolant de tels braues propos,
Comme charmé d'Amour ie me senty dispos,
Et renforçay mon cœur à vous faire seruire,
Afin qu'en vous aimant mon destin ie suiuisse.

Seule ie vous appelle à tesmoin de cecy,
Seule vous cognoissiez mon mal & mon soucy
Sans rien vous reprocher: non qu'en pleurât ie pense
Tirer de mon seruire aucune recompense
(Vous seule cognoissiez si ma fidelité
Merite d'estre bien ou d'estre mal traité)
Mais afin que ma playe icy vous fust declosee:

Ou si vostre memoire heurense en autre chose,
Ou si vostre bel œil ne faisoit son deuoir,
Ce papier quelquefois vous peust ramenteuoir
Le tourment que i'endure, en vous faisant entendre
Mō mal que vostre orgueil n'a iamais sceu cōprēdre.

Donques à tel effect garderez cet escrit,
Afin qu'en le lisant, vostre gentil esprit
S'assure que le Temps ny la Mort ny Fortune,
Ny tout ce qui depend d'enuie ou de rancune,
Ne scauroient empeschier ny ce bien ny cet heur
Que ie ne sois tousiours vostre humble seruiteur,
Esclau de vos yeux, où Amour mist l'enseigne
Qui le chemin d'honneur & de vertu m'enseigne.
Car tant plus ie verray mon fait desesperé,
Plus ie verray mon cœur d'esperance asseuré,
Et feray fondement d'une persuerance
Quand de plus esperer ie perdray l'esperance:
Mon mal d'un tel discord se contente & se plaist,
Puis d'une autre viande Amour ne se repaist.

L'accord & le discord luy seruent de pasture.
De tel arbre tel fruit : c'est d'Amour la nature.



ELEGIE XII.

A I. HURAULT, SIEVR
de la Pitardiere.



Oicy le temps Hurault, qui ioyeux
nous connie

Par l'amour, par le vin, d'esbattre
nostre vie:

L'an reprend sa ieunesse, Et nous
monstre comment

Il faut ainsi que luy raieunir doucement.

Ne vois-tu pas Hurault, ces ieunes Arondelles,

Ces Pigeons tremoussans Et du bec & des ailes,

Se baisier goulument Et de nuict & de iour

Sur le haut d'une tour se soulasser d'amour?

Ne vois-tu pas comment ces Vignes enlassées
Serrent des grands Ormeaux les brâches embrassées?

Regarde ce bocage, & voy d'une autre part

Les bras longs & tortus du Lierre grimpart

En serpent se virer à l'entour de l'escorce

De ce Chesne aux longs bras Et le baiser à force.

N'ois-tu le Rosignol, chante Cecropien,

Qui se plaint toute nuict du forsaie ancien,

Du malheureux Terée, & d'une langue habile

Gringoter par les bois la mort de son lityle?

Il reprend, il retient, il recoupe le son
 Tantost haut tantost bas, de sa longue chanson,
 Apprise sans nul maistre, Et d'une forte haleine
 Raconte de sa sœur les larmes Et la peine.

Ne vois-tu d'autre part les Nymphes en ces prez
 Esmailliez, peinturez, verdurez, diaprez,
 D'un poulce delicat moissonner les fleurettes
 Qui deuient estre proye aux gentilles auettes,
 Lesquelles en volant de sillons en sillons,
 De iardins en iardins avec les papillons
 A petits branles d'aile amassent mesnageres
 Des printanieres fleurs les odeurs passageres?

Cela nous admoneste en ces mois si plaisans
 De ne frauder en rien l'usufruit de nos ans.
 Voicy la Mort qui vient, la vieille rechignée,
 D'une suite de maux tousiours accompagnée.
 Il faut en despit d'elle empoigner le plaisir,
 Non en ce mois de May où l'age Et le loisir
 Réueillent nostre sang qui ieunement bouillonne,
 Et aux plaisirs mignards tous nos sens aiguillonne.

Mais lors que soixâte ans nous viendront renfermer
 Il faut le Triquetrac & les Cartes aimer,
 Sans se laisser domter à la rigueur de l'age,
 Qui nous fera là-bas faire un si long voyage,
 D'où plus on ne reuient, au moins comme l'on dit:
 Si Catulle a menti ma faulte est à credit.

Tu prens (ie le sçay bien) le cōseil pour toy-mesme
 Que tu m'as ordonné: tu n'as point le teint blesme
 Ny le front renfrongné; Et pense qu'à te voir
 Tu es un gaillard homme & prompt à t'esnouoir,
 Quand tu as pres de toy quelque gentille Dame,
 Dont la ieune beauté te fait resiouir l'ame:

*Puis tu sers Apollon quit'eschaufe le sein,
Et le Pere Bacchus ne te vient à desdain.*

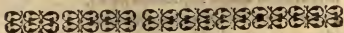
*Ie t'en ressemble mieux : car en ma fantaisie
N'entra iamaïs ny dol, ny fard, n'hypocrisie.*

Ie courtize Bacchus, Erycine, Apollon:

Les trois picquent mon cœur d'un poignant aiguillon.

Ie les prens sobrement : si ie faux d'auenture,

La faute n'est pas mienne, elle vient de nature.



ELEGIE XIII.



*Ien que l'obeyssance & l'amour que ie
doy*

*Au seruice de Dieu, de l'Eglise & du
Roy,*

*Me retiennent au camp au milieu des
alarmes*

Animé d'un courage aussi fort que les armes:

Si est-ce que le trait qui sortit de vos yeux

Pour me blesser le cœur m'accompagne en tous lieux,

Tousiours il me combat & la douce memoire

De vos perfections luy donne la victoire.

Soit que ie sois à pied avecques les soldars,

Ie sens tousiours d'Amour les fleches & les dars,

Soit que i'aille à cheual armé par la campagne,

Tousiours ce petit Dieu en croispe m'accompagne:

Iamaïs ne m'abandonne & comme mon veinqueur

Met l'enseigne à mon front & se campe en mô cœur.

La nuit quand les soldars sur la terre sommeillent

De la guerre lassés mes pensers me resueillent,

L'un presente à mes yeux vostre ieune beauté,
 L'autre vostre douceur pleine de cruauté,
 L'autre vos doux propos que ie garde dans l'ame:
 Puis l'esperance vient, qui tout le cœur m'enflame
 D'un desir tres-ardent d'aller bien tost reuoir
 Vos yeux qui me font viure & sentir & mouuoir.

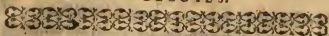
Las! ie les aime tant que ie ne pourroy viure
 Vne heurc sans les voir dont l'esclair me fait suiure
 L'honneur & la vertu & le chemin des cieux,
 Tant ie suis redevable à leur feu gracieux!

Ie mourrois sans aimer leur gentille lunnere,
 Qui m'embraxa le cœur d'une flame premiere,
 Et qui me fist sentir combien est fort & chaud
 L'Amour venant d'un lieu si honorable & haut.

Ie suis la Salemandre & ne suis à mon aise
 Si mon cœur n'est tousiours au milieu d'une braise:
 Le feu de vos beaux yeux tant seulement me plaist,
 Et mon cœur en bruslant se nourrist & se paist.

Si d'un crystal bien net ma poitrine estoit faite,
 Vous voirriez clairement mon amitié parfaite,
 Vous cognoistriez sans fard ma flame estinceler,
 Qui esclaire plus loin quand ie la veux celer:
 („ Toute gentille ardeur esprise en bonne place
 „ Ne se cache iamais quelque chose qu'on face.)

Vous voirriez en mon cœur viuement imprimer
 Vostre front, vostre bouche & vos yeux tant aimer,
 Vos cheueux, les liens qui prisonniers me tiennent,
 Mes pensers qui tous seuls en tous lieux m'entretiennent,
 Vostre main qui mō cœur en ses beaux doigts estreint:
 Vous voirriez au naïf vostre visage peint,
 Vos graces, vos beautex si diuines & saintes,
 Par le pinceau d'Amour dedâs mō cœur empreintes.



ELEGIE IX.



Inq iours sôt jâ passez, Denizot mō amy,
Que ma Dame malade en repos n'a
dormy:

Tu sçais combien son mal de douleur me
consomme,

Allon piller les champs de ta Sarte & du Loir,
Et d'une triste main faisons nostre deuoir
De encillir des pauots qui sont sacrez au Somme,
Hà mō Dieu que i'e voy! ces chrâps en sôt to' pleins!
Chargeons-en nostre sein; nos mâches & nos mains!
Nous en auons assez: apporte du lierre,
Puis de gazons herbus maçonne un autel vert:
Trois fois tourne à l'entour, & d'un chef descouuere
Dy ces mots après moy, regardant contre terre:
Somme fils de la Nuiet, & de Lethe oublieux,
Pere, alme, nourrisier des hommes & des Dieux,
De qui l'aile en volant espand une gelée
Sur l'humide cerueau, & bien qu'il fust remply
D'amour & de procex, tu l'assoupis d'oubly,
Et charmes pour un temps sa tristesse sillée.

Tu enserres les yeux de tous les animaux
D'un lien fait d'airain: de tous ceux qui des eaux
Douces & de la mer coupent l'humide voye,
Et de ceux empennez appris à bien voler,
Et de tous ceux qu'on laisse en pasturage aller,
Et de ceux qui au bon se nourrissent de proye.

Sans ton secours mourroit tout ce grand monde icye
C'est pourquoy l'on t'appelle alme, desli-soucy,
Donne-vie, oste-soin: ta semblance admoneste

De contempler la mort quand tu nous viens toucher
Du bout de ton paot les yeux pour les boucher,
Et quand d'un flot Lethé tu nous baignes la teste.

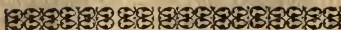
Tu es du vueil des Dieux Prophete Et/ messagers,
C'est toy qui en dormant à l'homme fais songer
Son sort bon ou mauvais : Et si nous estions sages,
Sages non seulement, mais aussi gens de bien,
Rien ne nous aduiendroit que nous ne sceussions bien
Long temps deuant le fait, instruits de tes presages.

O Somme, ô grand Démon, ô l'utile repos
De toute ame qui vit, pren à gré ces paots,
Cet encens, ceste manne, Et vien dessous ton aile
Couuer un peu les yeux, les temples Et le front
De ma Dame malade, Et d'un sommeil profond,
Toutesfois resueillable, allége le mal d'elle.

C'est assez, Denizot, exaucé ie me sens:
De son bon gré la flamme est prise dans l'encens,
Et ne scay quel Démon a la manne lechée:
Retournons au logis, le cœur me bat d'espoir,
Qui prophete me dit que nous la pourrons voir,
Si non au tout guarie, au moins bien allégée.

C v





ELEGIE X.



E moy seul ennemy sans cause ie
me plains,
Puis tantost de Fortune & de vo^{us}
ie me plains,
Aecusât vos beaux yeux qui par
un traict de veuë

Auez de son rempart ma raison despourueüe:
Si qu'en lieu d'estre Dame à mon dam ie la sens
Vne raison esclauë obeyr à mes Sens,
Trompant ma fantaisie & me donnant pour maistre.
Vn auengle, vn enfant qui ne vient que de naistre.
Or de vous ie me plains qui tenez si hant lieu,
Que pour estre seruië il vous faudroit vn Dieu. (ne,
Mais plus que de nous deux ie me plains de Fortu-
Qui cruelle à mon mal sans cesse m'importune,
Me r'engrege ma playe & me faict amoureux.
De vous dont le bon-heur m'a rendu malheureux:
Car pour aimer trop haut, & pour n'auoir egale
Ma puissance à la vostre helas! ie suis Tantale
Qui meurs de soif en l'onde & qui ne puis toucher
Au doux fruiët que ie voy sur ma léure approcher.
Ainsi pour estre moindre & vous superieure
De race & de grandeur ie languis à toute heure,
Et re-vis sans espoir de iamais acquerir
Ce doux mal qui me fait si doucement mourir.
Quand Pyrrhe & son mary peuploient les vuides
terres,

Ruant parmy les champs les semences des pierres,
 Peres du genre humain: les cailloux qu'ils iettoient,
 En dignité pareille également estoient:
 En dignité pareille il nous faudroit donq estre,
 Si voulions ressembler les auteurs de nostre estre,
 Sans que race ou credit ou le bien temporel
 Rompist l'equalité de nostre naturel.

Maudits soient les presens dont la tasse seconde
 De la belle Pandore a remply tout le monde!
 Le peuple qui auoit également vescu,
 Se vit d'ambition *Et* de gloire veincu..
 De là vint la grandeur, de là vint la richesse,
 De là vint le haut nom de Royne *Et* de Princesse,
 Tiltres ambitieux: *Et* de là vint encor
 Le desir d'enchiasser les gemmes dedans l'or.
 Lors la simplicité abandonna la place
 Aux credits, aux faueurs, aux grandeurs, à la race:
 Et quittant les citez, les villes *Et* les Rois,
 Auecques les pasteurs habita par les bois.

Le doux fils de Venus qui simple *Et* nud desdaigne
 Que toute maiesté le suive pour compaignie,
 Print l'arc dedans la main *Et* raguisant ses traits
 Pas à pas la suiuit par les hautes forests,
 Et tirant doucement ses fleches moins cruelles
 Dans le cœur innocent des ieunes pastourelles,
 Entre les durs rochers, les bois *Et* les deserts,
 A la frescheur d'un antre ou sous les arbres verds,
 Les apprint à aimer d'une amitié non fainte
 En toute liberté, sans danger ny sans crainte:
 Les apprint à baiser, à toucher, à taster,
 Et de la simple amour simples se contenter,
 Loins d'inequalité qui trop est dangereuse,

Et presque insupportable à toute ame amoureuse.

L'envy qui plus m'offense & plus me faiët de mal, :
C'est qu'à vostre grandeur ie ne suis pas egal,
Et le cognoissant bien ie cherche en toute sorte
D'oster hors de mon cœur l'amour que ie vous porte :
Mais plus ie veux l'oster, Et tant plus mon desir
Se laisse r'engluier de son nouveau plaisir,
Dressant à ma douleur contre mon esperance
Vn rempart fait du temps & de perseuerance.

Ainsi plus ie desire à couvrir ma douleur,
Plus ce m'est de plaisir de dire mon malheur,
Me combattre moy-mesme & resister aux peines
Dont ces hautes amours difficiles sont pleines :
Tantost i'espere tout, puis ie n'espere rien,
Tantost sur vos propos i'assure tout mon bien :
I'ay des ailes de cire en volant ie m'abaisse,
Et pour auoir bon cœur ie pers la hardiesse.

Madame ie vous pri' que vous n'ayez esgard
A la noble grandeur dont vostre race part,
Et faites s'il vous plaist, que cela ne vous garde
Que vostre œil amoureux un iour ne me regarde.
Ie sçay que ie suis ful d'aimer si hautement :
Mais volontiers Amour erre sans iugement,
Et tousiours la raison ne guide la pensée,
Quand elle est par Amour doucement insensee.

Tout bon cœur est suiet aux passions d'aimer :
On ne voit seulement les hommes s'enflamer
D'un si gentil desir, mais les Dieux n'ont pas honte
D'abaisser leur grandeur quand Amour les surmôte :
Et vestant maintenant les plumes d'un oiseau,
Ou le poil d'un Satyre, ou celui d'un Toreau,
Abandonnent le Ciel pleins d'amoureuses flammes,

Pour estre seruiteurs de nos mortelles femmes.

En imitant ces Dieux s'il vous plaisoit vn iour,
 Prenant pitié de moy me donner vostre amour,
 Je mettrois telle peine à vous faire seruice,
 Qu'en moy vous trouueriez vn seruiteur sans vice:
 Et vous repentiriez que plustost ie n'aurois
 Receu vostre faueur qui est digne des Rois,
 Faueur que ie ne puis à ma douleur promettre,
 Et qui d'homme mortel au ciel me pourroit mettre.

I'ay comme auantureux en diuers lieux aimé,
 Tousiours sage & discret des Dames estimé:
 Ie sçay de quel honneur on respecte la grande,
 Ie sçay bien quel seruice vne veufue demande,
 Vne fille, vne femme, Et si sçay bien comment
 On se doit en tel faict gouverner sagement:
 Ie n'y fis iamaïs faute & ne pourrois le faire,
 Comme predestiné pour aux Dames complaire.

Mais si par trait de temps ma serue loyauté
 Ne peut trouuer en vous que toute cruauté,
 Et si contre ma foy vous deuenex si fiere,
 Que ie ne puisse helas! vous flechir par priere:
 Pour me donner secours, i'appelle à mon confort
 Contre vostre rigueur Nemesis & la Mort,
 Pour ne vous seruir plus de longue mocquerie,
 Et mon ombre en tous lieux vous soit vne furie.

C. vj



Donques en imitant le vaillant Capitaine,
 „ Combatō le malheur: L'honneur gist en la peine.
 Ainsi me consolant de tels braues propos,
 Comme charmé d'Amour ie me senty dispos,
 Et renforçay mon cœur à vous faire seruire,
 Afin qu'en vous aimant mon destin ie suiuisse.

Seule ie vous appelle à tesmoin de cecy,
 Seule vous cognoissez mon mal & mon soucy
 Sans rien vous reprocher: non qu'en pleurāt ie pense
 Tirer de mon seruire aucune recompense
 (Vous seule cognoissez si ma fidelité
 Merite d'estre bien ou d'estre mal traité)
 Mais afin que ma playe icy vous fust declose:

Ou si vostre memoire heurense en autre chose,
 Ou si vostre bel œil ne faisoit son deuoir,
 Ce papier quelquefois vous peust ramentenir
 Le tourment que i'endure, en vous faisant entendre:
 Mō mal que vostre orgueil n'a iamais sceu cōprēdre.

Donques à tel effect garderez cet escrit,
 Afin qu'en le lisant, vostre gentil esprit
 S'asseure que le Temps ny la Mort ny Fortune,
 Ny tout ce qui depend d'enuie ou de rancune,
 Ne scauroient empeschcr ny ce bien ny cet heur
 Que ie ne sois tousiours vostre humble seruiteur,
 Esclaue de vos yeux, où Amour mist l'enseigne
 Qui le chemin d'honneur & de vertu m'enseigne.
 Car tant plus ie verray mon fait desesperé,
 Plus ie verray mon cœur d'esperance asseuré,
 Et feray fondement d'une perseuerance
 Quand de plus esperer ie perdray l'esperance:
 Mon mal d'un tel discord se contente & se plaist,
 Puis d'une autre viande Amour ne se repaist.

L'accord & le discord luy seruent de pasture.
De tel arbre tel fruit : c'est d'Amour la nature.



ELEGIE XII.

A I. HURAVLT, SIEVR
de la Pitardiere.



Oicy le temps Hurault, qui ioyeux
nous conuie
Par l'amour, par le vin, d'esbattre
nostre vie:
L'an reprend sa ieunesse, & nous
monstre comment

Il faut ainsi que luy raieunir doucement.

Ne vois-tu pas Hurault, ces ieunes Arondelles,
Ces Pigeons tremoussans & du bec & des ailes,
Se baiser goulument & de nuict & de iour
Sur le haut d'une tour se soulasser d'amour?

Ne vois-tu pas comment ces Vignes enlascées
Serrent des grands Ormeaux les brâches embrassées?
Regarde ce bocage, & voy d'une autre part
Les bras longs & tortus du Lierre grimpart
En serpent se virer à l'entour de l'escorce
De ce Chesne aux longs bras & le baiser à force.

N'ois-tu le Rossignol, chante Cecropien,
Qui se plaint toute nuict du forfait ancien,
Du malheureux Terée, & d'une langue habile
Gringoter par les bois la mort de son Ilyle?

Il reprend, il retient, il recoupe le son
Tantost haut tantost bas, de sa longue chanson,
Apprise sans nul maistre, Et d'une sorte haleine
Raconte de sa sœur les larmes Et la peine.

Ne vois-tu d'autre part les Nymphes en ces prez
Esmaillez, peinturez, verdurez, diaprez,
D'un poulce delicat moissonner les fleurettes
Qui deuoient estre proye aux gentilles auctes,
Lesquelles en volant de sillons en sillons,
De iardins en iardins avec les papillons
A petits branles d'aile amassent mesnageres
Des printanieres fleurs les odeurs passageres?

Cela nous admoneste en ces mois si plaisans
De ne frauder en rien l'usufruit de nos ans.
Voicy la Mort qui vient, la vieille rechignée,
D'une suite de maux tousiours accompagnée.
Il faut en despit d'elle empoigner le plaisir,
Non en ce mois de May ou l'age Et le loisir
Réueillent nostre sang qui ieunement bouillonne,
Et aux plaisirs mignards tous nos sens aiguillonne.

Mais lors que soixāte ans nous viendront renfermer
Il faut le Triquetrac & les Cartes aimer,
Sans se laisser domter à la rigueur de l'age,
Qui nous fera là-bas faire un si long voyage,
D'où plus on ne reuient, au moins comme l'on dit:
Si Catulle a menti ma faulte est à credit.

Tu prens (se le sçay bien) le cōseil pour toy-mesme
Que tu m'as ordonné: tu n'as point le teint blesme
Ny le front renfrongné: Et pense qu'à te voir
Tu es un gaillard homme & prompt à t'esnouoir,
Quand tu as pres de toy quelque gentille Dame,
Dont la ieune beauté te fait resiouir l'ame:

L'un presente à mes yeux vostre ieune beauté,
 L'autre vostre douceur pleine de cruauté,
 L'autre vos doux propos que ie garde dans l'ame:
 Puis l'esperance vient, qui tout le cœur m'enflame
 D'un desir tres-ardent d'aller bien tost reuoir
 Vos yeux qui me font viure & sentir & mouuoir.

Las! ie les aime tant que ie ne pourroy viure
 Vne heure sans les voir dont l'esclair me fait suiure
 L'honneur & la vertu & le chemin des cieux,
 Tant ie suis redeuable à leur feu gracieux!

Ie mourrois sans aimer leur gentille lumiere,
 Qui m'embraxa le cœur d'une flame premiere,
 Et qui me fist sentir combien est fort & chaud
 L'Amour venant d'un lieu si honorable & haut.

Ie suis la Salemandre & ne suis à mon aise
 Si mon cœur n'est tousiours au milieu d'une braise:
 Le feu de vos beaux yeux tant seulement me plaist,
 Et mon cœur en bruslant se nourrist & se paist.

Si d'un crystal bien net ma poitrine estoit faite,
 Vous voirriez clairement mon amitié parfaite,
 Vous cognoistriex sans fard ma flame estinceler,
 Qui esclaire plus loin quand ie la veux celer:
 („ Toute gentille ardeur esprise en bonne place
 „ Ne se cache iaman quelque chose qu'on face.)

Vous voirriez en mon cœur viuement imprimez
 Vostre front, vostre bouche & vos yeux tant aimez,
 Vos cheueux, les liens qui prisonniers me tiennent,
 Mes pensers qui tous seuls en tous lieux m'entretiennent,
 Vostre main qui mō cœur en ses beaux doigts estreint:
 Vous voirriez au naïf vostre visage peint,
 Vos graces, vos beautex si diuines & saintes,
 Par le pinceau d'Amour deda's mō cœur empreintes.

Et lors ie suis certain qu'en regardant le trait
Imprimé dans mon sang de vostre beau portrait,
Vous auriez de ma foy parfaite cognoissance,
Et seriez assée en mon obeissance.

Madame, ie sçay bien que tout seul ie ne suis
Qui desire le lien que gaigner ie ne puis:
Un homme seulement en terre ne regarde
La clairté du Soleil qui ses rayons nous darde.

Ie sçay que vos grandeurs, vos biens & vos hōneurs
Ont le seruice acquis de deux braues Seigneurs,
Grans de race & de biens, de qui la renommée
Reluist comme vne estoile à mi-nuict allumée,
Qui portant le harnois & le glaiue pointu
Ont fait par leurs combas paroistre leur vertu:

Si est-ce toutefois bien qu'ils vantent leur race,
Courageux & remplis de Martiale audace,
Ie ne leur cede en rien: ou soit pour faire armer
Les galeres bien loin sur les flots de la mer,
Soit pour combattre en terre, Et le fer de ma lance
Arrouser dans le sang des ennemis de France:
Mais ainsi que la nuict s'efface par le iour,
Tant soyent-ils amoureux ie passe leur amour.

Or si c'est bien aimer tousiours penser en celle
Qu'on estime en beauté sur toutes la plus belle,
Ne songer, ne parler & ne resuer sinon
En sa douce beauté, en sa grace, en son nom,
Et n'auoir en pensant pour suiet qu'une chose,
Estre plein d'un esprit qui iamais ne repose,
Ne viure plus en soy, remourir mille fois,
Ne parler qu'à demi, entre-rompre sa vois,
Discourir sans discours, viure de fantasie,
Tantost espris de peur, tantost de ialousie,

Se desfier de tout, ne s'asseurer de rien,
 Dissimuler le mal, se promettre le bien,
 Si cela est aimer, ie confesse, Madame,
 Que ie vous aime mieux que ie n'aime mon ame,
 Mes yeux, mon sang, mon cœur: car ie ne veux aimer
 Moy-mesmes que d'autāt qu'il vous plaist m'estimer.

Ilā deux ans sont passez que vous estes certaine
 Combien pour vostre amour i'ay de mal & de peine:
 Et s'il faut preferer celuy qui le premier
 Ose prier sa Dame Et s'en fait costumier,
 Sur mes deux compagnons ie doy gaigner la place,
 Comme ayant le premier desiré vostre grace:
 Et pour ce ie serois de douleur consommé,
 Si un autre cueilloit le champ que i'ay semé,
 Et si par un malheur la moisson qui m'est deuë,
 Estoit devant mes yeux d'une autre main tonduë.

L'opiniastre humeur d'auoir tant esperé,
 Merite instement que ie sois preferé.
 Puis voudriez vous ingrāte abandonner la France,
 L'air de vostre païs & de vostre naissance?
 Mais comment voudriez-vous la France abandonner,
 Quand tous les estrangers y veulent seiourner?
 „ Du païs naturel la douceur nous attire,
 „ Et chacun de son feu la lumiere desire.
 „ C'est à faire aux poissons qui courent par les eaux,
 „ Aux bestes des forests, aux vagabons oiseaux,
 „ De changer de païs, Et n'arrester vne heure:
 „ Mais l'homme bien rassis en sa terre demeure.

Et bien que l'Italie ait l'air delicieux,
 Nourrice des Cesars, Princes victorieux,
 Qui firent par la guerre aux autres peuples honte:
 Si est-ce qu'aujourdhuy la France la surmonte

En Princes & en Rois, dont les faicts & les mains
Se pressent du silence à faulte d'escriuains.

Au reste ie sçay bien qu'une Dame sans vice
Comme vous, n'a le cœur entaché d'auarice:
C'est un vilain peché, deshonneste, odieux,
Ennemi capital des hommes & des Dieux.

Donques puis que le ciel enuers vous ne fut chiche,
De vous faire sur toute, honneste, belle & riche,
Il ne faut ressembler à l'esponge qui boit,
Et tant plus elle a d'eau & tant plus en voudroit.

„ Le vray contentement ne gist en l'abondance,

„ Il gist à la mesure & à la suffisance:

„ Le but de la richesse est d'en sçauoir user.

On pourroit une femme indigente excuser
Qui court apres les biens pour nourrir sa famille:
Mais une riche Dame amoureuse & gentille,
Qui a l'esprit bien né, se fait un mauuais tour
Quand par trop d'auarice elle vend son amour.

Or si vostre grandeur aux richesses regarde,
De trouuer un mary iamais vous n'auex garde.
Il vous faudroit un Dieu: l'homme qui est mortel,
N'est pas digne d'auoir un mariage tel.

Mais si vous regardez au port & à la face,
Aux grandeurs des maisons, au sang & à la race,
Aux illustres vertus, indigne ie ne suis
D'auoir en vostre amour le bien que ie poursuis.

Et bres vous me serex ou gracieuse ou braue,
Maugré vostre rigueur ie seray vostre esclau.
I'espere tant de vous & de vostre pitié,

Qu'un iour j'auray le fruit de ma longue amitié:

Ou bien si le Destin empesche ma fortune,
Ie veincray le Destin par la rage importune:

*Je vous aimeray tant & vous serviray tant,
 Je seray si loyal, si ferme, & si constant,
 Que vostre cœur veincu (bien que cruel & rude)
 M'ostera quelque iour le ioug de sermitude:*

*Où bien s'il ne le veut, ie fuiray dans ces bois,
 Où tout desespéré maintenant ie m'en-vois
 Mourir sous un rocher : là passant d'ananture
 Faites grauer ces vers desur ma sepulture:*

*Celuy qui gist ici, mourut pour la beauté
 D'une Dame qui fut Phœnix en cruauté,
 Qui tua son ami pour luy sembler trop belle,
 Et mort sous cet ôbeau souspire encor pour
 elle.*



ELEGIE XIII.

NARCISSE.

A Iean Daurat son precepteur.

Vs dépan mon Daurat, de son croc ta
 Musette,
 Qui durât tout l'hyuer auoit esté muette
 Et loin du populace allon ouyr la vois
 De dix mille oiselets qui se plaignent és bois.

*Ia des monts contre-val les tie des neiges chéent,
 Ia les ouuertes fleurs par les campagnes béent,
 Ia l'espineux rosier desplie ses boutons
 Au leuer du Soleil qui semblent aux tetons*

Des filles de quinze ans quand le sein leur pommele,
Et s'eleue bossé d'une enfleure iumelle.

Ià la mer gist couchée en son grand liét espars,
Ià Zephyre murmure & ià de toutes pars
Calscutrant son vaisseau le Nocher hait le sable,
Le pastoureau la cendre Et le troupeau l'estable,
Desireux dès l'Aurore aller brouter les fleurs
Qui peignent les ruisseaux de dix mille couleurs.

Ià l'arbre de Bacchus rampe en sa robe neuue,
Se pend à ses chéureaux, & ià la forest venue,
Herisse sa perruque, & Cerés du Ciel voit
Desia crester le blé qui couronner la doit:
Ià pres du verd buisson sur les herbes nouvelles
Tournassent leurs fuseaux les gayer pastourelles,
Et d'un long lerelot aux forests d'alentour,
Et aux prochains taillis racontent leur Amour.

Ceste belle saison me remet en memoire
Le Printemps où l'ason espoingonné de gloire
Esleut la fleur de Grace, & de son aniron
Baloya le premier de Tethys le giron:
Et me remet encor la meurtriere fontaine
Par qui le beau Narcis aima son ombre vaine,
Coulpable de sa mort: car pour trop se mirer
Sur le bord estrange luy conuint expirer.

Vne fontaine estoit nette, claire & sans bourbe,
Enceinte à l'environ d'un veau riuage courbe
Tout bigarré d'esmail: là le rosier pourpré,
Le glayul, & le lis à l'unon consacré
A l'enui respiroyent une suau haleine,
Et la fleur d'Adonis iadis la douce peine
De la belle Venus, qui chetif ne scauoit
Que le destin se tost aux rines le deuoit,

Pour estre le butin des vierges curieuses
A remplir leurs cofins de moissons amoureuses.

Ny Nymphes, ny Silvains, ny bœuf, ny pastour eau,
Ny du haut d'un buisson la cheute d'un rameau,
Ny sangler embourbé n'auoient son eau troublée.

Or le Soleil auoit sa chaleur redoublée,
Quand Narcisse aux beaux yeux pantoisement lassé
Du chaud, & d'auoir trop aux montaignes chassé,
Vint là pour estancher la soif qui le tourmente.

Mais las ! en l'estanchant vne autre luy augmente:
Car en beuuant à front, son semblant appercent
Sur l'eau représenté qui fraudé le decent.

Helas que feroit-il, puis que la destinée
Luy auoit au berceau ceste mort ordonnée?

En vain son Ombre il aime, Et simple d'esprit croit
Que ce soit un vray corps de son Ombre qu'il voit,
Et perdant la raison sottement il s'affole
D'œillader pour-neant vne menteuse idole:
Il adnre soy-mesme, Et sur le bord fiché
Bée en vain dessus l'eau par les yeux attaché.

Il contemple son poil qui renuersé se couche
Tout le long de son dox, il voit sa belle bouche,
Il voit ses yeux ardents plus clairs que le Soleil,
Et le lustre rosé de son beau teint vermeil:
Il regarde ses doigts & sa main merueillable,
Et tout ce dont il est luy-mesmes admirable.

Il se prise, il s'estime & de luy-mesme aimé
Allume en l'eau le feu dont il est consumé:
Il ne sçait ce qu'il voit & de ce qu'il ignore
Le desir trop goulé tout le cœur le deuore,
Las ! Et le mesme abus qui l'incite à se voir,
Luy nourrist l'esperance Et le fait decevoir.

Quantes-fois pour-neant de sa léure approchée
 Voulut toucher son Ombre & ne l'a point touchée?
 Quantes-fois pour-neant de soy-mesmes épris,
 En l'eau i'est voulu prendre Et ne s'est iamais pris?

Loue credule enfant tes yeux, & ne regarde
 En vain comme tu fais une idole fuyarde:
 Ce que tu quiers n'est point: si tu verses parmi
 La Fontaine une larme, adieu ton vain amy:
 Il n'a rien propre à soy, l'image présentée
 Que tu vois dedans l'eau tu l'as seul apportée,
 Et la remporteras avecques toy aussi,
 Si tu peux sans mourir te remporter d'icy.

Ny faim, ny froid, ny chaud, ny de dormir l'enuie
 Ne peuvent retirer sa miserable vie
 Hors de l'eau mensongere, ains couché sur le bord
 Ne fait que sousspirer sous les traits de la mort:
 Ne sans tourner ailleurs sa simple fantaisie
 De trop se regarder ses yeux ne ressassie,
 Et par eux se consume: à la fin s'elevant
 Vn petit hors de l'eau tend ses bras en avant
 Aux forests d'alentour, & plein de pitié grande
 D'une voix casse & lente en pleurant leur demande:

Qui dites moy forests, fut oncques amoureux
 Si miserablement que moy sot malheureux?
 Hé! vistes-vous iamais, bien que soyez agées
 D'une infinité d'ans, amours si enragées?
 Vous le sçavez forests: car mainte Et mainte fois
 Vous avez recelé les amans sous vos bois.

Ce que ie voy me plaist, & si ie n'ay puissance,
 Tant ie suis desasté d'en auoir iouyssance,
 Ny tant soit peu baiser la bouche que ie voy,
 Qui ce semble me baise Et s'approche de moy.

Mais ce qui plus me deult, c'est qu'une dure porte,
 Qu'un roc, qu'une forest, qu'une muraille forte
 Ne nous separe point, seulement un peu d'eau
 Me garde de iouyr d'un visage si beau.

Quiconque sois enfant, sors de l'eau ie te prie:
 Quel plaisir y prens-tu ? ici l'herbe est fleurie,
 Ici la torte vigne à l'orme s'assemblant
 De tous costez espand un ombrage tremblant:
 Ici le verd lierre, & la tendrette mousse
 Font la rine sembler plus que le sommeil douce.

A peine il auoit dit, quand un pleur redoublé
 (Qui coula dedans l'eau) son plaisir a troublé.

Où fuis-tu ? disoit-il : celui qui te supplie
 Ny sa ieune beauté n'est digne qu'on le fuye.
 Las ! demeure, où fuis-tu ? les Nymphes de ces bois
 Ne m'ont point desdaigné, ny celle qui la vois
 Fait retentir és monts d'une complainte lente,
 Et si n'ont point iouy du fruit de leur attente.
 Car alors de l'amour mon cœur n'estoit espoint
 Pour aimer maintenant ce qui ne m'aime point.

Las ! tu me nourrissois tantost d'une esperance:
 En l'onde tu tenois la mesme contenance
 Que baissée ie tenois : si mes bras ie pliois,
 Tu me pliois les tiens : moy riant tu riois,
 Et autant que mon œil de pleurs faisoit espandre,
 Le tien d'autre costé autant m'en venoit rendre.
 Si ie faisois du chef un clin tant seulement,
 Vn autre clin ton chef faisoit également:
 Et si parlant r'ouurois ma bouchette vermeille,
 Tu parlois mais ta voix ne fraploit mon oreille.

Ie cognois maintenant l'effet de mon erreur,
 Ie suis mesme celui qui me mets en fureur,

Je suis mesmes celuy celuy mesmes que j'aime,
Rien ne voy d'as beau que l'Ombre de moy-mesme.

Quaferay-je chetif? pri'ray-je, ou si ie doy
Moy-mesme estre prié? ie porte avecques moy
Et l'amant Et l'aimé, Et ne scaurois tant faire
Las! que de l'un des deux ie me puisse desfaire.

Mais seray-je tousiours couché dessus le bord
Comme un froid simulachre en attendant la mort?
O bien-heureuse mort haste toy ie te prie,
Et me tranche d'un coup Et l'amour Et la vie,
A fin qu'avecques moy ie voye aussi perir
(Si c'est quelque plaisir) ce qui me fait mourir.

Il auoit achené, quand du front goutte à goutte
Vne lente sueur aux talons luy degoute,
Et se consume ainsi que fait la cire au feu,
Ou la neige de Mars qui lente peu à peu
S'escoule sur les monts de Thrace ou d'Arcadie,
Des rayons incertains du Soleil attiedie.

Si bien que de Narcis qui fut iadis si beau,
Qui plus que lait caillé auoit blanche la peau:
Qui de front d'yeux, de bouche Et de tout le visage
Resembloit le portrait d'une Adonine image,
Ne resta seulement qu'une petite fleur
Qui d'un iaune safran emprunta la couleur,
Laquelle n'oubliant sa naissance premiere,
Suit encor aujour d'huy la riue fontainiere,
Et tousiours pres des eaux apparoust au Printëps,
Que le vent qui tout souste abat en peu de temps.
Aux arbres la Nature a permis longue vie:
Ceste fleur du matin ou du soir est ramie.
Ainsi l'ordre le vent Et la necessité,
Qui dès le premier iour de la natiuité

*Allonge ou raccourcist nos fuseaux, & nous donne
Non ce que nous voulons, mais cela qu'elle ordonne.*



ELEGIE XV.



*Quiconque oste par force vne ieune pu-
celle*

*Loin des bras de celuy qui meurt
pour l'a mour d'elle,*

*Il a le cœur de roche & l'estomac de
fer;*

Et l'humaine pitié ne le peut eschauffer:

Il a succé le lait d'une rousse Lionne,

Au fond d'une caverne vne Tygre felonne

L'a nourry de chair crue, & n'a dedans le cœur

Que vagues que rochers endurcis de rigueur.

O Dieux ! j'aimerois mieux, si j'estois Roy d'Asie,

Que la guerre m'ostast mon sceptre que m'amie.

L'homme vit aisément en ce mortel séjour

Sans avoir un royaume, & non pas sans amour:

Amour qui est la vie & des Dieux & des homes.

Que sert d'amonceler des tresors à grands sommes,

Estre Prince estre Roy, sans prendre le doux fruit

D'une ieune Maistresse en ses bras toute nuit ?

Ah ! le iour & la nuit viennent pleins de tristesse

A celuy fust-il Dieu qui languist sans Maistresse.

Las ! si quelque voleur ou pirate de mer

Faisant en ce païs ses galeres ramer,

M'auoit osté la mienne, ou quelque estrange Prince,

Patience forcée il faudroit que ie prinse,
 Et ne me chaudroit point de pleurer sur le bord,
 Faisant maugré moy place à la rigueur du sort:
 Voyant flotter la nef s'accuserois Fortune,
 Qui me seroit (peut-estre) avec mille communes:
 Mais vn parent me l'oste, ô fiere cruauté.
 Iamais entre parens n'habita loyauté!

Au temps de la famine en vengeance la foudre
 Sa cave Et/ son grenier puisse reduire en poudre,
 Et luy en la plus dure Et/ plus froide saison
 Se puisse reschauffer au feu de sa maison,
 Aille chercher son pain: ses-fils venus en âge,
 Contre luy despitex luy puissent faire outrage
 Par procez embrouillez de mille meschans tours,
 Pour la punition de rair mes amours.

Sa femme soit publique & soit par la contrée
 Au doigt de tout chacun vilainement monstree:
 Soit tousiours en tauerne ayant vendu ses biens,
 Et face deshonneur comme putain aux siens.

Dormez en doux repos, ô cendre Icarienne,
 Dessous les myrtes verds vostre Idole se tienne
 Pour auoir bien aimé: si vous aux vendis
 Vostre bien seurement pour vne despensu
 Qui certes n'estoit pas digne de vostre race,
 Dormez en doux repos: Dieu vous face sa grace,
 Tel vous pourra blasmer deuant les gens, qui scait
 Et cognoist en son cœur que vous aux bien fait.

Je ne suis pas ccluy qui censeur vous accuse,
 Mais bien ie suis celuy qui courtois vous excuse,
 Vous ressemblant d'humeur, & qui suis desireux
 Mourir ainsi que vous tresfidele amoureux.

Mô Dieu! que sert d'aimer à la Court ces Princeesses?

Iamais telle grandeur n'apporte que tristesses,
 Que noïses, que débats : il faut aller de nuit,
 Il faut craindre un mari, toute chose leur nuit:
 Puis pour leur recompense ils ne reçoivent d'elles
 Que le mesme plaisir des simples Damoiselles.
 Ils n'ont pas le tetin ni l'en-bon-poinct meilleur,
 Ny les cheveux plus beaux, ny plus belle couleur,
 Ny quand on vient au poinct les graces plus friandes.
 Il n'est (ce disent-ils) que d'aimer choses grandes,
 Que d'aimer en grand lieu. Perisse la grandeur
 Qui tousiours s'accôpaigne & de crainte & de peur!
 Le ieune Dorillas en donne experience,
 Qui pour aimer trop haut n'eut iamais patience
 Malheureux de son heur : Perisse la grandeur
 Qui tousiours s'accôpaigne & de crainte & de peur!
 Tu diras au contraire, Vne riche Princeesse
 Est pleine de faueurs, d'honneurs & de richesse,
 De pages, d'estafiers. Hâ! quand on vient au bier
 Du plaisir amoureux la suite ne vaut rien,
 Il se faut cacher d'elle : en cela l'abondance
 De trop de seruiteurs porte grande nuisance.
 Oï quand on aime bas, iamais on n'est épris :
 (Comme estant seule à seul) de crainte d'estre pris :
 Ou bien s'on est surpris : ce n'est que moquerie
 Qui n'apporte à l'amant querelle ny furie.
 Quant à moy bassement ie veux tousiours aimer,
 Et ne veux champion pour les Dames m'armer
 Sans grande occasion : toute amour outragée,
 Hostesse d'un bon cœur desire estre vangée.
 Avant qu'estre amoureux louer ie ne pouuois,
 Comme simple au mestier, la guerre de deux Rois
 Paris & Menelas, qui troublèrent l'Asie

Et l'Europe en faveur d'une si belle amie.

Or Menelas fist bien de la redemander.

Par armes, & Pâris par armes la garder:

Car le tendre butin d'une si chere proye

Valoit bien un combat de dix ans devant Troye.

Je les absous du fait, ie serois bien content

La demander dix ans, & la garder autant.

Achille, ne desplaise à ton poëte Homere,

Il t'a fait un grand tort! car apres ta colere

Ieulement irritée encontre Agamemnon,

Il te fait appôinter pour ton mort compaignon,

Tu ne deuois superbe entretenir en telle rage,

Où tu deuois garder plus long temps ton couraige.

O le brave amoureux! des cheuaux vistes-pieds,

Des femmes, des talens, des citez, des trepieds

Te firent oublier ton ire genereuse,

Qu'à bon droit tu conceus pour ta belle amoureuxse!

Tu deuois courroucé, sans te flechir apres,

Brusler ou voir brusler les nauires des Grecs.

Mais qui auroit, dy moy, de te loier ennuy,

Quand tu ne plus aimé ton ami que t'amie?

As-tu daigné coquer, embrasser Briseis,

Après qu' Agamemnon tes plaisirs a trahis,

Honnissant tes amours? & quoy qu'il iurast d'elle,

Tu ne deuois penser qu'il la rendist pucelle,

Elle ieune & luy ieune, apres auoir esté

Couchez en mesme liët la longueur d'un Esté.

Ha! tes gestes sont beaux: mais ton amour legere

Deshonore tes faits, & le Roumant d'Homere.

Quant-à-moy, ny talens, ny femme, ny cité

Ne scauroient appaiser mon courroux despité,

Que ie ne porte au cœur une haineuse flame.

Contre ce faux parent qui m'a ravi mon ame.



ELEGIE XVI.

Ay ce matin amassé de ma main
Ce beau bouquet digne de vostre sein,
Si un bouquet tant soit digne, merite
Toucher le sein d'une telle Charite,
Dont la ieunesse enfante mille fleurs.

Mille beautex suiet de mes douleurs.

Ce gay bouquet qu'ici ie vous presente,
Est fait de fleurs, que la terre pregnante
Fait de son sein les premieres sortir
Quand le Printemps la daigne reuestir:
Fleur qui le nom porte, tant elle est belle,
D'un Dieu, d'un Mois, de la Mer, & de celle
Qui la seconde en amour me gaigna,
Et d'un grand feu le cœur m'accompagna.

Or tout ainsi que ceste fleur ne porte
Couleur qui soit d'une semblable sorte:
Vostre beauté diuerse tout ainsi.
Change de teint & de graces aussi.
Elle est vermeille, & vous estes vermeille,
Sa blancheur est à la vostre pareille:
Elle est d'azur, vostre esprit & vos yeux
Ont pour couleur le bel azur des Cieux.
Elle a le gris pour sa parure mise,
Et vous aimez la belle couleur grise:
Elle bigarre & colore son teint,

D. v.

De cent beautez vostre visage est peint:
Elle sent bon, & vostre odeur est bonne:
Gaye est sa face, & le Ciel qui vous donne
Dès la naissance vne naïveté,

Vous tient tousiours en plaisante gay'té:
Son teint est ieune, en ieunesse vous estes:
Parfaite elle est, vous estes des parfaites:
Bref, telle fleur ne dure qu'un Prinsemps,
Et vos beautez ne durent pas long temps.

Le bouquet est tout semé de pensées,
L'en porte au cœur: un millier amassées:
Maint ieune brin de Fenoil & de Thim,
Vont honorant ce mien present, à fin
Qu'en les voyant vous eussiez souvenance
Qu'Amour moqué ameine vne vengeance.

Ceux qui ont feint les fables, ont conté:
Que le Fenoil & le Thym ont esté
Filles iadis, qui furent transformées
Pour ne vouloir en ieunesse estre aimées:
Pource à bon droict Cupidon se vangea,
Qui leurs beaux corps en fleurettes changea,
Pour vous monstrer par exemple notable.
Qu'un cœur cruel est tousiours detestable.

Tout le bouquet d'un filet delié
Est bien serré, & i'ay le cœur lié
Au vostre ainsi qu'une vigne se lie
Quand de ses bras aux ormeaux se marie:
Lien qui peut, tant il est dur & fort,
Rompre le cours du Temps. Et de la Mort.

Plus il ne reste à vous dire, Maistresse,
Que tout ainsi que ceste fleur se laisse
Passer soudain, perdant grace & vigueur,

Et tombe à terre atteinte de langueur
 Sans estre plus des Amans désirée,
 Comme une fleur toute desfigurée:
 Vostre âge ainsi verdoyant s'en ira,
 Et comme fleur sans grace perira.

Donq' ce-pendant que vostre âge fleuronne,
 Et que Venus de ses dons vous couronne,
 Si n'en croyez ne laissez perdre un iour
 Sans folastrer ou manier l'amour,
 Pour n'avoir point regret en la vieillesse
 D'avoir perdue en vain vostre ieunesse.



ELEGIE XVII.

JE suis certain que vostre bon esprit
 Dira soudain qu'il verra cet escrit,
 Que ie ressemble au marinier qui donne
 Repos au Ciel quand la marine est bonne,
 Et de ses vœux ne va point tourmenter
 Neptune en l'eau, ny au Ciel Jupiter,
 Lors que le vent em-poupe son navire,
 Faisant chemin où son cœur le desire.

Mais quand l'orage en la mer le surprend,
 Et quand sa mort dessus la vague pend,
 Palle & tremblant fait cent mille prieres
 Pour eschapper, aux Nymphes marinieres:
 Si qu'en si dure & fascheuse saison
 Toute sa bouche est pleine d'oraison,
 Croize ses bras, Et en telle fortune.

Promet en vœux de grands dons à Neptune:

Puis se voyant eschappé du danger,
S'enfuit gaillard, sans coupable songer
Comme il doit rendre aux Dieux sur le riuage
Ses vœux iurez au milieu de l'orage.

De telle erreur vous pourrez m'accuser:
Je le confesse, & ne puis m'excuser:
Je sens ma faute, & sçay bien qu'elle est grâde,
Et pour cela pardon ie vous demande.

Quand ie suis aise à mon repos icy,
Sans passions, affaires & soucy,
Enflé d'honneur & brane d'esperance,
Je ne vous fais ny court ny reuerence,
Je ne vais point troubler vostre repos,
Rompre vostre aise; ou trancher vos propos:
Car sans mentir ie ferois conscience
D'abuser trop de vostre patience.

Et si ie faux; comme certes ie faux,
Du seul deuoir procedent mes defaux,
Et du respect trop grand que ie vous porte
En vous craignant & honorant de sorte
Que ie ne puis de vos yeux approcher,
Tant ie les aime & crains de les fascher.

Mais quand fortune icy m'est aduersaire,
Quand ie ne puis despeschier mon affaire,
Quand quelque ennuy me desrobe l'esperoir,
Quand on ne veut ma Muse recevoir,
Quand un fascheux Chrysophile rechine
A ma priere; ou me tourne l'eschine;
Ou parle à moy par fraude & par courroux,
Pour mon support ie me retire à vous,
Je vous carresse & courtize Et supplie,

Et par escrit, Déesse, ie vous prie
 Comme mon tout, & ne suis abusé:
 Aussi de vous ie ne suis refusé,
 Tant vous auez l'ame gentille Et pure
 Qui les vertus aime de sa nature,
 Et qui ne souffre, en despit du malheur,
 Qu'un vertueux soit veincu de douleur.
 C'est la raison pourquoy ie ne confesse
 Que des vertus la belle troupe espesse
 Soit retournée (ainsi qu'on dit) aux cieux,
 Abandonnant ce monde vicieux.

Car vous voyant, De Beaune, en terre suiure
 Toutes vertus, on les peut dire viure
 Toutes en vous, & en vous elles sont
 Apparoissant toutes sur vostre front:
 Si que celui qui de pres y prend garde,
 Vous regardant; en vous il les regarde.
 En ceste Court la plus-part sont menteurs,
 Trompeurs, causeurs, mesdisans, affronteurs;
 Vous presque seule y estes veritable,
 Phenix d'honneur qui n'a point de semblable.

D vj





ELEGIE XVIII.



Ons fismes un cōtract ensemble l'an-
tre iour,

Que tu me donnerois mille baisers
d'Amour,

Colombins, tourterins, à lèures de-
mi-closes,

A sōs pirs souffirans la mēme odeur des roses,

A langue serpentine, à tremblotans regars,

De pareille façon que Venus baise Mars,

Quand il se pâfme d'aise au sein de sa Maïstresse.

Tu as parfait le nombre hclas! ie le confesse:

Mais Amour sans milieu, ami d'extremité,

Ne se contenté point d'un nombre limite.

Qui feroit sacrifice à Bacchus pour trois grapes,

A Pan pour trois aigineaux? Iupiter! quand tu frapes

De ton foudre la terre, (ayant poitry dans l'air

Vne poisseuse nue enceinte d'un esclair)

Ta maïesté sans nombre esclance pestle-mesle

Pluye sur pluye espaisse & gresle dessus gresle

Sur champs, mers & forests, sans regarder combien:

Vn Prince est indigent qui peut nombre son bien.

L'abondance appartient à la maison royale.

D'abondance en baisées ma maïstresse t'egale.

Or toy donques cent fois plus belle que n'estoit

Celle qu'aux bords de Cypre vne Conque portoit,

Pressurant les cheueux de sa teste immortelle

Encores tous moiteux de la mer maternelle,

Imite moy ce Dieu, sans estre chiche ainſi
 De tes almes baiſers, dont mon cœur vit ici.
 Si tu ne veux conter les langueurs Et les peines,
 Ny les larmes qui ſont de mes yeux deux fontaines,
 Pourquoi me contes-tu les biens que ie reçois,
 Quand ie ne conte point les maux que i'ay pour toy?
 Car ce n'eſt la raiſon de donner par meſure.
 Tes baiſers, quand des maux innombrables i'endure.
 Donne moy donc au liſt enſemble bien vnis.
 Tes baiſers infinis pour mes maux infinis.



ELEGIE XIX.

Sans ame, ſans eſprit, ſans pouls, Et
 ſans haleine,
 Je n'auois ny tendon, ny artère, ny
 veine,
 Qui diſſoute ne fuſt du combat a-
 moureux:

Mes yeux eſtoient couuerts d'un voile tenebreux,
 Mes oreilles tintotent, Et ma langue ſeichée
 Eſtoit à mon palais de chaleur attachée.

A bras demi-tombé ton col i'entrelaçois:
 Nul vent de mes poulmons paſſant ie ne pouſſois;
 I'auois deuant les yeux ce royaume funeſte
 Qui i'amaïs ne iouiſt de la clarté celeſte,
 Et du vieillard Caron le bateau verroulé,
 (Royaume que Pluton pour partage a voulu.)
 Bref i'eſtois demi-mort, quand tes poulmons s'enſter-

Et d'une tiède haleine en soupirant soufflerent
 Vn baiser en ma bouche entre coupé des coups
 De ta langue lezarde, & de ton ris si doux:
 Baiser viuisant, nourricier de mon ame,
 Dont l'alme, douce, humide, & restaurante flame
 Esloigna de mes yeux mon trespas Et ma nuit,
 Et feit que le bateau du vieillard qui conduit
 Les ames des amans à la rive amoureuse,
 S'en alla sans passer la mienne langoureuse.

Ainsi ie fus guarý par l'esprit d'un baiser:
 Ie ne veux plus Maistresse, à tel prix appaiser
 Ma chaleur Cyprienne, Et mesmement à l'heure
 Que le Soleil ardent sous la Chienne demeure,
 Et que son chaud rayon sur nos testes ictté
 Brusle tout nostre sang, & r'enflame l'Esté.

En ce temps faisons tréue, espargnons nostre vie:
 De peur que mal-armez de la Philosophie
 Nous ne sentions soudain, ou apres à loisir,
 Que tousiours la douleur voisine le plaisir,





ELEGIE XX.

SI j'estois à renaistre au ventre de ma
 mere
 (Ayant, comme j'ay fait, pratiqué la
 misere
 De ceste pauvre vie, & les maux iour-
 naliers

Qui sont des cœurs humains compagnons familiers)
 Et que la Parque dure en filant me vint dire,
 Lequel veux-tu Ronfard, des animaux eslire
 Pour vivre à ton plaisir? certes j'aimerois mieux
 Rensure en un oiseau Et voler par les Cieux
 Tout plein de liberté: avoir un beau plumage
 Bigarré de couleurs & chanter mon ramage
 De taillix en taillix, de buissons en buissons,
 Et aux Nymphes des bois apprendre mes chansons,
 Et de mon bec cornu parmy les champs me paistre,
 Que par deux fois un homme en ce monde renaistre.

J'aimerois mieux vestir un poisson escailé,
 Et fendre de Tethys le sejour esmaillé
 De bleu meslé de pers, & du ply de l'eschine
 Flotter de vague en vague au gré de la marine:
 Puis au plus chaud du iour sortât du fond des eaux,
 Paresseux me ranger aux monstrueux troupeaux
 Du vieil berger Protée Et dormir sur le sable,
 Que me voir derechef un homme miserable.

J'aimerois mieux renaistre en un cerf bocager,
 Portant un arbre au front, ayant le corps léger.

Et les ergots fourchus, & seul & solitaire
 Faire auprès de ma biche és buissons mon repaire,
 Sauter parmy les fleurs, errer à mon plaisir,
 Et me laisser conduire à mon premier desir,
 Et la frescheur des bois & des fontaines suiure,
 Que me voir derechef en un homme reuiure.

De tous les animaux le plus lourd animal
 C'est l'homme le suiet d'infortune & de mal,
 Qui endure en vivant la pcine que Tantale
 Là bas endure mort dedans l'onde infernale,
 Et celle de Sisyphe & celle d'Ixion.

Vif son enfer il porte ou par ambition,
 Ou par crainte de mort qui tousiours le tourmente;
 Et plus un mal finist & plus l'autre s'augmente.

Toutesfois à l'ouyr discrettement parler,
 Vous diriez que sa gloire au ciel s'en-doit voler,
 Tant il fait en parlant de la beste entendue,
 Ignorant que les Dieux luy ont trop cher vendue
 Nostre pauvre Raison qui malheureux le fait,
 D'autant que par-sus tous il s'estime parfait.

Ceste pauvre Raison le conduit à la guerre,
 Et dedans du Sapin luy fait tourner la terre

A la mercy du vent, & si luy fait encor
 Pour extreme malheur chercher les mines d'or:

Ou le fait Gouverneur des royales prouinces,

Et qui pu est le meime au seruice des Princes:

Luy apprend les mestiers dont il n'auoit besoin,

Et comme d'un poinçon l'aiguillonne de soyn:

Et pour trop raisonner miserable il demeure

Sans se pouuoir garder qu'à la fin il ne meure.

Au contraire les cerfs qui n'ont point de raison,

Les poissons, les oiseaux, sont sans comparaison.

Trop plus heureux que nous, qui sans soin Et sans
peine

Errent de tous costez où le plaisir les meine:

Ils boient de l'eau claire, & se passent du fruit

Que la terre sans art d'elle mesme a produit.

Que sert (dit Salomon) toutes choses entendre,

Rechercher la nature & la vouloir comprendre,

Mourir dessus un liure & vouloir tout sçavoir,

Vouloir parler de tout & toutes choses voir,

Et vouloir nostre esprit par estude contraindre

A monter iusqu'au ciel où il ne peut atteindre?

Tout n'est que vanité Et pure vanité:

Tel desir est bourreau de nostre humanité.

Car si nous cognoissons nostre pauvre nature,

Et que nous sommes faits d'une matiere impure,

Et mesme que le ciel se monstre amy plus doux

Et pere plus benin aux animaux qu'à nous

Qui plourons en naissant, & qui par le supplice

D'estre au berceau liez (comme si ce fust vice

De sortir hors du ventre) à vivre commençons,

Et tousiours en tourmens la vie nous passons.

Là! si nous cognoissons que nous n'avons point d'ailes

Pour voler au séjour des choses supernelles,

Nous ne serions jamais songneux ny curieux

D'apprendre les secrets eslongnez de nos yeux:

Ains contens de la terre & des traces humaines,

Viurions sans affecter les choses si haultaines!

Mais que sçaurait voir l'homme au mode de nouveau?

C'est tousiours mesme Hyuer & mesme Renouveau,

Mesme Esté mesme Automne, & les mesmes années

Sont tousiours pas à pas par ordre retournées,

Ce Soleil qui reluit luy-mesme reluisoit.

Quand le bon Iosué son peuple conduisoit,
 Et nostre Lune aussi c'estoit la Lune mesme
 Qui luisoit à Noé: & la voûte suprême
 Du Ciel qui tout contient, c'est ceste mesme-là
 Où sur le char flambant Helie s'en-vola.

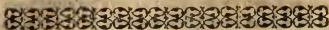
Ce qui est a esté, & cela qui doit estre,
 De ce qui est passé doit recevoir son estre:
 Le fait sera desfait & puis sera refait;
 Et puis estant refait se verra re-desfait:
 Bref ce n'est qu'inconstance & que pure mensonge
 De nostre pauvre vie ainçois de nostre songe.
 L'homme n'est que misere & doit mourir expres
 Afin que par sa mort un autre vive apres:
 L'un meurt l'autre re-vit, & tousiours la naissante
 Par la corruption engendre une autre essence:

Mais tout ainsi, la Haye, honneur de nostre temps,
 Qu'entre les animaux par les champs habitans
 S'en trouuent quelques-uns qui en prudence valent
 Plus que leurs compaignons & les hommes egalent
 De sagesse & d'esprit: souuentefois aussi
 Entre cent millions d'hommes qui sont icy,
 S'en trouuēt quelques-uns qui dās leurs cœurs assēblée
 Tāt de rares vertus, qu'aux grāds Dieux ils resēblēt,
 Comme toy bien appris, bien sage & bien discret,
 Qui m'as diminué bien souuent le regret
 De vivre trop icy: car quand un soin me fasche,
 Je me descouure à toy & mon cœur ie te lasche.

Lors de mes passions desquelles ie me deuls
 Tu gournes la bride & ie vais où tu veulx.
 Tout ainsi qu'il aduient quand une tourbe esmuë
 Qui deçà qui delà mutine se remuë
 De courroux forcenée, & d'un bras furieux

Caillous, flammes & dards fait voler iusqu'aux Cieux
 Si de fortune alors un graue personnage
 Suruiet en telle esmeute, elle abat son courage,
 Et d'oreille dressée esconte & se tient coy,
 Voyant ce sage front paroistre deuant soy
 Qui doucement la tance, & d'un gracieux dire
 Flatte son cœur selon & tempere son ire.
 Ainsi lors que mon Sens de ma Raison veinqueur,
 De mille passions me tourmente le cœur,
 Tu luy serres le frein, corriges son audace,
 Abais ses sa fureur & le tiens en sa place:
 Puis me parlant de Dieu tu m'enlones l'esprit
 A cognoistre par soy que c'est que Iesus-Christ,
 Et comme par sa mort de la mort nous deliure,
 Et par son sang nous fait eternellement viure.
 En ce point de ta voix plus douce que le miel
 Tu me ravis du corps & m'emportes au ciel,
 Tu romps mes passions, & seul me fais cogneistre
 Que rien plus saint que l'homme au monde ne peut
 uastre.





ELEGIE XXI.



Je veux mon cher Belleau, que tu
 n'ignores point
 D'où, ne qui est celuy, que les Mu-
 ses ont ioint
 D'un nœud si ferme à toy, afin
 que des années

*A nos nœueux futurs les courses retournées
 Ne celent que Belleau & Ronsard n'estoient qu'un,
 Et que tous deux auoient un mesme cœur commun.*

*Or quant à mon ancestre, il a tiré sa race
 D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace:
 Plus bas que la Hongrie, en vne froide part,
 Est un Seigneur nommé le Marquis de Ronsart,
 Riche d'or & de gens, de villes & de terre.
 Un de ses fils puisnez ardent de voir la guerre,
 Un camp d'autres puisnez assembla hazardeux,
 Et quittant son pays, fait Capitaine d'eux
 Trauersa la Hongrie & la basse Allemagne,
 Trauersa la Bourgongne & la grasse Champaigne,
 Et hardy vint seruir Philippes de Valois,
 Qui pour lors auoit guerre encontre les Anglois.*

*Il s'employa si bien au seruice de France,
 Que le Roy luy donna des biens à suffisance
 Sur les riuies du Loir: puis du tout oubliant
 Freres, pere & pays, François se mariant
 Engendra les ayeux dont est sorty le pere
 Par qui premier ie vy ceste belle lumiere.*

Mon pere de Henry gouuerna la maison,
 Fils du grand Roy François, lors qu'il fut en prison.
 Servant de seur hostage à son pere en Espagne:
 Faut-il pas qu'un servant son Seigneur accôpaigne
 Fidele à sa fortune, & qu'en aduersité
 Luy soit autant loyal qu'en la felicité?

Du costé maternel i ay tiré mon lignage
 De ceux de la Trimouille & de ceux du Bouchage,
 Et de ceux de Roüaux & de ceux de Chaudriers
 Qui furent en leurs temps si vertueux guerriers,
 Que leur noble vertu que Mars rend eternelle
 Reprint sur les Anglois les murs de la Rochelle,
 Où l'un de mes ayeux fut si preux qu'auiond huy
 Vne rue à son los porte le nom de luy.

Mais s'il te plaist auoir autant de cognoissance
 (Comme de mes ayeux) du iour de ma naissance,
 Mon Belleau sans mentir ie diray verité
 Et de l'an & du iour de ma natiuité.

L'an que le Roy François fut pris deuant Pauie,
 Le iour d'un Samedy Dieu me presta la vie
 L'onzième de Septembre, & presque ie me vy
 Tout aussi tost que né de la Parque rauy.

Je ne fus le premier des enfans de mon pere,
 Cinq deuant ma naissance en enfanta ma mere:
 Deux sont morts au berceau, aux trois viuās en rien
 Semblable ie ne suis ny de mœurs ny de bien.

Si tost que i'en neuf ans au college on me meine:
 Je mis tant seulement un demy an de peine
 D'apprendre les leçons du regent de Vailly,
 Puis sans rien profiter du college sailly:
 Je vins en Auignon, où la puissante armée
 Du Roy François estoit fierement animée

Contre Charles d'Autriche, & là ie fus donné
 Page au Duc d'Orleans : apres ie fus mené
 Suivant le Roy d'Escoffe en l'Escoissoise terre,
 Où trente mois ie fus & six en Angleterre.

A mon retour ce Duc pour page me reprint
 Long temps à l'Escurie en repos ne me tint
 Qu'il ne me renuoyast en Flandres Et Zelande,
 Et depuis en Escoffe, où la tempeste grande
 Avecques Lassigni, cuida faire toucher
 Poussée aux bords Anglois ma nef contre un rocher.
 Plus de trois iours entiers dura ceste tempeste,
 D'eau, de gresle & d'esclairs nous menassant la teste:
 A la fin arrivez sans nul danger au port,
 La nef en cent morceaux se rompt contre le bord,
 Nous laissant sur la rade & point n'y eut de perte
 Sinon elle qui fut des flots salex couverte,
 Et le bagage espars que le vent secoüoit,
 Et qui seruoit flottant aux ondes de iouët.
 D'Escoffe retourné ie fus mis hors de page,
 Et à peine seize ans auoient borné mon âge,
 Quel'an cinq cens quarante avec Baïsie vins
 En la haute Allemaigne, où dessous luy i'apprins
 Combien peut la vertu : apres la maladie
 Par ne sçay quel destin me vint boucher l'ouïe,
 Et dure m'accabla d'assommement si lourd,
 Qu'encores auïourd'huy i'en reste dcmý-sourd.
 L'an d'apres en Avril, Amour me fist surprendre,
 Suivant la Court à Blois, des beaux yeux de Cassandre
 Soit le nom faux ou vray, iamais le temps veinqueur
 N'effacera ce nom du marbre de mon cœur.

Conuoîteux de sçauoir disciple ie vins estre
 De Daurat à Paris qui sept ans fut mon maistre

En Grec

En Grec & en Latin : chez luy premierement
 Nostre ferme amitié print son commencement,
 Laquelle dans mon ame à tout iaman & celle
 De nostre amy Baïssera perpetuelle.



ELEGIE XXII.

D'Où vient cela (Pisselou) que les
 Hommes
 De leur nature aiment le change-
 ment,
 Et qu'on ne voit en ce monde où no-
 sommes

Vn seul qui n'ait vn diuers iugement?

L'un esloigné des foudres de la guerre
 Veut par les champs son âge consumer
 A bien poitrir les mottes de sa terre
 Pour de Cérés les presens y semer:

L'autre au contraire, ardent aime les armes,
 Si qu'en sa peau ne sçauroit séjourner
 Sans brauement attaquer les allarmes,
 Et tout sanglant au logis retourner.

Qui le palais de langue mise en vente
 Fait esclater deuant vn President,
 Et qui piqué d'auarice suynante
 Franchit la mer de l'Inde à l'Occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance,
 L'autre plus sain ne met l'esprit sinon
 Au bien public, aux choses d'importance,
 Cherchant par peine vn perdurable nom.

L'un fuyt la Court & les faueurs ensemble,
 Si que sa teste au ciel semble toucher:
 L'autre les fuit & est mort, ce luy semble,
 S'il voit le Roy de son toict approcher.

Le pelerin à l'ombre se delasse,
 Ou d'un sommeil le travail adoucit,
 Qu'il resueille avec la pleine tasse
 Des iours d'Esté la longueur accourcit.

Qui deuant l'aube accourt triste à la porte
 Du Conseiller, & là faisant maint tour
 Le sac au poing attend que Monsieur sorte
 Pour luy donner humblement le bon-iour.

Ici cestuy de la sage Nature
 Les faits diuers remasche en y pensant,
 Et cestuy-là par la lineature
 Des mains predict la malheur menaçant.

L'un allumant ses vains fourneaux, se fonde
 Dessus la pierre incertaine: & combien
 Que l'inuocé Mercure ne responde,
 Soufle en deux ans le meilleur de son bien.

L'un graue en bronze, & dans le marbre à force
 Veut le naïf de Nature imiter:
 Des corps errans l'Astrologue s'efforce
 Oser par art le chemin limiter.

Mais tels estats les piliers de la vie
 Ne m'ont point pleu, & me suis tellement
 Esloigné d'eux, que ie n'eus onc enuie
 D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus de verd Laurier m'agrée
 Par luy ie bay le vulgaire odieux:
 Voilà pourquoy Euterpe la sacrée
 M'a de mortel fait compagnon des Dieux.

La belle m'aime, & par ses bois m'amuse,
 Me tient, m'embrasse, & quand ie veux sonner,
 De m'accorder ses flutes ne refuse,
 Ne de m'apprendre à bien les entonner.

Dés mon enfance en l'eau de ses fontaines
 Pour Prestre sien me plongea de sa main,
 Me faisant part du haut honneur d'Athenes,
 Et du sçavoir de l'antique Romain.



ELEGIE XXIII.



Q'and l'homme ingrat feroit tous les
 iours sacrifice

D'une hecatombe aux Dieux, fran-
 dé de son service,

Ne seroit escouté: car leurs yeux de-
 stournex

Ne se voudroient souiller de ses presens donnez:

Tant l'homme ingrat desplaist aux Dieux qui tout
 preuoyent,

Et qui de leurs tonneaux bien & mal nous enuoyët.

Si i'estoy, Lomenie, ingrat en ton endroit,

La Muse desormais retine ne voudroit

Venir à mes chansons, & pour-neant sa trasse

Ie suiuiroy sur le mont du cheuelu Parnasse:

Pour-neant ie boiroy des flots Aoniens,

En vain ie dormirois és antres Thespiens,

En vain ie nommeroy son nom par les riuages:

Car elle me fuiroit dans les forests sauvages,

Elle & toutes ses Sœurs, comme ne voulant pas

Suiure d'un homme ingrat ny la voix, ny les pas.
 Pource Pindare feint que le damné Tantale
 Admoneste à bon droit parmy l'ombre infernale
 Chacun débiteur de rendre à son tour le bienfait
 Qu'un autre au parauant amy luy aura fait.
 Quand ie t'auroy donné les thresors de l'Asie,
 Je n'auroy peu respondre à ceste courtoisie
 Dont tu m'as obligé de telle sorte à toy,
 Que la Mort ne perdra les graces que i'en doy:
 Non certes à toy seul, mais ensemble à ton frere,
 Que Calliope estime & qu'Apollon reuere.
 Car tant que mes chansons auront quelque pouuoir,
 Je veux qu'à nos neueux elles fassent scauoir
 D'âge en âge suuant (pour euitier l'offense
 Où tombent les ingrats) qu'en seule recompense
 De tant d'honestetex dont tu m'as rendu tien,
 Je ne t'ay rembourse ny n'ay peu d'autre bien
 Que du bien des neuf Sœurs: bien qui pauvre ne cede
 Aux plus riches trefors que l'Orient possède.





ELEGIE XXIIII.

IE suis brulé le Gast, d'une double chaleur,
 L'une hasle mon front, l'autre enflame
 mon cœur:
 Le hasle de mon front se rafraichit
 sans peine,

Ou lavé dans les eaux d'une froide fontaine,
 Ou sous le frais d'un Antre, ou dessous la froideur
 D'un chesne dont les bras s'opposent à l'ardeur.

Mais ny fleuves ny bois, ny Antres solitaires
 Ne peuvent refroidir l'ardeur de mes arteres,
 Ny l'oster de mon sang, tant un Amour nouveau
 Fait son nid en mon cœur, & pond cōme un oiseau,
 Semb able au Rossignol qui apres son aimée,
 Va volant au Printemps de ramée en ramée,
 De bocage en bocage, & de mainte chanson
 Va dégoisant sa peine. En la mesme façon
 Cest Amour emplumé sans demeure certaine
 Passe de nerfs en nerfs, passe de veine en veine,
 En mon foye, en mon cœur, en mes os, en mon sang:
 Puis de son traiet aigre m'ulcerant tout le flanc
 Fait un huis pour sortir, & quand plus ie m'essaye
 Qu'il ne me face au cœur pour sortir une playe,
 Me vient ouvrir la bouche, Et si fort il l'estraint
 Que malgré que i'en aye à chanter la contrainct.
 La langue il me deslie, & luy-mesmes inuente
 En ma bouche caché, tous les vers que ie chante.

Luy seul me les inspire, Et j'escriis seulement
Non pas ce que ie veux, mais son commandement.

L'homme ne peut tromper sa rude destinée.
Hé! n'est-ce pas grand cas qu'en moins d'une iournée
Cet Amour par les yeux a gagné ma Raison,
Et s'est fait non amy, mais Roy de ma maison?
Et sans auoir esgard aux neiges de ma teste
(Comme si ma desfaite estoit despouille preste)
Nourrist mon cœur en braise & au feu qui me perd,
Qui brusle d'a utât mieux que le bois n'est plus verd.

Cet Amour, cet oiseau, car oiseau ie l'appelle,
Esuente quelquefois ma chaleur de son aile,
Et me fait par espoir quelquefois respirer,
Me trahissant afin de mieux me martyrer:
Comme fait le Vautour dont la faim arrestée
Ne ronge coup sur coup le cœur de Prométhée,
Ains allongeant sa peine il le laisse à sejour
Vne nuit reposer pour le manger le iour.

Ie ne scaurois par art, estude ny custume
Cognoistre bien ce Dieu qui est vestu de plume:
Estrange est son plumage, Et ie crains à loger
(Pour n'estre point deceu) vn si ieune estranger.
Tous les autres oiseaux en quelque place naissent,
Ou d'herbes, ou de fruiets, ou de graines se paissent,
Et vinent entre nous, Et sont parmy les bois
Ou cognus par leur plume, ou cognus par leurs voix.

Le mien m'est incognu, son nom Et sa nature:
Ny d'herbe ny de fruiets il ne prend sa pasture,
Mais d'un soupir cuisant & d'un penser profond
Qui s'enfante au cerueau & se tient sur le front:
Se repaist d'un soucy que d'un autre il allonge,
Et en lieu d'abreuoir en nos larmes se plonge.

Les autres en volant amoureux & contents
 Font une fois leur nid au retour du Printemps:
 Et le mien aussi tost qu'en mon cœur il prist place,
 Fist ses œufs, puis couva, puis me fist une race
 De petits amoureux, qui de iour & de nuit
 Demandent la bechée Et menent un grand bruit.

En un iour les petits deviennent grands & volent,
 Ils volent sur mon cœur, me mangent, & m'affolent:
 Car ie n'ay ny le sang ny le foye bastant
 Pour loger telle engence Et pour en nourrir tant.

J'ay tendu des gluaux & des pans pour les prédre,
 J'ay tendu des filets: ils ne veulent m'attendre,
 Ils deçoivent ma main, Et en tes poursuivant,
 En lieu de les happer ie ne pren que du vent.

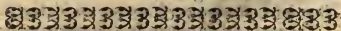
Ils ne sont pas, le Gast, de nature grossiere,
 De froide, lente, & sombre, & pesante matiere:
 Ils sont prompts & subtils, chauds, tédres & menus
 Comme d'autre lignée & d'autre aire venus.

Ils ne sont Touranjax, mais bien de la contrée
 Où Laure iusqu'au cœur de son Petrarque entrée
 Fist pour elle si haut chanter ce Florentin,
 Que Cygne par ses vers surmonda le Destin:

Si qu'auiaurd'huy le Rhosne, & Sorgue, & Valecluze
 Murmürant son renom, sont cognus par sa Muse.

Toy le Gast, dont l'honneur, les graces & l'attrait
 Monstrèt qu'un bel Amour t'a blessé d'un beau trait
 Et que tu as au cœur quelque belle pensée,
 A qui Mars Et la Muse en un seul amassée
 Ont prodigué leurs dons, & t'ont fait valeureux
 Et ensemble sçauant Et ensemble amoureux,
 Portant dessus le front l'une Et l'autre couronne
 Que Mars & que Venus à ses poursuivans donne,

Dy moy par courtoisie (ainsi puisses toujours
 Quelque part que tu sois, iouir de tes amours).
 Par quel rēt aussi beau que ses cheueux de soye
 Pourrois-je enuveloper une si chere proye?
 Je voudrois me sauuer par un mesme moyen,
 Ou rompant le filet, ou serrant le lien:
 C'est le point du secours, auquel ie veux entendre:
 Car il me plaist le Gast, d'estre pris Et de prendre.



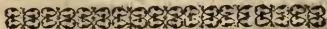
ELEGIE XXV.



Nous vivons mon Belleau, vne vie sans
vie:
Nous mortels qui vivons, nous servons
à l'enue,
Nous servons aux faveurs, Et iama
nous n'avons
Un seul repos d'esprit tandis que nous vivons.
» De tous les animaux qui marchent sur la terre,
» L'homme est le plus chetif: car il se fault la guerre
» Luy-mesmes à soy-mesme, Et n'a dans son cerneau
» Autre plus grand desir que d'estre son bourreau.
Regarde ie te pri, le bœuf qui d'un col morne
Traine pour nous nourrir le ioug dessus la corne:
Bien qu'il soit sans raison gros & lourd animal,
Iama de son bon gré n'est cause de son mal,
Ains d'un cœur patient le labeur il endure,
Et la loy qui en naissant luy ordonna Natura
Puis quand il est au soir du labeur deslié,

Il met pres de son ioug le travail oublié,
Et dort sans aucun soin iusqu'à tant que l'aurore
Le resueille au matin pour travailler encore.

Mais nous pauures chetifs soit de iour soit de nuit,
Toufiours quelque tristesse espineuse nous suit
Qui nous lime le cœur : si quelqu'un esternue,
Nous sommes courrouceux : si quelqu'un par la rue
Passe plus grand que nous, nous tressuons d'ahan :
Si nous oyons crier de nuit quelque chouan,
„ Nous herissons d'effroy : bref à la race humaine
„ Toufiours de quelque part luy suruiet quelque pei-
„ Car il ne luy suffit de ses propres malheurs. (ne:
„ Qu'elle a dés le berceau, mais elle en cherche ailleurs.
„ Faneur, procez, amour, la rancœur, la feintise,
„ L'ambition, l'honneur, l'ire & la conuoitise,
„ Et le sale appetit d'amonceler des biens,
„ Sont les maux estrangers que l'homme adiouste
aux siens.



ELEGIE XXVI.

A GENEVRE.



Le temps se passe, & se passant, Ma-
dame,
Il fait passer mon amoureuse flamme:
Si que le feu d'Amour qui me bru-
sloit,
Ne bruste plus mon cœur comme il souloit,
Et maintenant sa flamme est aussi lente
Qu'auparavant elle estoit violente,

E. v.

Quand vine & claire en mon ame croissoit
Et sur mon front luisante apparoissoit:
Si qu'on disoit me voyant en la sorte,
Qu'au cœur i'auois une fièvre bien forte.

Tous les tesmoings qui decelent Amour,
Logeoient chez moy: ie souspirois le iour,
Le lict m'estoit un dur camp de bataille,
Et toute nuict i'auois une tenaille
Qui foye & cœur & poulmons me pinsoit:
Ore ma face honteuse pallissoit,
Puis rougissoit: ma voix mal-prononcée
De longs souspirs estoit entre-cassée.
De mes propos ie n'achenois le quart,
Comme un resueur qui songe en autre part:
I'auois tousiours vostre face celeste
Deuant mes yeux, les graces & le geste,
Le chant, les pas que vous auez alors
Que ie vous vy danser dessus les bors.
De vostre Seine, où i'auallay l'amorce
Qui me tira d'une gentille force
De l'estomac le cœur, qui bien-heurxex
Se confessoit de se voir amoureux.

Deux iours apres que ie receu la playe,
Ie cours en poste à saint Germain en Laye
Seruir mon Roy, bien qu'Amour plus grand Roy
Pour le seruir m'appellast tout à soy.

Ny pour picquer ny pour donner carriere
A mon cheual, ie ne laissay derriere
Le chand desir qui dans mon cœur viuoit,
Et compaignon en croupe me suiuoit:
Ny pour passer le large dos de Seine,
Qui se ioüant quatre fois se r'ameine.

D'un vague ply, retors & reglissant,
Et quatre fois se remonstre au passant:
Ie n'estoufay pour les eaux de ce fleuve
Le feu bouillant d'une chaleur si neuue,
Qui comme soulfre ou paille s'allumoit,
Et tout mon cœur en flammes consurnoit.
Le court chemin d'un si petit voyage
Me fut plus long que le glacé riuage
Que le Soleil n'eschaufe de ses yeux,
Tant il m'estoit fascheux & ennuyeux:
Un beau sentier me sembloit une orniere,
Une fontaine une creuse riniere,
Les bleds un champ de la bixze batu,
Un plein chemin, un passage tortu:
Et me sembloit, tant insensé s'estoye,
Que ce n'estoient que deserts en ma vöye:
Si qu'en marchant il me sembloit marcher
Sur une espine ou desur un rocher.

Or à la fin picqué d'amour extrême,
Ie picque tant mon cheual & moy-mesme,
Que tout pensif & le cœur hors du sein,
Troublé d'esprit, j'arriue à saint Germain.

Là j'onbliay toute ma Poësie,
Là ie perdy raison & fantaisie:
Car ne pouuant ainsi que ie voulois
Chanter mes vers aux oreilles des Rois,
Comme affollé d'une fièvre trop folle,
Ie perdy cœur, langue, esprit, & parole:
Si que mon Prince en riant cogneut bien
A signes tels que ie n'estois plus rien.

La nuit j'uruint (qui des liens du somme
Plus doux que miel serre les yeux de l'homme,

Par le present du repos adoucy,
 Fermant du cœur la peine & le soucy,
 Mais non le mien: car autant que la Lune
 Laisa courir sa belle coche brune,
 Qu'un camp de feu suivoit tout à l'entour,
 Je soupiray impatient d'amour,
 Dedans mon liét, tournant de place en place,
 Tous vos propos, vos gestes, vostre grace,
 Qui toute nuit prisonnier me tenoient,
 L'un apres l'autre au cœur me reuenoient,
 Et par-sur tous ce conte lamentable
 Où vous pleuriez vostre amy regrettable:
 Si que rany & confus me sembloit
 Que vostre main me fendoit, Et m'embloit
 Le cœur du sein, comme à l'heure premier e
 Que ma raison demeura prisonniere.

Mais aussi tost que l'Aube aux doigts roses
 Escheuclée, eut tous les lieux voisins
 Remply de iour, & que la tresse blonde
 Du grand Soleil resparpilla sur l'onde,
 Je m'en-allay comme rany d'esmoÿ,
 Non courtizan au leuer de mon Roy,
 Non bonneter un Seigneur qui peut faire
 Plaisir à ceux qui luy veulent complaire:
 Mais me tuant de mon propre couteau,
 L'erre tout seul dans le parc du chasteau,
 Pensant, résuant à ce gentil visage,
 Dont maugré moy i'auois au cœur l'image.

Si quelque amy venoit me caresser
 Entre-rompant mes p. Et mon penser,
 Je l'abharrois, maudissant la fortune
 D'auoir trouué une langue importune.

Mon corps d'ahan goute à goute suoit,
En cent façons ma face se mouuoit,
Ne respondant, ne parlant, & ma bouche
A l'importun estoit comme vne souche,
Monstrant assez que tout ce qu'il disoit,
Comme la mort au plus me desplaisoit.

A la par fin Amour qui se promeino
Auecque may, hors du bois me r'ameine,
Et me plantant dessus le hant du mont,
Droit vers Paris me fist tourner le front.

Lors m'allegeant d'une ruze gentille
Ie humois l'air de ceste grande ville
Coup dessus coup; qui m'entroit dans le cœur,
Et m'emplissoit de force & de vigueur,
Comme pensant humer la douce haleine
De la beauté qui me tenoit en peine.

Puis ie disois, Hâ! ville qu'à bon droit
Tu n'as egale au monde en nul endroit,
Non pour le nom si fameux que tu portes,
Non pour auoir plus que Thebes de portes,
Riche de biens, riche de citoyens,
Sang genereux de ces premiers Troyens,
Que Francion fist abreuuer en Seine
Quand il bastit au milieu de la plaine
Tes murs seiour de toute Royauté:
Mais pour celer en ton sein la beauté
D'une sans pair comme toy, qui est telle
Que tout est laid en ce monde auprès d'elle,
Comme il me semble, Et si ie l'ay mal sceu,
En lieu du vray le faux m'a bien decou.

Que viens-ie faire en ceste Court pour estre
Seul dans ce parc comme un homme champestre?

La Court peuplée, & qui aux autres sert
De passe-temps, m'est un vuide desert.

Veux-ie emporter du Roy quelque largesse,
Quand à Paris est toute ma richesse?

Ny Court ny Roy ne vallent s'absenter
Du moindre trait qui me fait lamenter,
Et des rayons d'une si belle Dame

Qu'au cœur ie porte & que ie sens en l'ame.

Veux-ie languir en si triste sciour
Sans plus reuoir la clarté de mon iour?

Veux-ie pensif, desert & solitaire

Sans courtixer, sans prier, sans rien faire,
Fascheux, honteux, sans ayde & sans confort
Estre à la Court la proye de la mort?

Pource parton & retournon vers celle
Où de l'amour la chance nous appelle.

Ie n'auois dit que ie monte à cheual,

Au grand galop ie descens contre-val.

Au premier port, & puis ayant passée

Seine au long cours en elle entre-lasée,

D'un fort espron ie brosse le chemin

Qui me sembloit pavé de iofimin,

Et Amour fist ma course si agile,

Que i'arriray comme un songe à la ville,

Vn peu deuant què le Soleil couchant

Allast le iour dans les ondes cachant.

Lors de fortune en passant par la rue;

Estant la nuict plus noire deuenüe,

Ie vous aulse à l'essueil de vostre huis

Comme un qui pense & resue en ses ennuis.

Lors vous voyant si triste contenance,

De teste en pied à trembler ie commence,

Et tellement me laissa la raison,
Que tout muet ie r'entre en la maison,
N'osant troubler vostre face abaissée,
Ny vous plongée en si longue pensée.

Incontinent que le ciel estoilé
Du manteau noir de la nuit fut voilé,
Et que le Somme enfant de la riviere
De Styx, versa sur ma lente paupiere
Le ne sçay quelle agreable liqueur,
Il me sembla qu'Amour m'ouvrit le cœur.
Me separant en deux parts la poitrine,
Et me plantoit une viue racine
Non de Laurier, le prix de la vertu,
Mais d'un Genéure Et poignant Et pointu,
Tout herissé comme il a de coustume,
Et plein d'un fruit tout remply d'amertume:
Et toutesfois amer ne me sembloit,
Tant en mon cœur de douceur assembloit.

Des mains d'Amour la racine plantée
En un moment devint si augmentée,
Et le sommet de feuilles si couuert,
Que tout mon cœur n'estoit qu'un arbre vert.

Tous les pēsfers que j'avois pour la belle,
Venoient sous l'ombre en la feuille nouvelle
Deçà delà, comme ieunes oiseaux
Qui vont volant au frais des arbrisseaux.
Quand la rousée arrose leurs plumages,
Saluans l'Aube en cent mille langages.

De mes souspirs l'arbre prenoit chaleur,
Sa viue humeur s'engendroit de mon pleur,
Dont le Genéure abondoit d'avantage,
Me transformant moy-mesme en son ombrage.

Toute la nuit Amour me travailla,
 Me resueilla cent fois & resueilla
 En me disant : Sois ioyeux ie te prie,
 Je vien d'ouvrir l'estomac de ta vie:
 Comme j'ay mis vn beau Genévre au tien,
 Vn beau Rosier i'ay planté dans le sien,
 Que d'elle-mesme en pensant elle arrose:
 Pource aussi tost que l'aube aux doigts de rose
 Aura versé le beau iour de son sein,
 Va-t'en vers elle, & luy baise la main.

Ainsi l'Amour ce grand Dieu me conseille:
 Mais aussi tost que l'Aurore vermeille
 Allant deuant les cheuaux du Soleil,
 Fist l'Orient de roses tout vermeil,
 Je sors du lict, ie m'habille & m'appreste,
 J'allay vers vous & vous fy ma requeste
 A voix tremblante, en tout obeysant
 A ce grand Dieu si doux Et si puissant.

Lors vous trouuant aussi douce & traitable
 Qu' auparauant vous n'estiez accostable,
 L'aspre fureur qui mes os penetra
 S'esuanouyt, Et Amour y entra:
 La difference est grande Et merueilleuse
 D'entre l'Amour & la rage amoureuse.
 Adonc la vraye Et simple affection
 Loin de fureur, de rage & passion
 Nourrit mon cœur, passant de veine en veine,
 Qui ne fut point ny frivole ny vaine:
 Car vous ayant de mon amour pitié,
 Me contraignez de pareille amitié.
 Comme au Printemps on voit vne belle entre
 S'essencier en la nouvelle plante,

Et de deux corps par vn accord commun
Se ioindre ensemble & se coller en vn.

Ainsi tous deux n'estions que mesme chose,
Vostre amie estoit dedans la mienne enclose,
La mienne estoit en la vostre, & mon corps
Par sympathie & semblables accords
N'estoient plus qu'un : si bien que vous Madame,
Et moy n'estions qu'un seul corps & qu'une ame,
Ayant communs Et pensers Et desirs.

Ah ! quand ie pense aux extremes plaisirs
Que ie receu durant toute vne année,
L'ay du penser l'ame si estonnée
Qu'elle me fait tout tremblant deuenir,
Tant du penser m'est doux le souuenir.
Quand le Printemps pouffoit l'herbe nouuelle,
Qui de couleurs se faisoit aussi belle
Qu'est la couleur d'un gaillard Papegay
Bleu, pers, gris, ianne, incarnat & verd-gay,
Dés le matin auant que les Auettes
Eussent succé la douceur des fleurettes
Qui embaumoient les iardins d'environ,
Vous amassiez dedans vostre giron
Comme vne fleur entre les fleurs assise
La couleur ianne, incarnate Et la grise,
Tantost la rousse à la blanche, Et aussi
Le rouge cœlet au iaunissant souci,
La pasquerette aux petites pensées
L'une sur l'autre en un rond amassées,
Un beau bouquet faisiez de vostre main,
Que vous cachiez vne heure en vostre sein:
Puis me baisant au sortir de la porte
Me le donniez d'une si douce sorte,

Que tout le iour i'en sentoïs reuenir
La fleur à l'œil; au cœur le souvenir.

A mon retour des champs ou de la ville,
D'une main blanche à presser bien subtile
Vous m'accolliez Et en cent Et cent lieux
Vous me baisiez Et la bouche Et les yeux
De vostre langue à baiser bien apprise.

Tantost fronciez les plis de ma chemise,
A chasque ply me baisant ou mordant
D'un petit trait mon front de vostre dent:

Tantost friziez de vostre main vermeille,
Mes blonds cheueux à l'entour de l'oreille,
Ou me pinsez, chatoüillez Et i'estois
Si hors de moy que rien ie ne sentoïs,
Mort de plaisir, tant le plaisir extrême
Auoit perdu ma raison Et moy-mesme.

Mais ce plaisir que i'allois receuant,
En peu de iours se perdit comme vent,
Et l'amitié chaudement allumée.

S'assoupit toute Et deuint en fumée,
Fust que le Ciel le commandast ainsi,
Fust vostre faüte ou fust la mienne aussi,
Fust par malheur ou par cas d'auenture,
Fust que chacun ensuiuant sa nature.

Par trop encline aux nouuelles amours,
Ah! fier Destin, nous rompismes le cours
Sans y penser, de l'amitié premiere,

Quand plus l'ardeur couroit en sa carrière:
Si que laissant le vieil pour le nouveau,
Par inconstance Et fureur de cerueau,
Tous deux picquez d'estranges frenaisies
En autre part mismes nos fantaisies,

Si que tous deux faschez de trop de loy
 Fustes contents de rompre nostre foy
 Pour la donner à de moindres peut estre.
 Ainsi Amour de toutes choses maistre,
 Ainsi le Ciel Et la saison des temps
 Furent & sont & seront inconstans,
 Puis de tel fait la faute est excusable.
 Venus qui fut Déesse venerable
 Naurée au cœur des flammes & des dards
 De son enfant, aima bien le Dieu Mars
 Ce grand guerrier nourrisson de la Thrace,
 Peste Et terreur de nostre humaine race:
 Puis en quittant les amours de ce Dieu
 Elle choisit Adonis en son lieu:
 Puis se faschant d'Adonis, fut esprise
 D'un pastoureau du Phrygien Anchise
 Qui habitoit le sommet Idean:
 Puis en laissant ce pasteur Phrygian,
 Aima Pâris de la mesme contrée,
 Tant elle fut de son plaisir outrée.
 Elle fist bien d'auoir de tous pitié:
 Rien n'est si sot qu'une vieille amitié.





ELEGIE XXVII.

P R O M E S S E.

Estoit au poinct du iour que les songes certains
 D'un faux imaginer n'abusent les humains,
 Par la porte de corne entrez en nos pensées,

Des labours iournaliers debiles & lassées:
 Songes qui sans tromper par vne vanité,
 Dessous vn voile obscur monstrent la verité.

Ainsi que ie dormois donnant repos à l'ame,
 En songe m'apparut l'image d'une Dame,
 Qui monstroist à son port n'estre point de bas lieu,
 Ains sembloit à la voir sœur ou femme d'un Dieu.

Ses cheueux estoient beaux, & les traits de sa face
 Monstroient diuersement ie ne scay quelle grace
 Qui dontoit les plus fiers, & d'un tour de ses yeux
 Eust appaisé la mer & serené les Cieux.

Elle portoit au front vne maiesté sainte,
 Sa bouche en souffrant de roses estoit painte:
 Elle estoit venerable, Et quand elle parloit
 Vn parler emmiellé de sa lèvre couloit:
 Elle auoit le sein beau, la taille droite & belle:
 Et soit qu'elle marchast, soit qu'on approchast d'elle
 Soit riant, soit parlant, soit en mouuant le pas,
 Deuisant, discourant, elle auoit des apas,

Des rets, des hameçons, Et de la glus pour prendre
 Les credules esprits qui la vouloient attendre:
 Car on ne peut fuir, si tost qu'on l'apperçoit,
 Que de son doux attrait prisonnier on ne soit,
 Tant elle a de moyens, d'engins, Et de manieres
 Pour captiuier à soy les ames prisonnieres.

Sa robe estoit darée à boutons par deuant,
 Elle auoit en ses mains des ballons pleins de vent,
 Des sacs pleins de fumée, Et des bouteilles plaines
 D'honneurs, Et de faueurs, Et de paroles vaines:
 Si quelque homme aduisé les cassoit de la main,
 En lieu d'un ferme corps n'en sortoit que du vain:
 Telle enfleure se voit és torrens des vallées,
 Quand le dos esleuiue des ondes empoullées
 S'enflent dessous la pluye en bouteilles qui font
 Vne monstre d'un rien, puis en rien se desfont.

Autour de ceste Nymphé erroit une grand' bande
 Qui d'un bruit importun mille choses demande,
 Seigneurs, soldats, marchans, courtisans, mariniere:
 Les uns vont les premiers, les autres les derniers,
 Selon le bon visage Et selon la cresse:
 Que leur fait en riant ceste braue Deesse.
 Elle allaicte vn chacun d'esperance, Et pourtant
 Sans estre contenté chacun s'en-va contant:
 Elle donne à ceux cy tantost une accollade,
 Tantost vn clin de teste, Et tantost vne œillade:
 Aux autres elle donne Et faueurs Et honneurs,
 Et de petits valets en fait de grands seigneurs.

A son costé pendille vne grande Escarcelle
 Large, profonde, creuse, où ceste Damoiselle
 Descouroit sa boutique, Et en monstroit le front
 Tout riche d'apparence, à la façon que sont

Les marchans plus rusez, à fin qu'on eust eue,
 Voyant l'ombre du bien, de luy sacrer la vie,
 Dedans ceste Escarcelle estoient les Eueschez,
 Abbayes, Prieurez, Marquisats & Duchez,
 Comtez, Gouvernemens, Pensions, & sans ordre
 Pendoit au fond du sac saint Michel & son Ordre,
 Credits, faveurs, honneurs, estats petits & haults,
 Connestables & Pairs, Mareschaux, Admiraulx,
 Chancelliers, Presidens, & autre maint office
 Qu'elle promet à fin qu'on luy face service.

Tous les peuples estoient enuieux Et ardans
 D'empoigner l'Escarcelle Et de fouiller dedans;
 Admiroient son enfleure, & auoient l'ame esmeue
 D'extreme ambition si tost qu'ils l'auoient veue.
 Ils ne pensoient qu'en elle, & sans plus leurs desseins
 Estoit de la surprendre, & d'y mettre les mains.
 Et pource ils accouroient autour de l'Escarcelle,
 Comme guespes autour d'une grappe nouuelle.
 Quand quelqu'un murmuroit, la Dame l'appaisoit:
 Car de sa gibeciere un Leurre elle faisoit,
 Qu'elle monstroist au peuple, & comme trop legere
 Aux uns estoit marastre aux autres estoit mere.
 L'un deuenoit content sans attendre qu'un iour,
 L'autre attendoit vingt ans, (miserable seiour)
 L'autre dix, l'autre cinq: puis au lieu d'un Office,
 Estat, ou pension, r'emboursoit leur service,
 Ou bien, d'un Attendez, ou bien, Il m'en souuiét:
 Mais telle souuenance en souuenir ne vient.

Le peuple ce-pendant souffloit à grosse haleine,
 Qui suant & pressant Et courant mettoit peine
 De courtiser la Nymphé, & d'un cœur indonté
 Sans craindre le travail luy pendoit au costé,

En pompe devant elle estoit dame Fortune,
 Qui sourde, aveugle, sottte, & sans raison aucune,
 Par le milieu du peuple à l'aventure alloit
 Abaisant Et haussant tous ceux qu'elle vouloit,
 Et folle, & variable, & pleine de malice
 Mesprisoit la vertu, & cherissoit le vice.

Au bruit de telle gent, qui murmuroit plus hault
 Qu'un grand torrent d'hiver, ie m'esueille en sursaut,
 Et voyant pres mon liect une Dame si belle,
 Ie m'enquiers de son nom, & devisé avec elle:

Déesse approche toy, conte moy ta vertu,
 D'où es-tu? d'où viens-tu? & où te loges-tu?
 A voir tant seulement ta brave contenance,
 D'un pauvre laboureur tu n'as prins ta naissance:
 Tes mains, ton front, ta face, & tes yeux ne sont pas
 Semblables aux mortels qui naissent icy bas.

Ainsi ie luy demande, & ainsi la Déesse
 Me respond à son tour: Amy, ie suis Promesse,
 Dont le pouvoir hautain, superbe, Et spacieux
 Commande sur la mer, en la terre, & aux Cieux:
 La troupe que tu vois, me suit à la parole,
 Et pour un petit mot qui de ma bouche vole,
 Ie suis crainte & servie, & si puis esbranler
 Le cœur des plus constans, m'ayant ouy parler:
 J'habite ces Palais Et ces maisons Royales,
 Ie loge en ces chasteaux, Et en ces grandes salles
 Qui ont les soliveaux argentés & dorés,
 Superbes en piliers de marbre elabourez:
 Les Rois, les Empereurs, les Seigneurs & les Princes
 Ne peuvent rien sans moy, ie garde leurs Prouinces,
 Ie flatte leurs suiets, & puissante ie fais
 La guerre quand ie veux, les trénes, & la paix:

Je destruy les Citez, ie perds les Républiques,
 Je corromps la Iustice & les loix politiques,
 Je fay ce que ie veux, tout tremble dessous moy,
 Et ma seule parole est plus forte qu'un Roy.

Le soldat pour moy seule abandonne sa vie:
 Celle du marinier des ondes est ravie
 Flottant à mon service: & tout homme sçauant
 Pour penser m'acquiescer, met la plume en auant
 Le barbu Philosophe en son cœur me desire,
 Le Theologien en ma faueur respire,
 Le Poëte est à moy, à moy l'Historien,
 L'Architecte & le Peintre & le Musicien:
 L'Aduocat en mon nom preste sa conscience,
 Le braue Courtisan se destruit de despense,
 Le sot Protenotaire icy vient pour m'auoir,
 Mesmes les Cardinaux sont ioyeux de me voir:
 Le President amy de la loy plus seuer,
 Le graue Conseiller m'estime & me reuer.

I'ay tousiours au costé pendu quelque importan,
 Je ne chasse personne, & retiens un chacun,
 Non pas egallement: car les vns ie colloque
 Aux supêmes honneurs, des autres ie me moque
 Je les tiens en suspens, puis quand ils sont grisons,
 Mourir ie les renuoye aupres de leurs tisons:
 Les autres finement ie decoy d'une ruse,
 Les autres doucement ie pipe d'une excise:
 Je flatte en commandant, & tellement ie sçay
 Mesler bien à propos le faux avec le vray,
 Que passant un chacun d'une vaine esperance,
 Chacun est assuré sans auoir assurance.

Or si tu veux me suivre & venir de ma part,
 Je n'usray vers toy de fraude ny de fard,

Je te tiendray parole, & auras en peu d'heure
 Comme ceux que tu vois la fortune meilleure:
 Tu es trop escollier, laisse tout & me suy,
 Et deniens habile homme à l'exemple d'autrui.
 Je suis, ie n'en mens point, bien aise quand ie trompe
 Ces fardex Courtisans enflex de trop de pompe,
 Qui tousiours importuns à mes oreilles sont:
 Mais honteuse ie porte vne vergongne au front,
 Quand il me faut tromper par trop d'ingratitude,
 Ou les hommes de guerre, ou les hommes d'estude:
 Les vns gardent le sceptre, & les autres des Rois
 Eternisent l'honneur par vne docte vois.
 Je crain plus les derniers, d'autât que blâche ou noire
 Ils font, comme il leur plaist, des hommes la memoire.
 I'ay tousiours bon vouloir, mais tousiours ie ne puis
 Contenter vn chacun, tant quelquefois ie suis
 D'affaires accablée: & alors comme sage
 Je me sers au besoin d'un gracieux langage
 Pour retenir les cœurs des suiets: autrement
 Je perdrois mon credit en vn petit moment.

La parole, Ronsard, est la seule Magie:
 L'ame par la parolle est conduite & regie,
 Elle esmeut le courage, esmeut les passions,
 Esmeut les volontez & les affections:
 Par elle l'amoureux peut flechir sa Maistresse,
 Par elle l'usurier adoucit sa rudesse
 Prestant sans interest, Et le courroux des Dieux
 S'appaise par l'effort d'un parler gracieux:
 Je m'en aide souuent comme d'un artifice
 Qui contraint toute France à me faire seruice,
 Et c'est le seul moyen qui mon nom fait veinquer,
 Car tousiours la parolle est maistresse du cœur.

Dieu mesme qui tout peut, ne sçauroit iamais faire
 Que sa volonté puisse à tous hommes complaire:
 L'un desire la pluye & l'autre le beau temps,
 Et iamais ici bas on ne les voit contens:
 Mais une heure à la fin accomplit toutes choses.
 Toufiours une saison ne produit pas les roses,
 Et de tous les humains le sort n'est pas egal,
 Il faut l'un apres l'autre endurer bien & mal:
 Et l'homme qui se deult d'une telle auanture,
 Peche contre les loix du Ciel & de Nature.

Ainsi disoit Promesse: & ie luy respondi,
 O visage effronté, impudent Et hardi!
 Apres m'auoir trompé quinze ans sans recompense
 De tant de beaux labeurs dont i'honore la France,
 Me veux-tu re-tromper? va-t'en, ie te promets
 Par mon saint Apollon de ne t'aimer iamais:
 Ce n'est pas d'aujourd'huy que tō fard ie descouure
 Ie t'ay mille fois veüe en ces salles du Louure,
 Et tu m'as mille fois par ton langage beau
 Pipé à saint Germain & à Fontaine-bleau,
 Et en ces grand's maisons superbes Et Royales,
 Où iamais on ne voit les promesses loyales:
 Pource va-t'en d'ici, car ie te hay plus fort
 (Et certes à bon droit) que ie ne hay la mort:
 Tu as comme vne ingrate, impudente Et rusée,
 De tes appas trompeurs ma ieunesse abusée:
 Tu m'as nourri d'espoirs, tu m'as fait assurer,
 Tu m'as fait esperer pour me desesperer.
 De toy, cruelle, ingrate, & digne de martyre,
 Qui me donnes la baye, & ne t'en fais que rire,
 Tu ne gardes iamais ny parole ne foy,
 Ce n'est que piperie & mensonge que toy,

Que fard, que vanité : & pour les cœurs attirer
 Tu penses d'une sorte, & parles au contraire.
 Tu as à ton service un tas de Courtisans,
 De moqueurs, de flatteurs, de menteurs, de plaisans,
 Tes valets eshontez, qui sont faits à ta guise,
 L'un en faisant le fin toutes choses desguise,
 L'autre fait l'entendu, Et l'autre l'ensé:
 Ainsi l'homme de bien est tousiours abusé.
 Malheureux est celuy, qui te suit pour se faire
 Le iouët de ta fraude, & fable du vulgaire:
 Tant s'en faut que ie vueille à tes loix me ranger,
 Que ie ne voudrois pas deux heures te loger
 Ny voir ny caresser : fors d'ici piperesse,
 Tu portes à grand tort l'estat d'une Déesse.

Ainsi tout furieux la Nymphé ie tançois,
 Quand elle me respônd qu'e'estois un François,
 Inconstant & léger, & vrayment un Poète,
 Qui a le cerneau creux & la teste mal-faite.

Il faut ce me disoit, corrompre ton destin,
 Changer ton naturel, te leuer au matin,
 Te coucher à mi-nuict Et apprendre à te taire,
 Et qui plus est, Ronsard, à n'estre volontaire.
 Il faut les grans Seigneurs courtizer & chercher,
 Venir à leur leuer, venir à leur coucher,
 Se trouuer à leur table, & discourir un conte,
 Estre bon importun, & n'auoir point de honte:
 Voila le vray chemin que tu dois retenir,
 Si tu veux promptement aux honneurs paruenir,
 Et non faire des vers ou iouer de la Lyre,
 Ce sont pâures mestiers dont on ne fait que rire.

Au temps des Rois passez i'auois le front menteur,
 Le parler d'un trompeur, les yeux d'un affronteur:

Maintenant ie suis ferme, & pleine d'assurance.
 Car aujourdhuy la Royne a toute ma puissance:
 Elle a le cœur entier, magnanime & hautain,
 Et sa seule parole est un arrest certain:
 Sa bouche est un oracle, & sa voix prononcée,
 Comme celle d'un Dieu, ne dément sa pensée.
 Avant que de promettre elle songe long temps:
 Apres auoir promis ses propos sont constans,
 Et l'importunité ne la scauroit combattre:
 Car de promettre à deux, ou à trois, ou à quatre,
 C'est signe d'inconstance, & le cœur genereux
 Ne doit iamais promettre un mesme bien à deux:
 C'est à faire aux enfans, & aux simples pucelles
 Qui n'ont rien de vertu ny de parfait en elles,
 Et non à la Princesse, à qui le Ciel a mis
 Dessus sa Maiesté tant de peuples soumis,
 Lesquels tous d'un accord admirent sa prudence,
 Qui poise tant de peuple en egale balance:
 (Ouvrage mal-aisé) toutefois elle fait
 Que chacun vit sous elle heureux & satisfait:
 Ceste Royne de biens & d'honneurs couronnée,
 Ne veut comme autre fois se voir importunée,
 Ou que par la priere on force son plaisir:
 Sa prouidence veut elle mesme choisir
 Les hommes vertueux, & en credit les mettre,
 Les faisant bien-heureux auant que leur promettre:
 Et c'est le vray moyen d'auoir des seruiteurs,
 Et non pas d'auancer des sots ny des flateurs,
 Qui sont autour des Rois eleuez en la sorte
 Qu'un marmouzet iouffu, qui rechignant supporte,
 Ce semble, tout le fais d'une voute, & combien
 Qu'il semble tout porter, son dox ne porte rien:

Il ne fait que la mine affreux d'ouuerte gueulle:
La voute de son poids se porte toute seule.

Or si la Muse a fait enfanter ton cerueau,
Estreine sa grandeur d'un ouurage nouveau,
Et tout ainsi qu'on voit en mieux changer l'année,
Tu pourras voir changer en mieux ta destinée.

Ainsi disoit Promesse, Et bien loin de mes yeux,
S'enfuyant de mon liët, se perdit dans les Cieux.



ELEGIE XXVIII.

Comme un guerrier refroidi de prouësse,
Qui a perdu sa peine & sa ieunesse,
Voire son sang, le tesmoin de sa foy
Suivant le camp d'un Seigneur ou d'un Roy,
Après qu'il voit que son Prince & son Maistre
Ne vent ingrat son labeur recognoistre,
En barbe blanche & en cheueul grison
Seul se retire à part en sa maison,
Et là pensant en l'honneur qu'il merite,
Se passionne & s'enfle Et se despite:
Croizant les bras & regardant les Cieux
Iure, proteste & atteste les Dieux
De ne vestir iamais en nulle place
Pour guerroyer, ny armet ny cuirace:
Mais quand il oit le tabourin sonner,
Chaud de la guerre il y vent retourner,
Et sans respect de serment ny d'iniure

Prend son harnois Et/ suit son auanture.

Je suis ainsi : car ayant fait sejour
Long temps en vain sous la charge d'Amour,
Ayant porté longuement son enseigne,
Tenu sous luy l'amoureuse campagne,
Recen sa soude, Et/ long temps travaillé,
Couru, cherché, assailli, bataillé,
Ensié de gloire & de perseuerance,
Ce fier tyran pour toute recompense
De mon seruice & de ma loyauté,
M'a outragé d'extreme cruauté:
Si que despit contre si meschant maistre,
Ie fis serment de ne vouloir plus estre
Son seruiteur comme i'auois esté
Et n'engager iamais ma liberté:
Mais mon serment s'en vola dans la nue:

» Serment d'Amant iamais ne continue.

Car aussi tost que i'apperceu vos yeux,
Yeux ie me trompe, ains deux Astres des cieux,
Et vos cheueux mes liens, dont le moindre
Pourroit vn Scythe en seruage contraindre,
Et quand i'ouy vostre parler qui fait
Foy que l'esprit est diuin & parfait,
Lors i'oublay mes sermens & mes peines.

Vn soulfre ardent s'esprit dedans mès veines
Par vos rayons, lequel se fist veinqueur
De ma raison, & m'alluma le cœur
Du haut desir de consacrer ma vie
A vous que i'ay pour Maistresse suiuié,
Maistresse non, mais Décse qui tient
Si bien mon cœur que plus ne m'en souuient.
Ie sçay combien ceste heureuse naissance.

Qui vous honore, est haute de puissance:
 Je cognois trop (& de là vient mon mal)
 Qu'à vostre sang le mien n'est pas egal,
 Et si voy bien que i'ay taille trop basse
 Pour deuancer l'honneur qui me surpasse:
 Et le vdyant, ie suis desespéré
 De paruenir au bien tant désiré,
 S'il ne vous plaist abaisser la victoire,
 Et m'estimer digne de vostre gloire:
 Car autrement sans à vous m'appeller,
 En si haut lieu ie ne scaurois aller.

Souffrez Maistresse, au moins que ie vous aime
 Plus que mon cœur, que mes yeux, que moy-mesme,
 Et permettez que ie puisse honorer
 Vostre beauté qu'on deueroit adorer,
 Tant l'abondante & prodigue Nature
 Pour vous orner sur toute creature
 A despouillé tous les Cieux, & a fait
 En vous, Madame, un chef d'œuvre parait.

Encore l'homme eleue la paupiere
 Vers le Soleil, & vit de la lumiere,
 Bien que le trait de ses feux radieux
 En le voyant luy auuglent les yeux.
 Ainsi souffrez qu'à mon dam ie vous voye,
 Et que l'auteur de mon malheur ie soye,
 Puis qu'il me plaist de mourir regardant
 Vostre bel œil si clair Et si ardent.

Au temps passé les Déeses plus grandes
 Quittant des Dieux les immortelles bandes,
 Ont bien choisi çà bas pour seruiteurs
 Non pas des Rois, mais des simples pasteurs,
 Et Iupiter plein d'amoureuses flammes,

Laisant Iunon a bien aimé nos femmes:
 Car volontiers Amour Et Maïesté
 En mesme lieu compagnons n'ont esté.

Si vous estiez en l'Amour bien apprise,
 Vous ne seriez d'un grand Seigneur esprise:
 Tousiours l'Amour d'un Prince nous deçoit,
 Dont tout le peuple à la fin s'apperçoit
 Comme d'un feu qui bruste une campagne:
 Car la raison sa fureur n'accompagne.

Mais quand Amour vient allumer le cœur
 D'un gentilhomme en servant il est seur,
 Obeissant & craignant de desplaire,
 Et ne commet son plaisir au vulgaire:
 Ains au rebours afin qu'il ne soit veu,
 Cache sa playe & recele son feu,
 Le nourrissant d'une douce pensée
 Sans que sa Dame en soit point offensée,
 Comme ie fais: par la discretion
 Le veux aimer, non par ambition
 De m'eleuer pour plus haut entreprendre,
 Mais sagement: aussi tant plus la cendre
 Cache l'ardent qui nous bruste au dedans,
 Plus du brazier les charbons sont ardans.

En ce-peulant vostre orgueil qui me lime,
 Ne doit trouver mauvais si ie l'estime,
 Si ie vous prise, & si vous adorant
 Ie vay pour vous si doucement mourant:
 Car Dieu cent fois plus grand que vous encore
 N'est pas marry que le peuple l'adore.



ELEGIE XXIX.

POur vous aimer, Maistresse, ie me tue,
 l'ay iour & nuit la fièvre continue,
 Qui me consume & haste mon trespas,
 Mourât pour vo', & ne vo' en chant pas:

Vous n'avez soin ny esgard qu'à vous mesme:
 Pour trop aimer vous n'estes iamaïs blesme,
 Fièvre ne mal pour aimer ne vous poingt,
 Et pour aimer vous ne sousspirez point.

Franche d'esprit en vain estes priée,
 Loin des filets de l'amour desliée,
 Libre fuyez comme il vous plaist, ainsi
 Mocquant vostre âge, Amour Et mon souci.

Depuis trois ans vous païssez de mes larmes
 M'enforcelant de ie ne sçay quels charmes,
 Dont l'amiable Et courtoise douceur
 Hume mon sang & altere mon cœur,
 Qui d'autant plus me trahist qu'elle est douce:
 Mais la plus fiere Et amere secousse
 Que pour ma mort vous mettez en auant,
 C'est ne vouloir de seruiteur seruant.

Quoy? pensez-vous que l'amour soit la bouche?
 Autant vaudroit embrasser vne souche
 Sans mouuement, que vos léures baiser,
 Sur vos tetins printaniers reposer,
 Presser vos yeux, les sucer sans renanche,
 Toucher le sein, taster la cuisse blanche,
 Ce n'est que vent, Et tel plaisir ne vaut

Quand de l'amour le meilleur point est defaut.

Mais se reioindre en un & se remettre,
Et à l'ami toute chose permettre,
Se rassembler ainsi qu'au premier temps,
C'est ce qui rend les amoureux contens.
Il faut s'aimer d'une amour mutuelle,
Non par la bouche, & non par la mammelle,
Non par les yeux : ce ne sont instrumens
Propres assez pour nos rassemblemens:
Mais pour se joindre, il faut à l'avanture
Remettre en un les outils de Nature.

Et quoy? cruelle, Et quoy? voudriez-vous bien,
Vous qui du Ciel receustes tant de bien,
A qui la grace & l'heureuse puissance
Des feux du ciel ont orné la naissance,
Voudriez-vous bien d'un cœur malicieux
Trahir Nature & mespriser les Cieux,
Et résister à leur loy venerable?

Les fiers Geans (engeance misérable)
Contre le Ciel eleverent ainsi
Le vain orgueil de leur brauc sourci:
Eux à la fin accablez de la foudre,
Noirs Et puans broncherent sur la poudre,
Pour chastiment d'avoir si sols esté
Que des grans Dieux forcer la maïesté.

Voudriez-vous d'oque en beauté tresparfaite,
Grasse, en bon-point, de jeunesse refaite,
Courtoise, honneste Et d'un abord si doux
Trahir les dons que vous portez en vous?

Je croy que non : mais l'honneur vous abuse,
Honneur frivole Et de trop vaine excuse.
Qui n'est que fraude, & qui se fait par art.

Honneur ici & vice en autre part:
 Voila comment tel honneur se demeure
 Comme il nous plaist par fantasie humaine,
 'Et bien Madame; encores que la foy
 De ce pays donnast vne autre loy,
 Seuere loy qui nos cœurs emprisonne!
 Auez-vous pas la nature assez bonne,
 Assez de cœur & assez de moyen,
 Assez d'esprit pour rompre ce lien?
 Certes ouy: toute femme amoureuse
 Est de nature assez ingenieuse.
 Ne mettez donc le temps à nonchaloir,
 Tant seulement ne faut que le vouloir:
 » La volonté inuente toute chose:
 » Et tost cela que vostre esprit propose
 » Est acheué ou par temps ou soudain:
 » Car du vouloir chambriere est la main.

Femmes de Court & les femmes des villes
 Sont à tromper & cautes & habiles:
 Car feuilletant nos liures ell' ont eu
 Ce qui attise ou amortist le feu:
 Sçauent que c'est martel & ialousie,
 Feindre & tromper, changer de fantasie,
 Dissimuler & forger maint escrit,
 Où la rustique & pauvette d'esprit
 Suit la Nature, & rude d'artifice
 Prend son plaisir sans fraude ne malice.

Vous qui auez l'esprit gaillard & bon,
 Née & nourrie en ville de renom,
 Qui n'ignorez les presens de Minerve,
 Ne voulez point de seruiteur qui serue
 Aux doux plaisirs des amoureux combats.

Vous le voulez & ne le voulez pas,
 Vous le voulez & si ne l'osez dire:
 Ne le disant un amoureux martyr
 Brule vostre Ame en feu continuel,
 Qui trop resiste au plaisir mutuel.

Si toute Dame en ce poinct vouloit faire,
 Le monde fust un desert solitaire,
 Villes, & bourgs, bourgades, & citez,
 Maisons, chasteaux seroient deshabitez.

Par ce plaisir bien souvent on engendre
 Un grand Achille, un Monarque Alexandre:
 Princes & Rois se font par tels moyens,
 Et tous humains du monde citoyens.

Pource iadis la ville Hellespontique
 Fist un grand Temple au viel Priape antique
 Comme au grand Dieu de generation,
 Pere germeux de toute nation.

Doncques ma chere & plus que chere vie,
 Si vous avez dedans le cœur enuie
 Que ie vous serue, il faut sans long seiourn.
 Estroitement pratiquer nostre amour
 En-ce-pendant que les vertes années,
 Pour cet effect du Ciel nous sont données,
 Sans pour-neant nostre âge consommer.

Un temps viendra qui nous gardra d'aimer
 Par maladie, ou par mort, ou vieillesse:
 Lors regrettant en vain nostre ieunesse,
 Et regardant nos membres tous perclus,
 Nous le voudrons, & ne le pourrons plus.



ELEGIE XXX.

VN long voyage ou un courroux, ma
 Dame,
 Ou le temps seul pourront m'oster de
 l'ame
 La sotte ardeur qui vient de vostre
 feu,

Puis qu'autrement mes amis ne l'ont peu,
 M'admonestant d'un conseil salulaire,
 Que ie cognois & que ie ne puis faire.
 Car tant ie suis par mes sens empesché,
 Qu'en m'excusant i'approuue mon peché.
 Et si quelqu'un de mes parens m'accuse,
 Incontinent d'une subtile ruse
 Par long propos ie desguise le tort,
 Pour pardonner à l'auteur de ma mort,
 Voulant menteur aux autres faire croire
 Que mon diffame est cause de ma gloire
 Bien que l'esprit resiste à mon vouloir,
 Tout bon conseil ie mets à nonchaloir,
 Par le penser m'encharnant un ulcere.
 Au fond du cœur : que plus ie delibere
 Guarir ou rendre autrement adouci,
 Plus son aigreur se paist de mon souci.

Quand de despit à-par moy ie sousspire,
 Cent fois le iour ma Raison me vient dire,
 Que d'un discours sagement balancé
 Le remede au coup qui m'a bleffé.

Heureux celuy qui ses peines oublie!
Va-t'en trois ans courir par l'Italie:
Ainsi pourras de ton col deslier
Ce lacx coulant qui te tient prisonnier.
Autres citex, autres villes & fleuves,
Autres desseins, autres volontex neuues,
Autre contrée, autre air & autres cieux
D'un seul regard t'esblouyront les yeux,
Et te feront sortir de la pensée
Plustost que vent celle qui t'a blessée.
Car comme un clou par l'autre est repoussé,
L'amour par l'autre est soudain effacé.

Tu es semblable à ceux qui dans un antre
Ont leur demeure où point le Soleil n'entre,
Eux regardans en si obscur seiour
Nostre lumiere une heure en tout le iour,
Pensent qu'une heure est le Soleil, & croient
Que tout le iour est ceste heure qu'ils voyent.

Incontinent que leur cœur genereux
Les fait sortir hors du seiour ombreux,
En contemplant du Soleil la lumiere,
Ils ont horreur de leur grotte premiere.

Le bon Orphée en l'antique saison
Alla sur mer bien loin de sa maison
Pour effacer le regret de sa femme,
Et son chemin aneantit sa flame.

Quand le Soleil s'abaissoit Et lenoit,
Tousiours pleurant Et criant le trouuoit
Dessous un roc, où son ame blessée
Se nourrissoit d'une triste pensée,
Et ressembloit non un corps animé,
Ains un rocher en homme transformé.

Mais aussi tost qu'il laissa sa contrée,
 Autre amour neuue en son cœur est entrée,
 Et se guarit en changeant de pais.
 Pour Eurydice il aima Calais,
 Empoisonnant tout son cœur de la peste
 De cet enfant : ie me t airay du reste.
 De membre à membre il en fut detranché.
 » Sans chastiment ne s'enfuit le peché.



ELEGIE XXXI.

DIRES, OV IMPRECATIONS.

D Onques voici le iour qu'en triomphe est
 menée
 Madame so⁹ la loy du nopcier Hymenée
 Donques elle est menée aux rayons du
 flambeau,

Qui mieux eust deu mener son espoux au tombeau!
 Donq' ses cheveux frappez par petites remises
 Des vents, sur qui i ay dit cent & cent mignardises,
 Sont couronnez de fleurs! cheveux que d'amour fol
 I ay baisez Et liez mille fois à mon col.

Faut-il qu'un estranger me ranisse Madame?
 Faut-il qu'un autre corps iouysse de mon ame,
 Et d'amoureux efforts du mariage armez
 Face breche aux rampars que l'honneur a fermez?

Que maintenant le cours de Nature se change,
 Que tout soit transformé, que rien ne soit estrange,
 Le chardon soit la rose, Et la vermeille fleur
 De l'aillet Aiacin prenne blanche couleur;

Puis que tu m'as trompé, donnant la mesme dextre
Que tu m'auois promise à l'estranger ton maistre.

M'auois-tu pas promis qu'alors que les saisons
Feroient nos fronts ridex, Et nos cheueux grisons,
Qu'esloignez du vulgaire irions par les vallées,
Par les monts, par les bois, par les eaux reculées,
Herbes, plantes, & fleurs, Et racines cueillir:
Puis les faisant ou cuire, ou seicher, ou bouillir
Au feu les distiler en eaux alembiquées,
Pour frauder le cizeau des trois Parques moquées,
Et de remedes prompts arracher hors des mains
Le tribut de Pluton, heritier des humains?

Telle fut Oenoné, Et nostre Melusine,
Et la vieille Manton, fatidique herôïne:
Tels furent Zoroastre, Hippocrate, Et Chiron,
Qui sauuant par tel art les peuples d'environ,
Firent d'estranges faits, & donnerent aux herbes
Les noms dont elles sont auioird'huy si superbes:
Tant vaut en mesprisant les honneurs & les biens
Profiter à soy mesme, au public, Et aux siens.

Au matin quand l'Aurore eust tiré la lumiere
Hors du sein de Thetys, toy marchant la premiere,
Ou moy marchant deuant eussions de cent couleurs
Cueilli de main sogneuse vne moisson de fleurs,
A midi quand Phebus plus hautement gouuerne
Les brides de son char, ou dans vne cauerne,
Ou dessous vn vieil chesne, ou le long d'un ruisseau
Eussions en ramassant en vn nostre monceau,
Trié toutes les fleurs, puis les ayant contées
Les eussions vers le soir ensemble remportées,
Les vnes au giron, les autres en la main,
Non pas en vn Palais aux grans piliers d'airain,

Aux soliveaux dorez, mais en nostre hermitage
Tapisé de lierre & de vigne sauvage,
Seiour plus gracieux que ces braves chasteaux
Qui ont senti la scie, & le bec des marteaux.

Ainsi servant à tous par si belle pratique,
Eussions gagné les cœurs de la troupe rustique,
Et apres que cent ans eussent nos yeux fermex
De roses nos tombeaux eussent esté semex.

Mais tu ne l'as voulu, desmentant ta promesse,
Aimant micux un mary qu'estre faite Deesse.
Thetis fist comme toy lors qu'elle s'allia
Espouse d'un mortel tant elle s'oublia.

Quiconque fut la vieille ententive au message,
Et premiere brassa ton maudit mariage,
Que les mastins paillards la compissent tousjours,
Hurlant apres son ombre entre les carrefours:
Que la soif en tous temps la gorge luy desseiche:
Tant plus elle boira, tant plus sente une meiche
De chaletir en la bouche, & crache à tous les coups
Les dents dessus son sein esbranlé de la toux:
Puis sa genciue estant de rempars de sarmée,
Soit d'une lente faim à la fin conson:mée.

Toy Corneille & Pinert, oiseaux mal-encontreux
A ceux qu'Hymen accouple au colier malheureux,
Deniez à main fenestre, en trauersant la voye,
Garder que ce voleur ne prist ma chere proye.

Hà tu deuois, ô Terre, à fin de l'empescher,
Faire deuant son coche éleuer un rocher
Pour rompre ses cheuaux, & verser par les bouës
Cheuaux, cocher, limons, attellages, & rouës!

Tel que les poursuiuans d'Hippodamie, alors
Que Myrtille froissa leurs coches & leurs corps.

Empestrez au cordage, & à teste brisée
Rencontrerent la mort en lieu d'une espousée.

Tel qu'Hippolyte fut, quand les monstres marins
Effroyerent de peur ses coursiers aux longs crins,
Et en luy deschirant les muscles & les veines
Le renuerserent mort sur les blondes areines.

O terre, si le sang eust esté respandu
De ce meschant voleur, i'eusse cent fois pendu
Vœus, affrandes, & dons, au plus haut des entrées
De ton temple qui s'ouure à cent portes sacrées.

I'eusse mis un tableau de durable renom,
Où ses cheuaux verser & sa cheute, & son nom
Eussent esté portraits, à fin que dans ton temple
Estrangers & voisins eussent veu par exemple
Qu'on ne doit desrober les amours hors du sein
De ceux qui ont la Muse & la plume en la main.

Que j'aime la saison, où le mari de Rhée
Gauvernoit sous sa faux la terre bien-heurée!
Lors Hymen n'estoit Dieu, & encores le doy.
Ne cognoissoit l'anneau, le Prestre, ny la Loy.
Le plaisir estoit libre, & l'ardeur nécessaire
De Venus la germeuse estoit par tout vulgaire.
Sous un arbre, en un antre, en un chemin fourché,
Et la honte pour lors n'estoit encor peché.
Encores s'ignoroit l'amour acquise à force,
Dots, anneaux, & contracts, la plainte & le divorce,
Et le nom de mari, qui semble si cruel,
Et pour un petit mot un mal perpetuel.

Si tu n'eusses iamais ta liberté vendue,
Ie t'eusse plus celebre & plus noble rendue
Que les trois feux des trous à Rome si connus,
Præcepteurs delicats des enfans de Venus,

Qui ont chanté Lesbie & Cynthia & Corinne,
Et les chantent encor deffous l'ombre Myrtinne.

Telle ie t'eusse faite, Et me l'auoit promis
Cypris, qui pour parade en ses cheueux a mis
Le Myrte entortillé, & qui donna pour proye
Heleine Amycléenne au beau berger de Troye.

Quand la Mort, dont l'horreur effraye un chacun,
Nous eust conduit là bas au passage commun,
Ces trois en relisant mes vers dessus ta face,
Pour l'honneur de mon nom t'eussent quitté leur place.

Encor qu'ils soient premiers: de Nature le sein
Est tousiours tétiveux pour tout le genre humain:
Chacun le peut succer, & sa vertu seconde
Ne se vieillist iamaïs non plus que fait le monde.

Ie refuse, & mon esprit s'en-est volé de moy:
Ie n'aduiſe en voyant la chose que ie voy:
Ie faux, cest estranger ne l'a point espousée:
Venus en ma faueur soudain a composée
Vne image en lieu d'elle, à fin que sans deduit
Vne idole en ses bras se couchast toute nuit,
Vn Squelete seiché, vne carcasse etique,
Vn fantosme de corps fiévreux & pulmonique.

Venus l'a transferée aux vergers Cypriens,
Et entre les odeurs des prez Idaliens,
Où se paissant de fleurs entretient la Deesse,
La conduit en son temple Et la sert de Prestresse,
L'encense & la supplie, & le reste du iour
Comme un petit enfant se ioue avecque Amour.

Ha ie ne suis trompé, ha ce n'est pas feintise:
I'oy le peuple amassé qui bruit deuant l'Eglise:
I'oy les hault-bois sonner, & la pompe deuant:
Ie voy ses beaux cheueux esparpillez au vent.

C'est elle, ie la voy, ie cognoy son visage,
 Qui m'a tenu quatre ans en l'amoureux seruage:
 Ie recognoy ses yeux, ie voy comme dedans
 Amour forge ses traits & ses flambeaux ardans.

Phebus, s'il est ainsi que tu sois nostre pere,
 Refuse à ceste nopce aujour d'huy ta lumiere:
 Tenebres soient par tout, ou si le iour est clair,
 Que ce soit par le feu d'un flamboyant esclair
 Esclatté du tonnerre, Et sur la cheminée
 Les Corbeaux & Hiboux chantent son Hymenée.

Que pour signe certain de ses futurs ennuis
 Elle hurte son pied contre le seuil de l'huis
 Sortant de la maison, & dansant à sa feste,
 Du doigt tombe sa bague, & les fleurs de sa teste:
 Sa ceinture se rompe, & tousiours desdaigneux
 Son mary la harcèle, & luy soit rechigneux.

Pareffeux au mestier qu'enseigne la Cyprine,
 De sa femme iamaïs n'eschauffe la poitrine:
 Ains morne par le froid qui le germe defend,
 Iamaïs sur ses genoux ne branle son enfant,
 A fin qu'elle cognoisse abhorrant sa malice,
 Qu'un bon cœur ne vëd point l'amour pour l'auarice.

Le Poëte.

Quand Vesper, que Venus aime sur tous les feux
 Qui reluisent au soir, apparut sur la nuë,
 Et que les yeux brunets des astres furent vens
 Regarder à l'enui la Lune reuenue,
 Deux vieilles, dont la tresse estoit toute chenue,
 Ayans le chef grison de chardons couronné,
 De pauots & de ronce & d'ortie menue
 Ont le liët nuptial trois fois enuironné:
 Puis d'un charme à sous-voix l'ayant empoisonné,

*Et fasciné la chambre en tournant leurs caroles,
D'un parler enroïé, d'un poil herissonné,
Respondant l'une à l'autre ont dit telles paroles.*

LES VIEILLES.

I. Vieille.

*O Hymen, dont iamais le flambeau ne faillit,
O Hymen, qui le Ciel à la terre maries,
Grâces, Muses, Amours, ne chantez à ce lit,
Mais y chante la Parqué & toutes les Furies.*

La seconde Vieille.

*La Noïse & le Discord y dansent à l'entour,
Et mesme ceste nuit des nopces la plus belle,
Qu'ils deuroient s'embrasser, baiser, faire l'amour,
Ce ne soit que refus, morsures, & querelles.*

I.

*Son mari la deçoïue, & volage & chagrin
Cherche autre amour nouvelle, ainsi que fist Thesée,
Quand pariurant sa foy dessus le bord marin
A la proye des loups laissa son espousée.*

II.

*Deçoïue son mari, ainsi que consentit
Eriphyle à la mort du Prophete Amphierre,
Quand un goufre béant à Thebes l'engloutit,
Et vis & tout armé trebucha sous la terre.*

I.

*Le Myrte tousiours double à Venus dedié,
De ses rameaux Cyprins iamais ce liét n'embrasse,
Mais comme un sep de vigne à l'orme non lié,
Sans enfans, sans amour, tombe contre la place.*

I I.

De puant Tamarin, ennemi de Venus,
 Soit la chambre en-ionchée, & non de Marjolaine:
 L'herbe qui prend le nom des Satyres cornus,
 Ne naisse point icy ny la plante d'Helaine.

I.

Les filles, dont les ans croissent en leurs printemps,
 N'y chantent point Hymen, mais bien ces sur-années
 Qui ont desia passé la vigueur de leurs temps,
 Et sans fleur & sans fruit s'en-vont toutes fanées.

I I.

Ne versez sur ce liét des bouquets bien tissus.
 De la fleur d'Adonis, ny la Roquette utile
 A reschauffer l'amour, mais respandez dessus
 La poudre où s'est veautrée une mule sterile.

I.

Tous baisers en soient loin, qui moiteux vont bai-
 gnant
 Les lèvres des amans à langues mi-sorties:
 Que la nuit leur soit longue, & le liét plus poignant
 Que s'ils estoient couchez au milieu des orties.

I I.

Adieu corps assemblez de differente humeur,
 Adieu, de trop chanter i'ay la voix enrouée:
 Aussi bien en ce coing i'aduse le charmeur
 Qui tient entre ses mains l'esguillette nouée,

Le Poëte.

Comme elles s'en alloiët, i'en pris une aux cheueux,
 Et liant tout son corps de cordes & de nœus
 Je l'arrestay captive ainsi que fut Protée:
 Puis ie luy demanday, O vieille radotée,
 Dy moy par quel moyen ie rompray le fouci

Qui me tient en languent pour ceste Dame ici.
 Dy moy quelle magie, ou charme, ou caractere
 Pourroit desraciner mon amoureux ulcere,
 A fin que libre & franc ie viue sans esmoy,
 Pour chanter desormais aux Muses & à moy.
 Si tu me fais ce bien, vn tourteau ie t'appreste
 Fait d'aulx & de pauot pour endormir ta teste.

Ceste vieille en toussant & son chef secoüant,
 Et trois fois dessus moy ses prunelles roüant,
 Me respondut ainsi:

La Vieille.

Tu es vn fat de croire
 Qu'un charme qui n'est rië, sur l'Amour ait vict oire
 L'Amour est naturelle, & la faut secourir
 Par la mesme Nature à fin de la guerir.
 Si les charmes forçoient la fleche desbandée
 De l'art que porte Amour, la sorciere Medée
 Eust arresté Iason, & Circe eust arresté
 Ulysse dans son liët si doucement traité.

Mais charmes & magie, images & paroles,
 Et figures & poinëts en Amour sont frivoles:
 On ne se peut guerir par telle fiction:
 Ce n'est que Poësie & folle inuention,
 Il faut venir au fait. Maintenant que l'année
 Est en son mois de May ieunement retournée,
 Voyage, si tu peux, & changeant de païs
 Laisse moy tes parens au logis esbahis.
 Fay toy tirer du sang, & chasse de tes veines
 Par vn rouge canal tes soucis & tes peines:
 Attache ton esprit à contr'imaginer
 Quelque entreprise haute, à fin de destourner
 L'impression d'amour par vne autre nouvelle.

Souviens-toy des iours où tu me la vis belle,
Rememore en l'esprit ce qu'elle avoit de laid:
Hante tes compagnons, ne va jamais seulet:
Et si quelque lacquais de ses lettres t'apporte,
Fuy-le comme la peste, Et luy ferme la porte.
Si tu as de ses dons, ou bagues, ou tableaux,
Chifres, lettres, cheveux, romps-les en cent morceaux,
De peur qu'en les voyant, la flamme consumée
Par un petit objet ne retourne allumée,
Estant plus que jamais son esclave & vassal.
» La rechute souvent est pire que le mal.

Or si tu veux trouver une santé parfaite,
Il ne faut consulter Apollon le Prophete,
Ses trepieds ny son temple: en deux mots brevement
Je te rendray gaillard, Et te diray comment,

Va où le cours de Seine en deux bras se diuise,
Baignant ce grand Paris: cherche Ieanne la grise,
De Venus courratiere, & entre le troupeau
Des filles qu'elle garde au logis le plus beau,
Eslis d'un œil accort celle qui plus ressemble
A ta Dame, & soudain en te saoulant assemble
Ton flanc contre le sien, & de gaillards efforts
L'humeur pris en ses yeux reiette dans son corps.
Long temps ceste diete en chambre continue.
Si ta fièvre amoureuse apres ne diminue,
Pense que ta naissance eut un mauvais destin.
Va faire ta neuvaine ou à saint Auertin,
Ou à saint Mathurin, & croy que ta furie
De long temps ou jamais ne se verra guerir.



ELEGIE XXXII.



Viconque aura premier la main em-
besongnée

A te couper Forest, d'une dure con-
gnée,

Qu'il puisse s'enferrer de son propre
baston,

Et sente en l'estomac la faim d'Erisichthon,

Qui coupa de Cérés le Chesne venerable,

Et qui gourmand de tout, de tout insatiable,

Les bœufs & les moutons de sa mere esgorgea,

Puis pressé de la faim soy-mesme se mangea:

Ainsi puisse engloutir ses rentes & sa terre,

Et se deuore apres par les dents de la guerre.

Qu'il puisse pour vanger le sang de nos forests,

Tousiours nouveaux emprunts sur nouveaux interets

Devoir à l'usurier, & qu'en fin il consumme

Tout son bien à payer la principale somme.

Que tousiours sans repos ne face en son cerneau

Que tramer pour-neant quelque dessein nouveau,

Porté d'impatience & de fureur diuerse,

Et de mauuais conseil qui les hommes renuerse.

Esconte, Bucheron (arreste un peu le bras)

Ce ne sont pas des bois que tu iettes à bas,

Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force

Des Nymphes qui vinoient dessous la dure escorce?

Sacrilege meurtrier, si on pend un voleur

Pour piller un butin de bien peu de valent,

Combien de feux, de fers, de morts, & de destresses
 Merites-tu meschant, pour tuer nos Déeses?

Forests haute maison des oise aux bocagers,
 Plus le Cerf solitaire & les Cheureuls legers
 Ne paistront sous ton ombre, & ta verte criniere
 Plus du Soleil d'Esté ne rompra la lumiere.

Plus l'amoureux Pasteur sur vn tronq adossé,
 Enfant son flageolet à quatre trous persé,
 Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
 Ne dira plus l'ardeur de sa belle Ianette:
 Tout deuendra muet, Echon sera sans vois:
 Tu deuendras campagne, & en lieu de tes bois,
 Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
 Tu sentiras le soc, le contre, & la charrue:
 Tu perdras ton silence, & Satyres Et/ Pans
 Et plus le Cerf chez toy ne cachera ses Fans.

Adieu vieille Forest, le iouët de Zephyre,
 Où premier i'accorday les langues de ma Lyre,
 Où premier i'entendi les flechs resonner
 D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner:
 Où premier admirant la belle Calliope,
 Je deuins amoureux de sa neuuaine trope,
 Quand sa main sur le front cent Roses me ietta,
 Et de son propre laiët Euterpe m'allaita.

Adieu vieille Forest, adieu testes sacrées,
 De tableaux Et/ de fleurs en tout temps reuerées,
 Maintenant le desdain des passans alterez,
 Qui bruslez en l'Esté des rayons etherex,
 Sans plus trouuer le frais de tes douces verdurees,
 Accusent tes meurtriers, Et/ leur disent iniures.

Adieu Chesnes, couronne aux vaillans citoyens,
 Arbres de Iupiter, germes Dodonéens,

*Qui premiers aux humains donnastes à repaistre,
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens reçcus de vous, peuples vrayment grossiers,
De massacrer ainsi leurs peres nourriciers.*

*Que l'homme est malheureux qui au monde se fie!
O Dieux, que veritable est la Philosophie!*

*Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira:*

*De Tempé la vallée un iour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne.
Neptune quelquefois de blé sera couuert,
La matiere demeure & la forme se perd.*

ELEGIE XXXIII.



*I mes vers semblent doux, s'ils ont en
ce bon-hour*

*D'honorer ma patrie, ils m'ont ren-
du l'honneur*

*Que Clothon m'a filé: Et s'ils sont
au contraire,*

Que me vaudroit, Durban, d'avantage d'en faire?

Je serois un grand fol. Si les Destins amis

Double usufruit de vie à l'homme auoient permis,

L'un pour viure en plaisir, & l'autre en déplaisance:

Au moins en sa douleur l'homme auroit esperance

De viure aise à son tour apres le mal finé.

Mais puis que le Destin à l'homme n'a donné

Qu'une petite vie, encore toute pleine

(Sur tous les animaux) de travail & de peines:

Respondex moy chetifs, & pourquoy si souvent

VeJs donnez-vous en proye à la fureur du vent,
 A fin de rapporter vne barque chargée,
 Le naufrage futur de Carpathe ou d'Egée?

Et pourquoy pauures fots, pour gagner le rempart
 De quelque froid chasteau mettez-vous au hazard
 Si souvent vostre corps, qui est si foible & tendre,
 Qu'à peine se peut-il d'une fièvre defendre,
 Tant s'en faut d'un canon? & pourquoy tant de fois
 Allez-vous mendier des Princes & des Rois,
 Vne foible & mondaine & chetive largesse,
 A fin d'amonceler vne breue richesse,
 Et ne voyez la Mort qui talonne vos pas?

O pauures abusez, hé, ne sçauex-vous pas
 Que vous estes mortels? & que la Parque sage
 Vous a de peu de iours borné vostre voyage?

ELEGIE XXXIIII.

Inuectiue.



Ource, mignon, que tu es ieune &
 beau,

Vn Adonis, vn Amour en ta-
 bleau,

Frizé, fardé, qui es yssu d'un pere

Aussi douillet & peigné que ta mere:

Qui n'as iamais sué ny trauaillé,

A qui le pain en la main est baillé

Dès ton enfance, & qui n'as autre gloire

Qu'auoir au flanc vne belle esritoire

Peinté, honpée, & qui n'as le sçauoir

De lire, escrire, *Et* faire ton deuoir,
 Ny d'exercer ta charge qui demande
 Vne cernelle *Et* plus saine & plus grande.

Tu oses bien au milieu des repas,
 Ayant les mains le premier dans les plats,
 Gorgé de mets & de riches viandes,
 De vins fumeux *Et* de saulses friandes:
 Tu oses bien te moquer de mes vers,
 Et te gauchant les lire de trauers,
 A chaque point disant le mot pour rire!

Si tu sçauois qu'ils coustent à escrire,
 Si tu auois autant que moy sué,
 Refueilleté Homere *Et* remué
 Pour la science avec labour apprendre,
 Tu n'oserois, petit sot, me reprendre:
 Mais tout rani de merueille *Et* d'esmoy,
 En me chantant tu dirois bien de moy,
 Et me voyant vn Astre de la France,
 Aurois mon nom en crainte *Et* reuerence.

Le ne suis pas (petit mignon de Court)
 Vn importun qui court *Et* qui recourt
 Apres tes pas, quand vn Grand luy ordonne
 Vn froid present, qui au matin te donne
 Bonnet, genoux pour ta grace acquerir:
 Le ne suis tel, s'aimerois mieux mourir,
 Je suis yssu de trop gentille race:
 Ce n'est pour toy que le papier ie trace,
 C'est pour moy seul quand i'en ay le loisir,
 Et c'est, mignon, faute d'autre plaisir:
 En me plaisant ie veux bien te desplaire.

Or si ta baue eschaufe ma colere,
 Et si ta langue en ton palais n'est coy,

Les chiens, les chats pifferont dessus toy
 Parmi la rue, & mille harangeres
 Te piqueront de leurs langues legeres,
 Te brocardant de mots injurieux,
 Et la vergongne ennoyront sur tes yeux.

En ce-pendant pour bien viure à ton aise
 Je te souhaite une femme puaïse,
 Je te souhaite un coquin bien cornu,
 Et pour piafer vendre ton reuenu.

Puis ne pouvant au Roy tes Comptes rendre,
 A Mon-faucon tout sec puisses-tu pendre,
 Les yeux manger de corbeaux charongneux,
 Les pieds tirez de ces mastins hargneux;
 Qui vont grondant herissez de furie,
 Quand on approche aupres de leur voirie.

Autre Tombeau tu n'as point merité,
 Qui as mesdit de la Divinité.
 Hé, qu'est il rien plus divin qu'un Poëte?
 Esprit sacré, qui tantost est Prophete
 Haut sur la nue, & tantost il est plein
 D'un Apollon, qui luy enfle le sein
 Enfant du Ciel Et non pas de la Terre,
 Qui fait tousiours aux ignorans la guerre,
 Ainsi qu'à toy sottetelet eshonté,
 Enfant aîné de toute volupté,
 Tousiours suivi de muguets tes semblables,
 Moqueurs, causeurs, escornifleurs de tables,
 Qui bien rapens tantant de nex te font,
 Qu'à de probosce un vieil Rhinoceron?

Et toutesfois tu fais de l'habile homme,
 Comme nourri à Naples ou à Romme,
 Poisant tes mots en balaçant le chef,

Faignant de craindre un dangereux mechef
 Sur nostre France: & curant ta dent creuse
 D'une lentisque escumeuse Et/ haueuse
 Trompes ainsi les pauvres abusez,
 En la façon que les marchans rusez,
 Qui safraniers par meschantes pratiques
 N'ont point de draps aux secondes boutiques,
 Mais monstrant tout dès le premier abord
 Font bonne mine, Et/ se vantent bien fort.

Ainsi mignon, sans auoir dedans l'ame
 Rien de vertu, tu couures ton diffame
 D'un masque faux & d'un front eshonté:
 Ainsi fardé de toute volupté,
 Comme un boufon ton visage se monstre
 Vn vray Hibou de meschante rencontre.

Dieu qui ne prend les hommes pour conseil,
 N'aima iamais les hommes pleins d'orgueil,
 Hommes poitris de limonnoise terre,
 Fresles Et/ prompts à casser comme un verre.
 Il hait Briare, Et/ tous ces orgueilleux
 Gcans mondains, qui tirent apres eux
 (Pour n'auoir point de compagnons) l'eschelle
 Des grans faueurs & des biens, par laquelle
 Ils sont montez en haute dignité:

Et ce-pendant ils prestent charité
 A quelque sot qui craintif les adore,
 Et tels les pense, ainsi que fait un More
 Qui peint les siens aussi noirs comme luy,
 Et à soy-mesme il accompare autrui.

Mais si le fat vieillissant temporise
 Iusqu'à porter au menton barbe grise,
 Il les verra trebucher d'un beau saut,

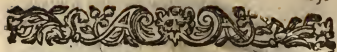
Où ses enfans en verront l'eschafaut.
 „ Toustours du Ciel la bruyante tempeste
 „ Des hauts rochers vient saccager la teste,
 „ Où les esclats des foudres trebuchans
 „ Vont pardonnant aux collines des champs.

Heureux celuy qui du contre renuerse
 So n gr.ais guerct d'une peine diuerse,
 Tantoſt ſemant, labourant & cueillant,
 Dés le matin inſqu'au ſoir travaillant!

Si tant d'orgueil autour de luy n'habite,
 Si tant de biens qui s'eſcoulent ſi viſte,
 A tout le moins il loge en ſa maiſon
 Moins de faueur, & beaucoup de raiſon,
 Dont il gouuerne en repos ſa famille,
 Loin du Palais, du Prince & de la ville:

Où tu languis aux portes bien ſouuent
 Des grans Seigneurs pour un petit de vent,
 Pour la faueur qui s'enſuit comme un hoſte
 Que la Fortune en quatre iours nous oſte.

Beaucoup de biens tu apprens d'acquérir,
 Mais tu n'apprens, petit ſet, à mourir,
 Ny d'eſtre aimé, ny à ſauuer ta vie,
 Ny à tromper la rancune & l'enuie
 Qui te pourſuit d'une haine en ſon cœur,
 Et tout le Ciel accuſe de rigueur,
 Dequoy tu vis, & dequoy ta carcasse
 De Mont-faucon ne pend ſur la terrasse.



ELEGIE XXXV.

A V SIEVR BARTHELEMI
DEL-BENE, GENTIL-HOMME Flo-
rentin, Poëte Italien excellent, pour
responce & reuanche à deux
de ses Odes Italiennes.



El-Bene (second Cigne apres le
Florentin

Que l'art, & le sçauoir, l'Amour,
& le Destin,

Firent voler si haut sur Sorgue la
ruiere,

Qu'il laissa de bien loing tous les autres derriere,
Sinon toy, qui de pres suis son vol, & sa vois,
Pour chanter les honneurs des Princes & des Rois)
Je pensois qu'en pur don ta Muse m'enst donnée
Vne Ode, sur ton Luth d'innement sonnée,
Et que mon nom estoit de ton papier rayé:
Mais à ce que ie voy tu veux estre payé.

Ie le veux, c'est raison: de moy pour contr'eschâge,
Tu auras en payment loüange pour loüange.
Vn clou repousse l'autre: en la mesme façon
Tu auras Vers pour Vers, et Chanson pour Chanson.

Comme on voit par saisons les vêtres des campagnes
Fertiles maintenant, & maintenant bréchagnes
Porter l'un apres l'autre, & fourment, & buissons,
Et tousiours à pluin sein ne iaurir de moissons,

Ainsi les bons esprits ne font tousiours demeure,
Fertils, en un pays, mais changent d'heure en heure,
Soit en se reposant, soit en portant du fruit.

Depuis que ton Petrarque eut surmonté la Nuit.
De Dante, Et Caluacant & de sa renommée,
Claire comme un Soleil, eut la Terre semée,
Fait citoyen du Ciel: nul apres luy n'a peu
Grimper sur Helicon, pour y estre repen
A la table des Sœurs de leur sainte Ambrosie;
Qui seule donne l'ame à nostre poésie:
Plusieurs ont essayé ce beau labeur en vain,
Mais la Muse à chacun ne donne de son pain.

Or' les dons d'Apollon dont se vit embellie,
Quand Petrarque vinoit, sa natiee Italie,
Estoient perdus sans toy, des Muses amoureux:
Qui plein d'une ame viue, Et d'un cœur genereux,
Ouvrant le cabinet de leur grotte sacrée,
Presque seul as remis les vers en ta contrée.

Dorment en paix les morts: ie ne veux offenser
Ceux qui ont ja passé ce qu'il nous faut passer.
Sur leur tombe florisse & le Lis & la Roze.

„ Un homme fait beaucoup quand seulement il oze.

Amour, apres la mort de ce noble Tuscane,
De tous fut mis en vente ainsi comme à lencan:
Chacun le refripoit, il n'auoit plus de fleches,
Ny d'arc, ny de carquois, de torches, ny de meches,
Quand tu en eus pitié, & soudain tu luy fis
(Comme ce bon Dedale à Icare son fils)
Des plumes pour voler par toute l'Etrurie,
Tes vers luy redonnant Temples & Seigneurie.

Si tost que ton menton par l'âge fut blanchi,
Et ton cœur des ardeurs de Venus affranchi,

Laisant Amour à part : d'un plus braue courage
 Tu commenças d'ourdir un difficile ouurage,
 Imitant les Romains, les Grecs, & les François:
 Ce fut de marier les cordes à la vois,
 Celebrant Tusquement, par tes chansons Lyriques,
 Les illustres vertus des hommes heroiques:
 Où ton docte labeur le surpasse d'autant,
 Que le Rossignol passe un Pinçon en chantant,
 Quand Auril tend l'oreille aux complaints legeres
 Des oiseaux amoureux, Sereines bocageres.

Car choisissant des vers & masles & hardis,
 Et des mots courageux, en ta langue tu dis
 Un argument nouveau, forgé sur ton enclume,
 A toy mesmes trassant un chemin par ta plume,
 Pour monstrier que l'esprit inuente tous les iours,
 Sans voir iamaïs tarir la source de son cours.

Sous les ombres là bas le Calabrois Horace,
 Entre les Myrthes verds te quittera sa place:
 Et Pindare Thebain te cederà son lieu:
 Ainsi entre deux Dieux tu seras nouveau Dieu,
 Tant la Muse (ta Circe) en te changeant, a force:
 De faire un corps diuin de ta mortelle escorte.

Fin des Elegies.

G. vj



ODE DEL SIGNOR BAR-
THOLOMEO DEL-BENE,

Al signor Pietro Ronsardo Gentil-
huomo Vandomesco, excellen-
tiss. Poëta Franzese.



*Vando auido huomo, e industre
L'inteste merci sue di seta & d'oro
Crede alla dubbia fe di mano illustre,
Che mal dispensa il ricco suo tesoro;*

*Nutrito i mesi & gli anni
De promesse Et speranze vane ogniora,
Per ristorare i suoi passati danni,
Nuoue merci, Et nuouo oro arrischi ancora:*

*Et con nouello inchiostro,
Et nuoui patti rotta fe risalda,
Che si raro si troua al secol nostro
Ne i superbi palaxi intera & salda;*

*Tal l'hunul Musa mia
Credette vn tempo che nouello carme
Desteria il souuenir, che in te dormia.
Delle promesse tue di chiaro farne*

*Con le tue dotte carte,
Qual da me furon gia con fosche note
Le degne lodi tue dipinte & sparte,
Et fatte, se non qui, cantando, note,*

Al men la d' Arno all' onde,
 Dove nacque il canoro Cigno, & raro,
 Delle cui opre, à null' altre seconde,
 Imitator sei tu sublime & chiaro.
 Ma di tal speme al fine
 Caduti i vanni al mio lungo desir
 Mirando le tue Muse alte & divine
 Spesso honorar del mio piu scabro dire,
 Fei qual roxo pittore,
 Sperato in van d'essere al vivo espresso
 Da man piu dotta, & con piu bel colore,
 Ch' allo specchio figura al fin se stesso:
 Così me stesso hagg'io
 Pinto nelle mie carte al terso specchio
 De gli occhi del mio Sol sereno Et pio,
 Si ch' altri non m' haria ritratto meglio;
 Se pur del nostro oprare
 Tosca chiara Academia il ver m' accenna,
 Dicendo che'l mio stil basta à impetrare
 Quel che indarno io sperai da la tua penna.

G 29





ELEGIA NOMINE P. RON-
SARDI AD VERSVS EIVS

obrectatores & inuidos scripta à

Mich. Hospitalio, Franciæ

Cancellario.



Agnificis aulæ cultoribus at-
que Poëtis

Hæc Loria scribit valle Poëta
nouus:

Excusare volens vestras quòd
læserit aures,

Obsessos aditus iam nisi liuor habet:

Excusare volens quòd sit nouitatis amator

Verborum, cum vos omnia prisca iuuent.

Atque vtinã antiqui vestris ita cordibus altè

Insitus officij cultus amorque foret!

Non ego conscissus furiali dente, laborem

Spicula de tergo vellere sæua meo.

Non ego, qui tanti mihi causa fuere doloris,

Auxilium à nostris versibus ipse petam.

Non ego nunc Musas supplèx orare Latinas,

Rebus & afflictis poscere cogar opem.

Nam me cur patria coner defendere lingua,

Quò rursus vitio plectar, vt antè, meo?

An risum vt cumulem ridere volentibus illis,

Et soluam duplici seria tanta ioco?

Spero equidè vestris hæc posse Latina probari;

Auribus, & veniæ me reperisse locum.
Aut, minus hæc si fortè valebunt, nil lubet
ultra.

Quærere, postremus sit meus iste labor.
Nulla noui cernentur in his vestigia verbi,
Nec vocis nouitas vos odiosa premet.
Quod mihi nunc præstat Romanæ copia lin-
guæ,

Paupertas nostræ sustulit antè mihi.
Vos antiqua dari nullo discrimine vobis
Poscitis, in medio natæque verba foro.
Nos referre putamus an hæc scribatur, an illa;
Auctoris locuples linguæue pauper erit?
Hæc quoque posterius vos nunc expendite
mecum.

Quale boni officium debuit esse viri.
Sicui tanta fuit iuuenili in corpore virtus,
Ausit vt insuetos stultus inire modos:
Et cadat infelix confestim in limine primo,
Et madidum turpi verberet ore solum:
Quid facias? transferre aliò coneris, & artem
Linquere præcipias, cui minus aptus erat.
Sin valet ingenio, & quâuis nō optima fecit.
Prima, tamen spes est post meliora fore:
Continuò iubeas cæpto desistere cursu,
Aut regredi prima, qua stetit ille, via?
Pergere cōmoneas potius, nisi tristis ab omni
Officio prorsus corda remota geris.
Aetas est ætate regenda, senisque maligni est
Consilio iuuenem nolle iuare suo:
Extremæ sed nequitix maledicere surdo,
Crescere, & alterius posse putare malis.

Diceris vt nostris excerpere carmina libris,
Verbâque iudicio pessima quæque tuo
Trunca palam Regi recitare & Regis amicis:
Quo nihil improbius gignere terra potest.
Monstrares integra suis cum partibus, & quæ
Dicta modo, quo sint ordine, quoque loco:
Virtutes pariter meliorâque verba notares,
Compensans paucis vel mala plura bonis:
O cæcum inuidiæ crimen! non cernis, vt intus
Non mea, sed mores rideat ille tuos.
Solutus nempè vides, aut sol tibi scilicet vni
Nasum & iudicij lumen habere dedit.
Tu modò si bellè & festinè pauca locutus
Risum aliis, risum moueris ipse tibi:
Magnum te fecisse putas, ea scilicet ingens
Magnaque scurrilibus gloria parta iocis.
O stulti verâque ignari laudis, in isto
Ducitis egregium vincere curriculo?
Quo præstat vobis iratus scriba, vel is qui
Legatus nuper venerat Antipoli?
Sed quisnam vobis hoc regni detulit, vt non
Arbitrio liceat scribere cuique suo?
Lex est, absentis si quis maledixit amico,
Si famam læsit, nomen & alterius:
Si contra Regem petulanti protulit ore,
Aut contra superos impia verba Deos.
Præterea fraudi numquam fuit antè Poëtis
Siue bonos versus scribere, siue malos.
Quis Reges istos, quis possit ferre Tyrannos,
Delatum & falsis vatibus imperium?
Vestrâ omnes imploro fidē, testorque Poëtæ
Libera difficili soluite colla iugo.

Vestrum ius adimi, libertatēque finetis,
Qua decus crepta versibus omne perit?
Non si omnes hæc tā crudelia regna feratis,
Desertus vobis sim licet, ipse feram.
Verū age, dic aliquid cur nolis verba nouari.
Seu decuit fieri, siue necesse fuit:
Præsertim Græcis cūm fontibus illa trahātur,
Nec sint arbitrio nomina ficta meo.
Nam Græci nisi multa nouassent atque Latini,
Non ea verborum copia vísque foret.
Sed primi studuere homines sermonis ad vsū
Diuitias patriæ suppeditare suæ.
Rhetoribus parcè res & temptata prudenter
Examen populi iudiciūque subit.
Pars mox cœpta coli: cūm pars reiecta fuisset,
Post æquè placuit versa per ora virū.
Liberiūs prisci fabricarunt verba Poëtæ,
Sed populi quæ non vñsibus apta forent.
Ipsos namque putes aliena scribere lingua,
Tam variis constant disparibúsque notis.
Hæc quondam populus risit, risere Poëtæ
Ipsi principio non sibi nota satis.
Vt mea tu rides, sic est derisus ab illis
Aeschilus, & qui etiam nomen ab ære tulit.
Nec post cessauere noui noua condere Vates.
Nomina verborum, parcius illa tamen.
Propterea Græci scriptores atque Latini
Et parcè & timidè verba nouare iubent.
Prisci quòd sermonis opes linguæque videbāt
Congestas longo tempore diuitias.
Nostra modo exoriēs similis nascētibus illis,
Ni quod verborū pauper inópique magis,

Quî poterit varios tenuis componere versûs,
Diuerfis eadem facta referre modis,
Ni vel multa nouit, vel mutua plurima sumit,
Ni vacat augendis ingeniosa suis?
Quid? multos nō hæc regio tulit antè Poëtâs,
Carminâque à nostris multa leguntur auis.
Scripta quidem fateor: sed quæ tamen omnia
nullam

Ingenij laudem lecta vel artis habent.
Nō quisquis potuit numerosè claudere versû.
Continuò vatis nomine dignus erit.
Multa habeat prouisa necesse est antè, Poëtæ
Egregij nomen quisquis habere volet.
Vt veterû ediscat monimenta, nec vllius artis.
Doctrinæue pium pectus inane gerat:
Vt possit Reges & Regum dicere pugnâs,
Possit ab armatis oppida capta viris.
Vt teneat quoscûque animis accêdere motus.
Cum volet, accensos vt cohibere sciat.
Scilicet hæc tua sunt, præstabis & omnia solus,
Vnum te toto pectore Phœbus amat.
Hæc te posse amens profiteris? nō ego: verum
Vt possem, puero maxima cura fuit.
Sed me conantem Latio deducere Musas,
Atque illis patrio ponere templa solo,
Turbauere mali vates, falsique Poëtæ,
Quos premit inuidiæ laus aliena malo.
O nimium verè sapientem, qui sibi tantum
Contentus patriis laudibus ipse canit:
Nec lōginqua virum quærit volitare per ora,
Nomen & ad cœli sidera ferre suum:
Nec prodesse suis vt posset ciuibus olim,

Inuidiæ solus subdidit ipse caput.

Est tamē est aliquid quo me cōsolor, & vnde

Auxilium plagis vulneribūsq̃ petam.

Despectus tibi sim nō sic mea carmina vexes,

Non rabido toties, vt facis, ore petas:

Non metuas iaceāt lectis semel vt tua nostris

Non tacitus dicas hei mihi quid faciam?

Hic nos eiiciet regno, plebēmq̃ videri

Efficiet, turbas innumerāsque dabit.

Visa semelque audita placebūt ista, placebūt,

Immundique terent vilia nostra pedes.

Hęc tecū tu, si quid habes modò luminis int'

Attonitum nisi cor vel sine mente geris.

Quos mihi nunc animos, quantas in carmina
vires,

Et quam spem reliqui temporis esse putas?

Cū videam miserum torqueri versibus istis,

Qui mihi vix placeant nī tibi displiceant.

Nō etenim nostri tā sum quā fingis amator,

Vt mea confestim qualiacumque probem.

Mutem quinetiam vel te monitore libenter,

Quæ noua sunt scriptis vel peregrina meis:

Vt mihi ne verè posthac malè dicere possis,

Atratis mala nec pungere verba notis,

Vtq̃ue adimam fidere tibi, quo diceris vno.

Inter honoratos scutra valere greges.

Qui mos quā sacro Christi sit præsule dignus,

Videris id tute, Gallia tota videt.

At tibi cū fuerit factum satis, ipse vicissim.

Oris pone tui spicula, pone faces.

Non mihi semper erit circū patiētia pectus,

Non tua perpetuò dicta salēque feram.

auitus iuro, tristis accingar lumbos,
 Læsus & expedia m carmina mille tibi,
 Quæ miserum subigant laqueum vel necdere
 collo,
 Francica vel turpi linquere regna fuga:
 Ut discant homines, linguæ sors vltima, &
 oris

Exitus effreni quàm miser esse solet.



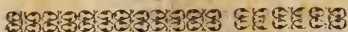


TABLE ALPHABETIQUE
des Elegies.

| | |
|-------------------------------------|----|
| B ien que l'obeissance &. | 66 |
| Celuy deuoit mourir de l'es. | 52 |
| Ce me sera plaisir. | 43 |
| C'estoit au poinct du. la Promesse. | |

116

| | |
|------------------------------------|-----|
| Cinq iours sont ja passez. | 56 |
| Comme vn guerrier refroidi. | 125 |
| Del-Bene (second Cigne. | 153 |
| De moy seul ennemy sans. | 58 |
| Donques voicy le. Dires ou Imprec. | 135 |
| D'où vient cela, Pisseleu. | 97 |
| Fictes, qui n'es point. Adonis. | 31 |
| Genéure, ie te prie. | 16 |
| Hier quand bouche à bouche. | 12 |
| I'ay ce matin amassé de. | 81 |
| I'ay cherché mainte annee. | 62 |
| Ie ressemble, mon Prince. | 6 |
| Ie suis bruslé, le Gast, d'une. | 101 |
| Ie suis certain que vostre. | 83 |
| Ie veux, mon cher Belleau. | 94 |
| Ioyeuse, suy ton nom. Epithalame. | 3 |
| Le temps se passe, & se passant. | 105 |
| Nous deuons à la mort. | 8 |
| Nous feismes vn Contract. | 86 |
| Nous viuons, mon Belleau, vne. | 104 |
| Pource, mignon, que tu. Inuectiue. | 148 |

T A B L E.

| | |
|------------------------------------|-----|
| Pour vous aimer, maistresse. | 129 |
| Quand l'homme ingrat feroit. | 99 |
| Quiconque aura premier. | 145 |
| Quiconque oste par force. | 77 |
| Sans ame, sans esprit, sans. | 87 |
| Si i'estois à renaistre au ventre. | 89 |
| Si l'amour qui conduit. | 49 |
| Si mes vers semblent doux. | 147 |
| Sus, dépan mon Daurat, | 75 |
| Vn long voyage, ou vn. | 133 |
| Voicy le temps, Hurault. | 64 |

P L U S

| | |
|---|-----|
| Ode Ital de M. Bart. Del-Bene. | |
| Quando auido huomo & industre. | 156 |
| Elegia Lat. M. Hospit. Fr. Cancellarij. | |
| Magnificis aulæ cultoribus. | 158 |

